

Pierre Dumoncel

COUP DE BLUES



2014

L'addition

EDITIONS



VERBATIM

COUP DE BLUES

(2014, l'addition)

Coup de blues est le troisième volet du triptyque composé de *Tranche de vie* et *Apostasie*.

Mais il est différent...

Gaby montre ses faiblesses et perd sa belle insouciance caustique dans une nouvelle tranche de vie qui a pour cadre unique l'année 2014, *addition* tragique des politiques absurdes et irresponsables.

Coup de blues tente d'expliquer la genèse du terrorisme et ses sombres corollaires, mais s'attache en même temps à démontrer que, paradoxalement, nos sociétés ont déjà tous les ingrédients pour basculer dans un monde radicalement différent...

Au sérieux d'une époque tragique se dresse l'indispensable humour d'un authentique espoir.

COUP DE BLUES
(2014, l'addition)

Du même auteur :

L'EMPERESSE (Cotentin, stratégie des ducs),
Editions Verbatim, 2015

FREDAINES, Editions Verbatim, 2014

APOSTASIE, Editions Verbatim, 2013

SENS DESSUS DESSOUS, Mots'Arts Editions, 2012

TRANCHE DE VIE, Artim Editions, 2011

LA MARCHE DU SIECLE, Artim Editions, 2011

TRANCHE DE VIE (1ère édition), AParis, 2010

Pierre DUMONCEL

COUP DE BLUES

2014

L'ADDITION



Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays

©Editions Verbatim, 2015
<http://editionsverbatim.fr>

Un air de samba semble entourer nos gestes quotidiens. Le printemps est déjà là ; ce qui est un événement en soi dans ce merveilleux bocage cher à Tocqueville et Barbey d'Aurévilly.

J'ai dressé la table en terrasse en ce dimanche de Pâques, étincelant, comme le fut celui dont le centenaire de la naissance va rappeler au monde entier l'importance de son œuvre ; ce personnage exclusif, compagnon de la Libération, aviateur, diplomate, et écrivain aux deux sulfureux prix Goncourt ...

Tom, l'ami fidèle, est des nôtres, avec Marie et « Petite fleur ». Sa verve orale est toujours aussi loquace et son accent british, qu'il

cultive avec élégance et application, assure un succès sans pareil à son humour dévastateur. Beaucoup de mots et expressions de notre merveilleux langage ne sont pourtant pas d'une accessibilité naturelle aux Anglais d'origine, dont la prononciation et l'accentuation des syllabes ne correspondent en rien à la version latine de nos exhortations. Alors, quand à l'apéritif, il s'exclame, d'un air goguenard et sérieux à la fois : « Que ceux qui veulent du saucisson se *servent là* », je pars d'un grand rire. Sincère et admiratif.

Eva partage désormais avec Marie la même passion. « Petite fleur » grandit à la vitesse grand V et ses premiers pas sont commentés avec acuité par sa maman, qui fait alors figure de précepteur. Eva écoute et questionne, tout en dévorant des yeux Fabio, dont l'impressionnante intégration semble aujourd'hui ressurgir sur son physique.

Fabio, c'est notre fils. Il vient d'avoir quatorze mois. Il y a très longtemps, au mois d'avril 2013, nous sommes allés le chercher au Brésil. J'en ai encore la chair de poule. Une amie, dont je m'étais moqué à l'époque, m'avait dit un

jour : « tu seras papa d'un petit garçon qui ne naîtra pas en France ! ». Aujourd'hui, je me dis : mieux vaut être une vraie voyante qu'une fausse sceptique...

Le soleil déjà haut dans le ciel nous abreuve de ses rayons printaniers, dont nos peaux blanches et frustrées s'accommodent un peu trop facilement. Fabio a beau posséder un teint mat, Tom veille au grain... et à la pertinence de sa rhétorique :

- Manquerait plus qu'un *gospel* en ce dimanche pascal.

Il a raison. On rigole, mais Eva en profite pour déployer le parasol aux couleurs et à la gloire du Brésil, à quelques semaines de l'ouverture de la compétition reine au pays du football.

Ces moments d'insouciance me font un bien fou car depuis quelque temps je sens comme une chape de plomb envahir mon être. Une angoisse sourde, un malaise indéfinissable, lancinant et diffus. Prise de conscience d'une responsabilité familiale nouvelle ? Prélude à la crise de la quarantaine ? Poids d'une maturité assumée ? Crise des sept années de vie

commune ? Comment savoir ? Ce dont je suis sûr, c'est que les évènements planétaires ont sur moi une emprise disproportionnée. Mais qu'entend-on par disproportionné ? Pour qui, et par rapport à quoi ?

Le 6 avril 2013 avait été un jour hors du commun. Dans le cadre festif d'un environnement tropical, dont la couleur domine aussi bien le décor que les sentiments, j'avais pu mesurer l'insensée magie que peut occasionner une maternité. Sous le poids intense d'une émotion non maîtrisée, Eva s'était vu remettre un enfant... : le sien ! Il avait deux mois. Copacabana, la samba, la chaleur moite - inconfortable mais grisante -, la baie de Rio et ses pitons rocheux dévorés par les pâles reflets crépusculaires d'un magma cotonneux, tout invitait nos sens à la démesure, à marquer durablement nos esprits et nos sentiments. Le retour en Normandie ne fut pas qu'un simple vol transatlantique dans l'altitude ouatée d'un espace hybride entre deux continents, et je ne sais toujours pas comment définir cet interstice intemporel qui fit de nous en une dizaine

d'heures des adultes responsables et protecteurs. Rapidement, Fabio s'est révélé être un enfant doux et gentil, faisant ses nuits normalement, et s'accommodant aisément de son nouveau cadre de vie. Il souriait facilement et nous délivra vite ses premiers fou-rires. Au début de l'automne, notre surprise fut totale de s'entendre dire « papa, maman ». Et c'est à treize mois, alors qu'il faisait ses premiers pas, seul, que l'on découvrit qu'il avait aussi du caractère...

L'été 2013 fut un délice ; à la mesure du printemps le précédant, ce qui bouleversa totalement le Cotentin, si peu habitué à profiter des premiers bourgeons. De juillet à début octobre, excepté la première quinzaine de septembre, la plage fut notre villégiature quasi quotidienne. Fabio et Eva (qui avait pris un congé parental) me retrouvaient le soir après le travail sur une de ces magnifiques plages de la côte Est, dont l'étendue et l'histoire n'ont rien à envier aux confettis bling-bling du rivage méditerranéen.

Mais en même temps s'acharnaient les mauvaises nouvelles qui, une fois de plus,

désenchantaient les citoyens avides de quitter cette période maussade, que chaque camp politique annonçait caduque... avant les élections. La « normalité » de notre président de la République s'affirmait de jour en jour par son assimilation progressive aux attributs de ses prédécesseurs... Pire peut-être, quand on avait promis de s'attaquer à la finance, de remettre à plat un système fiscal injuste pour en faire un véritable impôt progressif, et de négocier un traité européen considéré comme inapproprié ! Surgit alors l'innommable « surdoué » de la politique, Jérôme Cahuzac ; ou l'histoire aporétique de la décrédibilisation d'un microcosme moribond. Comment regarder aujourd'hui nos élus sans penser à ce ministre pourfendeur de la fraude fiscale, dont les économies ont échappé au fisc français et dont l'émouvante dénégation devant la République a rendu apocryphe toute probité politique ? C'était à l'époque où, dans un tout autre domaine, surgissait la vérité sur ce félon d'Armstrong qui, manipulant les cordes sensibles de la maladie, avait mis en place un véritable système de triche pour remporter malhonnêtement sept Tours de

France... Chassez le naturel, il revient en vélo... La viande de cheval dans les lasagnes, les Philippines dévastées par un violent typhon, le président pris en flagrant délit de mensonge, ou d'incompétence, en constatant publiquement que la courbe du chômage ne s'est pas inversée avaient aussi participé à ma nausée. Il est vrai également que l'année avait bien mal débuté avec la disparition d'un de ces derniers monstres sacrés pour qui j'avais encore un certain respect. Moi qui ne crois pas en grand chose, je croyais en Stéphane Hessel. Ce digne héritier du CNR et de ses indispensables piliers de l'état social que sont la protection sociale, le droit du travail et sa négociation collective, les services publics, les politiques économiques de soutien à l'emploi (budgétaire, monétaire, de redistribution des revenus,...), auxquels le néolibéralisme est en train de substituer la finance libéralisée, le libre échange, l'austérité salariale et la contre révolution fiscale. Qui va donc s'indigner maintenant ? Qui va défendre efficacement les Palestiniens (Stéphane Hessel avait des origines juives) ? Qui va s'insurger contre la misère et le racisme ? Qui va se battre sincèrement pour la

paix ? Il avait quatre-vingt-quinze ans, parlait un français impeccable sans jamais trébucher sur un mot, et avait su séduire toutes les générations. Son âge ne lui interdisait pas d'être un militant actif et le verbe aimer avait enfin trouvé à qui parler. Lui, le héros « suggéré » de « Jules et Jim », ce merveilleux film de François Truffaut. Je suis triste car il va nous manquer. Ma seule consolation est qu'il laisse une empreinte qui ne s'effacera jamais... et j'attends avec impatience que nos académiciens redéfinissent le mot "indigné". Ce terme auquel il a su donner un véritable label.

Une fois ou deux seulement, l'actualité m'avait fait rire spontanément ! Mauvais signe pour ma santé psychique, dont la dérision, absente, dénotait le soudain dysfonctionnement. Ainsi après les déclarations d'Edward Snowden, dénonçant le tentaculaire système de surveillance mis en place par les Américains dans le monde entier, Hollande, plutôt que de s'en offusquer, aurait dû, pensais-je, se réjouir d'apprendre qu'enfin quelqu'un l'écoutait... Quant à la guerre au Mali, j'avais réussi à dédramatiser l'événement en

demandant à Pat', que j'avais eu au téléphone, s'il savait combien de morts français elle avait généré. Je ne sais pas, une dizaine, je crois, m'avait-il répondu. Tu vois, c'est moins dangereux qu'à Marseille où c'est toujours la saison morte..., avais-je ironisé.

En ce dimanche de Pâques, tout va bien. Il fait un temps superbe, et je viens d'apercevoir une mésange bleue dans le contre-jour éblouissant du potager ; Tom continue d'explorer avec humour les délicieuses ambiguïtés de la langue française, le gigot d'agneau crépite agréablement sur le barbecue, et mon troisième apéro me fait oublier que notre civilisation est entrée dans la forme barbare d'une étrange conception. Je suis un mécontemporain. Mais j'essaye de faire contre mauvaise fortune bon cœur. « C'est seulement depuis les hauteurs de l'infinie bonne humeur que tu peux observer au-dessous de toi l'éternelle bêtise des hommes et en rire », constate Kundera dans son dernier ouvrage.

Eva ne quitte pas des yeux Fabio qui, malgré sa démarche mal assurée, explore les moindres recoins de la terrasse.

- Attention à ne pas trop le gêner, dit Tom, en agitant son index comme on réprimande un écolier dissipé.

- T'as aucun souci à te faire, répliqué-je, amusé. Fabio n'est pas un fruit *qu'on fit*...

Suis-je victime de la surmédiatisation des dérèglements de notre civilisation, et leur accorderais-je une importance excessive ?

En cette année 2014, l'avènement d'un état islamique aux pratiques barbares ne me semble pas relever d'une dérive obsessionnelle... mais plutôt du couronnement dramatique des politiques internationales menées depuis trente-cinq ans. Comment une guerre pourrait-elle être *sainte* ? Elle a déjà du mal à être *juste* quand elle unit une majorité de nations au service de l'humanité ! L'image forte de l'exécution d'un otage, même suggérée, ne peut laisser

indifférent, ni continuer de masquer la réalité d'un monde qui nous échappe.

Pourtant fin 2008, l'élection d'Obama avait fait naître de nouveaux espoirs. Son discours en Égypte, devenu historique, rompait clairement avec le messianisme guerrier de son prédécesseur. L'histoire s'était alors accélérée. Les pays arabes s'étaient soulevés les uns après les autres : Tunisie, Égypte, Libye, Bahreïn, Yémen, Syrie. Les foules avaient envahi les rues et enduré la répression, réclamant le départ des dictateurs longtemps soutenus par l'Occident. Non pas au nom de Dieu, mais au nom de la démocratie ! Une page de l'histoire du Moyen-Orient était en train de se tourner..., pensait-on.

Il est seize heures. Mon téléphone sonne depuis quelques secondes. Franck passe la tête derrière la porte entrouverte de mon bureau et me dit :

- *Waldeck Rochet* !

C'est sa plaisanterie favorite, lui l'ancien militant du parti communiste. Mais je ne décroche pas. Le nom qui s'affiche sur l'écran de mon téléphone ne me sied pas.

Je quitte des yeux mon clavier d'ordinateur et décide d'ouvrir mon courrier, étalé nonchalamment sur mon bureau depuis le début de la matinée. Rien de bien passionnant, mais je dois éviter de prendre du retard. « La revue du Parc » frôle la poubelle tant je m'énerve pour enlever sa protection plastique, double symbole de notre civilisation tout pétrole et tout profit. En rognant un ou deux centimes sur les produits de base, nos capitaines d'industrie s'en mettent plein les fouilles tandis que l'absence de qualité trahit dramatiquement leur efficacité ; impossible désormais de détacher un chèque de son talon sans le déchirer, ou d'enflammer une allumette du premier coup ; quant au papier-cul, s'essuyer revient à consulter un proctologue... La moutarde me monte au nez, et je décide de mettre les voiles. Il n'est que 16h30, mais le soleil me convainc sans effort de succomber aux charmes de l'été.

Le Cotentin jouit d'un climat inespéré. Plus encore que l'année précédente. Toute la France a connu un mois de juillet exécration, à part justement ce bout de terre comme une île,

dont la situation géographique parvient à protéger l'identité. Septembre est pourtant bien entamé, mais l'affluence sur nos plages n'a pratiquement pas décliné. Combien de temps encore la journée du travailleur va-t-elle pouvoir bénéficier de cette parenthèse balnéaire exceptionnelle ? Je ne cherche pas la réponse à cette énigme en refermant discrètement la porte de mon bureau.

Je m'arrête au bureau de tabac le plus proche, et constate que la guerre fait aussi rage entre le ministère de la santé publique et les lobbys de la nicotine. Sur mon paquet de clopes l'image a encore changé et les imprécations rivalisent de morbidité. Au paradis des tartuffes, nos politiques, une fois de plus, déclinent leurs étonnantes capacités. Rassurer l'électeur en faisant croire à la défense inaliénable de la santé publique, tout en bénéficiant du pactole gigantesque généré par cette curieuse industrie, fait partie des contorsions sans douleurs de ce microcosme ambivalent. S'enrichir grâce à l'augmentation régulière de taxes « d'intérêt général », tout en faisant cracher au bassinet les industriels

soucieux de ménager la législation encadrant leur activité, sans oublier la machiavélique réduction du coût des retraites par anticipation, dissimulent mal les énormes intérêts tapis derrière l'écran de fumée déculpabilisateur. « Fumer tue » ! Certes. Et pour les armes, on inscrit quoi ?...

J'allume ma cigarette avec frénésie et remonte en voiture en me disant que, décidément, la mesure n'est pas de ce monde. Et je souris en pensant à cette délicieuse histoire du gars qui va voir son médecin pour lui demander que faire pour pouvoir vivre jusqu'à cent ans. « Fumez-vous ?, lui demande alors le praticien ? – Jamais, docteur ! – Alors buvez-vous ? – Mon Dieu, non, même pas un verre de temps en temps. – Cédez-vous à quelques gourmandises alimentaires ? – Oh que non ; j'applique même un régime assez strict en la matière. - Abusez-vous des pratiques sexuelles ? – Vous plaisantez, je n'ai plus que très peu de rapports sexuels avec ma femme. – Alors, pourquoi voulez-vous vivre jusqu'à cent ans ?, lui demande le médecin, interloqué.

Moi, je n'ai que trente-neuf ans, et mon souci majeur n'est pas d'agrémenter mes artères en vue d'une longévité performante. Vieillir, oui sans doute, mais pas n'importe comment. Et les années passant, je m'aperçois que, comme l'a si bien dit Picasso, « on met très longtemps à devenir jeune »...

J'ai délaissé le pinceau pour la plume.

Enfin, pas vraiment. Je continue à peindre un peu, mais je me suis mis à l'écriture. Les sentiments qui me submergent ne trouvent pas assez de place dans le cadre d'un tableau ou dans la palette des coloris. Non, en fait, je n'ai pas assez de talent pour exprimer mon émoi lorsque celui-ci vient perturber mon ataraxie. Seule, la puissance des mots et la forme du langage semblent pouvoir répondre à ma sensibilité - en tout cas m'apparaissent suffisamment efficaces pour apaiser mon trouble. J'écris, j'écris... Mais si j'y puise une thérapie, j'ai bien du mal à trouver l'équilibre

entre sémantique et syntaxe. La longueur d'un texte n'en fera jamais sa quintessence, pas plus que la qualité ne viendra d'un quelconque laconisme. Alors, comment être concis sans être elliptique ? Emphases et pathos menacent en permanence mes premiers pas, et j'aime cette rigueur qu'il me faut suivre pour espérer traduire une situation ou un état d'âme contingent.

J'ai d'abord écrit un poème sur l'amour, stigmatisant les paradoxes d'un bonheur que j'interroge vainement. Et les premières lignes dénonçant mon trouble existentiel disent ceci : ma génération paye aujourd'hui la folie de certains hommes politiques que l'histoire n'a même pas jugés. Bush fils en fait partie. Il a menti au monde entier pour assouvir ses appétits guerriers, et nourrir sa parano d'illuminé. Thatcher et Reagan ont plongé la planète dans l'apocalypse de l'humanité¹ (1). En dérégulant les marchés et imposant un libéralisme à tout crin, ils ont fait du travail, de la monnaie et de la nature, des valeurs marchandes comme les autres, reléguant la société au niveau d'auxiliaire du marché. Combien de morts, moins

1 Voir « La marche du siècle », parue en 2011

visibles que ceux perpétrés par Hitler, Staline ou Mao, hantent aujourd'hui le mausolée de l'humanité ? Reagan, toujours lui, est celui qui a redonné aux guerres de religion son anachronique fascination. C'est lui qui, en 1980, a lancé un monde de croisade, imposant notamment une minute de silence religieuse pendant un des discours de son archaïque campagne électorale. A cette époque, le monde était scindé en deux : le bloc de l'Ouest, capitaliste, rassemblé autour des États-Unis, et le bloc de l'Est, communiste, rassemblé autour de l'Union Soviétique. A la fin des années 1970, la religion était revenue au cœur de la politique. Le pape Jean-Paul II avait franchi le rideau de fer et apporté son soutien aux opposants du régime soviétique. Cette même année, l'U.R.S.S avait envahi l'Afghanistan et s'était heurtée aux moudjahidin résistants qui se battaient au nom de l'islam. En juillet 1980, Israël avait proclamé Jérusalem capitale éternelle et indivisible, devenant ainsi le centre symbolique des guerres qui allaient embraser le Moyen-Orient. Enfin, en Iran, Khomeiny avait engagé la première révolution islamique de l'histoire. Ces grands

événements marquèrent le retour de la religion en politique. En dix ans cette résurgence allait transformer l'équilibre géostratégique de la planète.

J'écris pour apaiser une tension absurde, un peu comme si l'écriture pouvait être une catharsis adaptée.

Eva ouvre la porte de mon bureau et me confie Fabio, dont le visage barbouillé de chocolat me rappelle qu'il est déjà 17 heures. C'est un samedi comme un autre, et je m'apprête à rejoindre le collectif avec lequel je milite activement depuis quelques mois. *L'agité* m'avait excédé, Hollande a parachevé mon intolérance à cette nouvelle caste d'incompétents que la République entretient trop généreusement. La démocratie dynamitée par l'oligarchie des marchés nous contraint depuis de nombreuses années à subir l'affligeant spectacle de pantins dont la vision politique se borne à leur seule réélection. Ne contrôlant plus l'économie, offerte aux prédateurs du néolibéralisme, et donc dépossédés du pouvoir passé aux mains de la finance, et accessoirement de l'Europe, ils inventent des lois réduisant

sérieusement les libertés et tentent de gérer notre vie privée. Ils font les poubelles - tels ces ragots repris instantanément sur internet - et nous emmerdent sur des sujets de société comme la cigarette électronique, les putes, les ROMS, le mariage gay, la fin de vie, les détecteurs de fumée... qui sont en complet décalage avec les urgences du moment, sans se rendre compte que ce type de sujets peut devenir explosif à force de diviser la société. Platon, sans doute plus homme politique que philosophe, a dit que « l'accès au pouvoir doit être motivé par la nécessité », et donc qu'il faudrait voter pour ceux qui ne se présentent pas !... C'est pourquoi je milite activement pour une autre démocratie, et pour une nouvelle société collaborative, inéluctable substitut à notre capitalisme dévoyé.

- Tu pars à quelle heure ?, me demande Eva.

- D'ici une dizaine de minutes... si rien ne s'y oppose, répondis-je malicieusement, remontant ma main experte sous sa jupe de popeline anthracite.

- Gaby !, glousse-t-elle d'un air dépité, nous ne sommes plus seuls !, amorçant un pas en arrière, et faisant de ma main restée en suspension un bien étrange coupable.

Ma libido n'a pas varié tous ces derniers mois. Quelques précautions s'imposent évidemment d'elles-mêmes, mais pourquoi la mère devrait-elle se substituer à l'épouse ?

Les locaux de mon association sont situés dans le centre ville de Cherbourg. J'en profite pour suivre la côte, dont les plages lumineuses permettent aux autochtones de prolonger leurs défunts congés. Des chevaux trottent nonchalamment dans de faibles vagues ourlées d'écume à la lisière de l'estran, et quelques têtes aux entrechats réguliers surgissent à la surface de l'eau. Je prends le temps d'observer ces scènes d'une incroyable tranquillité, et regrette amèrement de n'être pas parti une demi-heure plus tôt pour profiter moi aussi des bienfaits insoupçonnés de cette mer, dont la teneur en

iode et la température sont parfaitement adaptés.

Nous sommes treize cet après-midi. Jean-Jacques, le responsable local, nous donne quelques nouvelles brèves sur l'association, puis lance le débat-atelier du jour : la place des énergies renouvelables dans les communaux collaboratifs. Une fois par mois, nous réfléchissons à l'avenir qui va se construire sur les ruines de notre civilisation. Il y a six mois, j'ai eu la chance de faire la connaissance de Jean-Jacques, dont le discours a conforté mes craintes, mais suscité un formidable espoir, autour duquel s'organisent des initiatives comme la nôtre. Nous sommes entrés dans une ère très délicate de transition. Nous ne voulons pas admettre que nous quittons un monde pour un autre, ce qui paralyse notre vie quotidienne. Le monde industriel se fragilise, quoi qu'en pensent les magnats du capitalisme libéral. Ayant aujourd'hui tous les droits et en abusant allègrement, ils mettent une pression insupportable sur les salariés qui connaissent une forte démobilisation et un écoëurement légitime, quand ils ne sont pas au chômage. Avec

quelles conséquences au final ? Le monde du travail commence à s'organiser autrement. Tout est là pour nous démontrer que notre société consumériste meurt peu à peu, et que le visage d'un nouveau monde s'ébauche sur de nouveaux paradigmes. La grande révolution se nomme numérique. Grâce à lui et l'internet, la civilisation prend un nouvel essor, comme elle l'a connu auparavant avec l'avènement de l'écriture, puis de l'imprimerie. Désormais, le pouvoir vertical ne se fera plus de haut en bas, mais de bas en haut. Un souverain ne tiendra bientôt plus seul le monde en ses mains, mais c'est dans les mains de tout un chacun que s'organiseront les défis de demain.

Je ne traîne pas, comme je le fais d'habitude, à la fin de notre colloque, et reprend sans tarder la route, dont les éclairages onctueux de ce début d'automne donnent aux couleurs pourpres du port l'aspect d'un paradis déserté. Nous dînons chez Tom et Marie ce soir.

Barfleur semble éteindre ses feux lorsque nous atteignons le domicile de nos fidèles amis. A notre habituelle intimité, s'est joint Lucas, le frère de Marie, qui, de deux ans son aîné, ne lui

ressemble pas du tout. Aussi costaud que Marie est chétive, il possède une puissante musculature lui conférant une personnalité qui impressionne d'emblée.

- Je vous présente Lucas, nous dit Tom, avec ce délicieux accent qui jette toujours le doute sur la crédibilité de ses propos.

- Il a bonne mine, répondis-je, amusé, feignant de l'ausculter visuellement.

- Et encore, t'as pas vu le crayon...

Méthode Tom ! La glace est brisée ; la discussion peut commencer sans appréhension, ni retenue.

Lucas est célibataire, et vit depuis deux ans dans la région parisienne où il a trouvé un travail qui le passionne. Il est l'assistant du conservateur du musée d'Art moderne de Paris.

- L'art, c'est bien, admet Tom, mais il ne dérogera pas à ta libido ! Il te faut une compagne régulière...

- Impossible, répond Lucas, en souriant. Pas le temps... Pour le moment je me contente de rapports sexuels, malheureusement pas toujours très performants...

- Écoute, j'ai bien ma sœur. Un cas unique : elle est *presbyte...*, donc elle voit *pubien* ! Et, de plus, elle vit dans le Sussex !

Lucas s'étouffe. Il s'apprête à répondre, mais Tom le précède :

- Arrête de rire, lui lance-t-il. Je sais que *t'habites Choisy-le-Roi...* Donc aucun espoir...

Je décide alors de lui donner un petit coup de pouce.

- Remarque, comment aurait-il pu en être autrement ? Un français sur cinq est homo. Je ne suis pas pédé puisque je vis avec Eva, ici présente. Tom non plus puisqu'il vit avec Marie... Or, il n'en reste plus qu'un...C'est con pour toi ..., lui assénès-je en le regardant fixement dans les yeux.

C'est Eva qui, peut-être un peu gênée par l'ambiguïté de nos propos, poursuit le débat dans des considérations un peu plus sérieuses :

- Moi, ce qui me fait rire, dit-elle, c'est qu'on vient de légaliser le mariage gay, admettant donc qu'un homme peut remplacer une maman, alors qu'on lui refuse encore la garde alternée dans un couple, dit normal.

- Très juste, admet Lucas, qui, en se levant, demande discrètement à Marie où se trouvent les toilettes.

- Ça me fait penser à une petite histoire, ajoutès-je avec malice...

- Oh, non, Gaby, c'est pas juste. Vous allez encore vous moquer de lui, alors qu'il n'est plus là !

- Mais ça n'a rien à voir avec lui. Enfin..., j'espère... Ce sont deux jeunes qui rentrent très tard chez les parents de la jeune fille. A peine arrivés dans la chambre de la jeune fille, le garçon lui demande où sont les toilettes. Écoute, dit-elle, c'est à côté de la chambre de mes parents, mais pour éviter de les réveiller, vas donc faire ça dans l'évier de la cuisine, c'est juste à côté. OK, répond-il, en se dandinant sur un pied. Cinq minutes plus tard, il passe la tête dans l'embrasure de la porte et demande à la jeune fille : t'as du papier ?

Tom se marre et, je le vois bien, cherche à rebondir...

- Merde, j'espère au moins que Lucas est au régime sans sels...

En allumant la télévision, je dépose soudain Fabio sans ménagements sur le fauteuil le plus proche. Je monte le son et reste terrassé par ce que je viens d'entendre : un nouvel otage vient d'être décapité de sang froid par l'état islamique. Le cauchemar continue. Trente-cinq ans de guerre au Moyen-Orient et trois guerres du golfe – la guerre Irak-Iran, la guerre du Koweït et l'invasion de l'Irak – n'ont pas suffi. L'horreur fait place à l'abomination, et rien ni personne ne semble plus à l'abri de ces monstres, pour lesquels le 11 septembre 2001 n'était que le prélude à un invraisemblable mode de gouvernance.

Ces guerres menées de part et d'autre au nom de Dieu ont érigé de nouveaux murs. Les deux mondes se tournent le dos, le choc des civilisations gagne du terrain. Aux frontières d'Israël, les mouvements islamistes se sont renforcés - le Hamas à Gaza et le Hezbollah au Liban -, revendiquant haut et fort la pure et simple disparition d'Israël, soutenus activement à l'époque par l'Iran d'Ahmadinejad qui voulait tenir tête à l'hégémonie américaine pour que son pays devienne la super puissance de la région, en accédant à l'énergie nucléaire. La guerre contre l'Iran, devenue inévitable pour les néo-conservateurs américains, qui venaient de se trouver un nouvel ennemi, a été miraculeusement évitée grâce à la population iranienne, qui n'a pas reconduit Ahmadinejad dans ses fonctions. N'empêchant toutefois pas le pouvoir islamique d'étouffer la révolution verte dans le sang.

Aujourd'hui, une organisation armée djihadiste salafiste, autoproclamée état islamique ou Daesh, a décidé le rétablissement du califat sur les territoires irakiens et syriens

qu'elle contrôle, et Abou Bark al-Baghdadi en est le chef fou et sanglant.

Je ferme le poste et emmène mon fils dans mon bureau. Je dois mettre de l'ordre dans mes pensées, et Fabio me dévisage comme s'il cherchait à percer le rempart de mes préoccupations. Fascinant regard d'un enfant, dont l'absence de communication renforce la mystérieuse attitude. Je lui souris affectueusement et l'assoit, tel un grand, sur le petit canapé faisant office de lit de dépannage.

- Tu vois, lui dis-je, il était une fois deux pays du Moyen-Orient dont les événements ont fait basculer l'Histoire au même moment. En 1979, l'Union Soviétique envahit l'Afghanistan pour soutenir le pouvoir communiste en place, mais se heurte à une forte résistance locale qui se bat non pas au nom des idéologies, mais au nom de l'islam. La même année, en Iran, l'ayatollah Khomeiny regagne son pays à bord d'un Boeing spécialement affrété par la France, où il était en exil depuis quinze ans, pour prendre le pouvoir délaissé quinze jours plus tôt par le shah, dont la sévère répression qu'il avait infligée à son peuple suite à d'importantes grèves et

l'abandon de ses amis occidentaux, l'avaient incité à quitter le pays. Il est accueilli triomphalement à sa descente d'avion, alors que le pouvoir provisoire et l'armée iraniens avaient préparé discrètement son retour dans le but de l'assassiner ! Pourquoi un tel revirement ? Parce que l'administration américaine avait envoyé un émissaire à Téhéran, porteur d'un message du président Carter disant qu'il voulait voir un changement démocratique chez ce fidèle allié économique et militaire. Du coup, le chef de l'armée iranienne a lui aussi rejoint la révolution, décodant le message du président américain comme un soutien à Khomeiny !

A ce moment précis de mon exposé Eva fait son entrée. En fait, elle avait ouvert la porte quelques secondes plus tôt et avait entendu ma dernière phrase.

- Mais qu'est-ce que tu fais, Gaby ? Du prosélytisme avec un gamin de vingt mois ?

- hé bien, vois-tu, il se pourrait que je ne le regrette pas, au vu de l'étonnant intérêt suscité par mon auditoire..., répondis-je, mi-figue, mi-raisin.

Elle paraît affligée par ma réplique. J'essaie de la rassurer en jouant la carte de l'humour.

- Les mots rendent *les cris vains*, lui souris-je. Écrire c'est bien, mais faire partager ses idées...

- Gaby ! C'est ton fils ; il n'a pas deux ans et sait tout juste dire papa-maman !

- Peut être, mais je sais aussi qu'ils apprennent très vite à cet âge là. Et puis, ça me fait du bien...

- Qu'est-ce qu'il se passe, Gaby ? Tu as toujours eu des convictions bien ancrées, tu t'es toujours battu pour elles ; et tout ça tu le faisais bien avant ?

- Non, mal ! répliqué-je sérieusement.

Quand Fabio sera plus grand, je lui expliquerai qu'en moins de trois mois Khomeiny avait organisé des élections démocratiques. Nommé Guide suprême, il s'était doté d'une légitimité à la fois religieuse et politique, avait fait adopter la constitution islamique d'Iran, et s'était bien moqué de l'Occident, qui avait cru faire du nouvel homme fort de Téhéran un allié au moment du désaccord sur le pétrole entre l'Europe et les États-Unis. Mais à peine installé au pouvoir, il avait dénoncé l'impérialisme occidental, en le désignant comme le principal ennemi. Des étudiants avaient même attaqué l'ambassade des États-Unis, prenant en otage

cinquante-deux citoyens américains, réclamant le retour du shah pour qu'il soit jugé en Iran. Carter avait refusé et Khomeiny avait qualifié l'Amérique de Grand Satan, puisant dans le discours religieux - qui est un grand capital en Iran - pour asseoir la popularité de sa révolution. L'armée américaine avait bien tenté une opération pour libérer ses otages, mais ce fut un véritable fiasco dans lequel huit soldats américains laissèrent la vie. Dès lors, affaibli par la crise des otages, Carter avait perdu les élections, et, quelques minutes seulement après l'accession au pouvoir de son rival républicain, les otages furent libérés après quatre-cent-quarante-quatre jours de détention ! Le grand vainqueur de ce bras de fer venait de démontrer au monde entier qu'il était capable de tenir tête à l'Amérique, et même d'avoir une influence sur le choix de son président...

A propos de président, le nôtre est mal en point. Valérie Trierweiler, ex locataire de l'Élysée, vient de sortir un torchon sur lequel les français se ruent comme des morts de faim pour se gausser des déboires conjugaux d'un Don Juan d'opérette, au sex-appeal Wonder. La

passionnante vie sexuelle d'un mollusque en milieu protégé, racontée par la frustration d'une intrigante haineuse... Énorme ! Je suis, néanmoins, d'accord avec un des propos rapportés dans son livre : Hollande est bien un président *descendant*...

J'aborde le dernier virage me menant au Parc Régional des Marais. En cette matinée lumineuse, je stationne mon véhicule à regret. J'appréhende ma réunion de 10 heures, qui va me conforter dans l'idée que les dèss sont pipés. Le Parc va devoir prendre des décisions importantes, et je sais qu'elles ne seront pas prises en fonction des seules réalités écologiques. La politique politicienne, le pouvoir, et l'emprise de certains grands corps pervertissent régulièrement la fonction d'intérêt public. Et nous ne sommes qu'un petit syndicat mixte... Mais, comment s'en étonner quand on sait la mainmise de l'ENA sur l'État... Non seulement, on retrouve la vision empirique, et non pragmatique, de ces énarques partout dans les hautes sphères de la nation, mais on s'aperçoit qu'ils bénéficient de la porosité entre public et privé, notamment lorsqu'ils quittent la

fonction publique, en *pantouflant* dans le privé où ils bénéficient des lois qu'ils ont eux-mêmes promulguées... Insupportables conflits d'intérêts, dont la promo Voltaire de notre cher président est un exemple édifiant de pieuvre tentaculaire.

Tom est là. Lumière allumée, store encore abaissé, il s'échine à gratter du papier dans sa langue maternelle.

- 'Morning sir, dis-je en lui tapotant l'épaule affectueusement.

- Salut Gaby, répond-il sans lever les yeux de sa copie. J'suis un peu dans la merde, à cause de leur foutue réunion au sommet.

- T'en rends pas malade. Ça ne changera rien, essayé-je de dédramatiser.

- Je sais. T'as raison.

Il pose son stylo et me regarde enfin.

- Tu te rends compte la pression qu'on nous fout ?

- La dernière version du DMS 5 (Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders), publiée l'an dernier, constate une augmentation des maladies mentales. Viens, j'te paye un café.

Tom ne voit pas bien où je veux en venir, mais me suit sans rechigner jusqu'à la machine à café.

- Tu sais bien qu'aujourd'hui on diagnostique un trouble psychique pour n'importe quoi. Mais les maladies mentales sont-elles réellement plus nombreuses, conséquence fatale de notre mode de vie, ou bien sont-elles plus fréquentes ? Ou, plus fort encore, - at last but not least, comme diraient tes congénères – ne vit-on pas dans une société qui s'invente des maladies à la mesure de sa névrose et de son intolérance ?

- Hum, hum, dit-il, je vais y réfléchir... Et faire des propositions en conséquence à ces chers élus...

Je rigole.

- La professionnalisation de la politique fait qu'un élu n'a de vision qu'à court terme : sa réélection !

- Et alors ?

- Tu ne peux quand même pas demander aux dindes de voter pour Noël !

Ma réunion s'est déroulée normalement, si je peux dire... Sans surprises, quoi ; comme je l'avais prévue. Malheureusement !

Physiquement, notre corps et notre cerveau ont très peu évolué depuis cinquante mille ans ! (Il fallait voir la tête des scientifiques, l'an dernier, lorsqu'ils découvrirent que l'homme ne possède pas plus de gènes qu'un vulgaire poulet !). Il y a seulement cinq mille ans apparaissaient les civilisations humaines, ce qui représente moins de 0,2 % de toute l'histoire de l'homme... Pendant les 99,8 % restants, nous étions des chasseurs-cueilleurs. C'est le mode de vie qui nous a forgés, et au fond de nous-mêmes

nous sommes toujours ces chasseurs préhistoriques. La différence entre ces deux modes de vie réside dans la culture qui s'est développée de manière exceptionnelle, et à un rythme bien plus rapide que celui de l'évolution naturelle. Pour employer une image moderne, je dirais que nous exploitons du software du XXIe siècle sur du hardware de la préhistoire ! Notre nature humaine en est restée à l'âge de pierre, tandis que notre connaissance technologique, c'est-à-dire notre capacité à améliorer ou à détériorer l'homme et l'univers, est devenue disproportionnée. Je n'oublie pas que le cerveau humain n'est pas très éloigné de celui du chimpanzé, et qu'il est constitué en grande partie de structures antérieures à l'espèce humaine, dont certaines remontent aux bactéries ! L'homme, capable de concevoir l'avenir, vit donc sur des mécanismes primitifs, c'est-à-dire des réflexes, faits pour prendre des décisions sur le vif, comme fuir ou lutter. Mais, parfaits pour résoudre un problème immédiat, ces systèmes ne coopèrent pas très bien avec les mécanismes plus modernes de délibération,

nous permettant d'anticiper : Est-ce bon pour moi, pour ma société, ou pour ma planète ?

En conséquence, le Parc subira, comme toutes les sociétés privées ou organismes d'état, la cupidité ou l'avidité du pouvoir de ses dirigeants ou de ses élus. Le pillage de la planète va continuer. Il faut quinze mille litres d'eau pour produire un kilo de viande de bœuf ! Et 40% de la production annuelle de céréales est destinée à la production de viande ! Une famille européenne de quatre personnes consomme cent-quarante mille litres d'eau par semaine, pendant que huit-cent millions d'hommes n'ont pas accès à l'eau potable ! Quarante-trois millions de tonnes de produits alimentaires sont jetées chaque année aux États-Unis ! L'obsolescence programmée, l'envie – qui a remplacé le besoin -, la population - qui ne fait que croître - viendront fatalement à bout d'un monde fini, où la croissance ne peut-être éternelle.

J'ai faim ! Le ventre est un deuxième cerveau, paraît-il. Il est peuplé d'une multitude de micro-organismes, appelés microbiotes.

Merde, encore l'influence des bactéries... Tom m'attend patiemment dans son bureau.

- On y va, mon pote ?

- Ah, ben c'est pas trop tôt. On va où ?

Épineux problème pour celui qui aime la cuisine traditionnelle et les produits frais. Sept restaurants sur dix aujourd'hui font du surgelé et du sous vide. Les restaurateurs ne sont plus que les réchauffeurs de l'agro-alimentaire chimique. Productivité oblige, certains restos à la mode en sont même à compter les gestes de leurs employés en cuisine, car on ne peut plus parler de cuisiniers à ce stade ! Je me rappelle le cas d'un « chef » qui avait supprimé un plat de sa carte nécessitant... dix mouvements ! Ça devait être une carte *undixgeste*...

- Essayons « La marmite » ; c'est un peu plus loin, mais apparemment c'est du frais.

Je le vois faire la moue.

- Ouais, produits du terroir, qu'ils disent...

- Et qu'est que t'as contre les produits du terroir ?

- Le terroir-caisse !

Je rigole, mais je sais que Tom a raison dans la plupart des cas. On se fout de notre

gueule avec des mots appropriés, des formules *tendances*, qui, bien souvent, ne sont que des attrape-nigauds pour bobos.

Mais on essaye quand même. C'est nouveau, et au moins nous sommes bien accueillis. La carte est simple et courte, avec un plat du jour traditionnel à sept euros. Le spectre de l'agro-alimentaire s'éloigne...

Je prends la formule du jour, dont la seule évocation de la blanquette de veau me fait saliver. Tom n'a pas encore choisi, et épluche la carte pour la troisième fois, à la recherche du mouton à cinq pattes, qu'il ne trouvera évidemment pas dans ce style d'établissement. Ce doit être sa culture roastbeef qui le plonge dans ce genre d'incohérence... Il se décide enfin pour la formule, mais commande un magret de canard comme plat de résistance.

- Alors, ce sera avec supplément, lui signale gentiment la serveuse.

- Ça tombe bien, j'ai très faim, réplique-t-il, avec un aplomb déroutant, surtout lorsqu'il se permet de demander s'il peut choisir la nature du supplément...

La serveuse s'enfuit en rigolant, nullement décontenancée par les frasques de Tom.

- Dis donc, je croyais que t'étais au régime, dis-je sur un ton de reproche à peine voilé.

- C'est fini, ces conneries là...

- Ah... Et t'as perdu combien ?

- Six-cents euros, réplique-t-il, sans sourciller.

- T'as entendu la radio ?

Je lève les yeux de mon ordinateur, et dévisage Greg.

- Non, je bosse, MOI, lui admonesté-je, agacé.

- Un avion vient de s'écraser !

Bordel, ça recommence !

Le 8 mars, déjà, un Boeing de la compagnie Malaysia Airlines avait carrément disparu. Six mois plus tard, le mystère reste entier. Le 18 juillet, un autre Boeing de la même compagnie, s'est écrasé en Ukraine, probablement abattu ! La psychose reprend ses droits...

Je bombarde Greg de questions auxquelles, évidemment, il ne peut répondre. Greg, c'est le coursier ; il était en voiture lorsqu'il a entendu la fin du flash d'information.

- Ces salopards de djihadistes vont nous faire chier jusqu'au bout...

- Tu t'avances un peu trop, me réplique Greg. Attends ce soir d'en savoir plus.

- Tu sais, quand on est capable d'égorger de sang froid et sans raison, qu'est-ce qu'un avion, même occupé par deux cents personnes ?

- T'as raison. Mais c'est pas à toi que je vais apprendre qu'il ne faut pas accuser sans savoir. N'est-ce pas toi qui prête à l'Occident un rôle si essentiel dans cette guerre des religions ?

- Évidemment, oui.

- hé, bien moi je ne sais pas qui a fait tomber cet avion - si ce n'est pas un simple accident -, mais je prétends que l'islam est une religion guerrière et intolérante, qui se suffit à elle-même pour engendrer le djihad ou la charia, présents dans le Coran.

- Trop simple, Greg. En 1979, lorsque les Soviétiques envahirent l'Afghanistan, ils se heurtèrent à une surprenante résistance.

Pourquoi ? Parce que les Américains, par pur calcul politique, afin d'isoler les Russes, choisirent d'armer les mouvements de l'islam politique naissant en Afghanistan, au Pakistan et dans tout le Moyen-Orient. Une stratégie qui s'avéra efficace, mais révéla les redoutables effets pervers que l'on sait aujourd'hui. Al-Qaïda et Ben Laden, qu'on le veuille ou non, sont de purs produits américains ! Tout comme en Iran, l'occident a su mettre Khomeiny en orbite, pensant profiter de son pétrole. En fait, cette année là, l'instrumentalisation religieuse fut décisive. Reagan l'utilisa pour conquérir une Amérique humiliée par l'ayatollah, et, lorsqu'il arriva à la Maison blanche, c'est avec le soutien des fondamentalistes évangélistes, notamment le mouvement politico-religieux particulièrement conservateur de son ami fondateur de la *Majorité morale*, qui aura une grande influence sur toute sa présidence. L'Amérique, qui n'a pourtant pas l'image d'une civilisation moyenâgeuse, n'a pas hésité à sortir du cadre laïque d'une nation moderne, et à utiliser des formules qui font froid dans le dos d'un être censé. « La cité de la lumière sur la colline », que

Reagan utilisa durant toute sa présidence, est empruntée à John Winthrop, ce protestant évangéliste anglais du XVIIe siècle, pour qui la création du Nouveau Monde résulte d'un pacte avec Dieu ! La mission des évangélistes américains, présents à travers cette droite nationaliste au pouvoir, fut de préparer le retour du Christ sur terre afin qu'advienne ce Nouveau Monde si fantasmé...

Greg se marre.

- *C'est c'la, oui...*, dit-il, prononcé à la Thierry Lhermitte dans *le père Noël est une ordure*. Pour un peu, on se croirait au temps des croisades...

- Justement ! Tu ne crois pas si bien dire. Comme au temps des croisés, pour parvenir à leurs fins, les évangélistes américains se tournèrent vers Jérusalem, la ville sainte des trois grandes religions du Livre. Évangélistes chrétiens, comme Juifs religieux, étaient persuadés que la prophétie biblique du Nouveau Monde ne se réaliserait que lorsque le temple de Salomon – résidence de Dieu sur terre, détruit il y a deux mille ans par les Romains -, serait reconstruit... Et pas n'importe où. Ce temple

devrait être refait sur le Mont du temple, situé au-dessus du mur des lamentations, un de ses seuls vestiges.

- On nage en plein délire...

- Oui. Et surtout c'est là que cette croyance messianique partagée allait, en Israël comme aux États-Unis, être utilisée à des fins politiques. Pour en comprendre les enjeux, il faut savoir qu'après sa destruction, il y a deux mille ans, le Mont du temple est devenu au VIIe siècle l'Esplanade des Mosquées, troisième lieu saint de l'islam où se trouve une pierre deux fois sacrée ! Si pour les Juifs il s'agit de la pierre où Abraham faillit sacrifier son fils, pour les Musulmans c'est l'endroit où le prophète Mahomet vécut son ascension...

- J'commence à comprendre, me coupa Greg.

- La reconstruction du temple devint un enjeu politique à partir de la guerre des six jours. L'armée israélienne, ayant envahi ses voisins arabes, avait considéré Jérusalem Est comme définitivement annexée, entamant ainsi sa politique de colonisation. Trois cent mille Palestiniens prirent alors la route de l'exil pour

rejoindre les camps des pays arabes voisins, principalement en Jordanie et au Liban. Exode vécu évidemment comme une humiliation dans le monde musulman, où naquit et s'organisa la résistance palestinienne dans ces camps.

- O.K. Je suis d'accord pour dire que tout a été fait pour nourrir la haine des Palestiniens ...

- Pas seulement, Greg. La victoire de la guerre des six jours s'est aussi transformée en victoire du sionisme religieux, un courant qui allait devenir de plus en plus influent, et qui, au contraire du sionisme laïque, voulait construire le grand Israël, de la Méditerranée au Jourdain !

- Rien que ça !

- Comme tu dis, rien que ça. C'est-à-dire qu'il était censé englober toutes les terres saintes, bien au-delà des frontières définies par les Nations-Unies. Lorsque le gouvernement israélien a développé les colonies de peuplement dans les territoires conquis, les militants nationalistes religieux ont créé leurs propres occupations sauvages. Considérées comme illégales dans un premier temps, elles ont donné naissance au mouvement des *settlers*. Pour eux, le droit sur cette terre leur est donné par Dieu, et

il n'y a pas de place pour un État palestinien !
Alors, quand, le 30 juillet 1980, la Knesset a
déclaré unilatéralement Jérusalem capitale
éternelle et indivisible d'Israël, le Mont du
temple pour les uns, l'Esplanade des Mosquées
pour les autres, s'est transformé(e) en champ de
bataille où l'on s'affronta au nom de Dieu.
L'utilisation politique de la religion par et contre
l'Occident allait non seulement se propager, mais
devenir de plus en plus difficile à maîtriser.

Un blanc s'instaure. Greg réfléchit.

- Et pour la suite ?

- Tout est lié. Les guerres du Golfe qui ont
suivi instrumentalisèrent d'une manière ou
d'une autre le problème palestinien.

Comme Eva m'avait donné la liste des courses, en quittant le bureau je file donc au supermarché. En fait, je ne sais pas quel nom lui donner. Super, hyper, grande surface ? Moi, je vais chez un discounter, ça reste à taille humaine, c'est nettement moins cher, c'est plus rapide (quinze minutes au total), et je ne suis pas noyé dans une gamme de produits à n'en plus finir, qui sont de qualité au moins équivalente à ceux proposés par les géants de la distribution. Oui mais voilà, le discounter est le fossoyeur du progrès social...Le discounter tire vers le bas. Que ce soit les salaires ou les conditions de travail, il propose une réorganisation de la

société sur des bases inacceptables. Alors que faire ?, ayant éliminé depuis bien longtemps les Carrefour, Auchan et consort, qui symbolisent agressivement cette lymphatique société de consommation et son irrésistible toujours plus. Quant à l'internet, je ne l'utilise que pour permettre à la nouvelle économie de partage de se mettre en place. Ce qui se limite donc essentiellement aujourd'hui aux AMAP (Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne). Choisis ton camp, camarade..., aurait dit l'inoubliable Coluche.

A mon retour, une surprise m'attend : Bob et Mylène sont au salon et croisent déjà le fer, comme ils en ont l'habitude en présence d'un tiers. Je donnerais cher pour être une petite souris au contact de leur intimité. Pour déchiffrer leur véritable rapport, pour comprendre le modus vivendi d'une telle union.

- Mais rappelle-toi comme on était heureux, il y quinze ans, revendique Bob tandis que j'ouvre la porte.

- Tu parles, on ne se connaissait même pas, répond Mylène, dédaigneuse.

Bob semble réfléchir un court instant, avant de lancer :

- Justement !

Je fais irruption, ce qui lui évite une farandole d'indignations justifiées.

- Je vois que l'amour n'en finit pas de vous ronger, dis-je gaiement, en embrassant nos hôtes.

- Comme tu dis, reprend Mylène. Imagine si je lui avais demandé s'il m'aimera quand je serai vieille et moche...

- Mais je t'aime déjà... coupa Bob, aggravant son cas.

Fabio me saute au cou, je dépose un baiser sur les lèvres d'Eva, et propose de servir l'apéritif.

- Dis-moi ce que tu veux boire Mylène. Ici, tu ne risques rien...

Elle s'amuse de ma remarque, car son nom de jeune fille est Borgia..., et précise, en fixant Bob dans les yeux, qu'empoisonner quelqu'un n'est pas forcément le châtiment le plus adapté.

- Winston Churchill, au cours d'un de ses meetings, se fit interrompre par une adversaire

politique, qui lui dit vertement : « Moi, monsieur, si j'étais votre femme, je mettrais du poison dans votre thé ». « Et, moi, madame, si j'étais votre mari, je le boirais... », avait-il génialement répondu.

Bob se marre et lève son verre à la santé de sa femme !

- Enfin, ma biche, dit-il sur un ton mielleux masquant difficilement l'ironie, tu sais très bien que j'irais au bout du monde si tu me le demandais.

Mylène pouffe.

- Mais serais-tu capable d'y rester ?

Percutante, Mylène ne se laisse pas faire, et j'ai même l'impression qu'elle a du punch à revendre depuis qu'elle est en recherche d'emploi. En poste chez Areva, avec Bob où ils composaient un « couple atomique », elle s'est vue licencié, il y a trois mois, pour raison économique, selon la confortable formule patronale. (Certes, son employeur réel n'était qu'un sous-traitant du donneur d'ordre, ce qui ne change rien à la donne). Comme partout, le salarié perd lentement ses acquis (qui restent néanmoins énormes chez Areva par rapport aux

autres entreprises), et a le devoir de s'estimer satisfait quand il peut conserver son emploi. A n'importe quel prix et à n'importe quelles conditions ! Raison en cause : le coût du travail, bien sûr ! Toujours mis en exergue pour expliquer la crise et le manque de compétitivité. Mais, curieusement, on ne parle jamais du coût du capital, dont la part dévolue aux actionnaires a crû dans des proportions considérables ces dernières années, affaiblissant d'autant la capacité à faire face à tous les aspects de cette maudite compétitivité. Maudite, parce qu'on oublie un peu trop, en ce siècle de cupidité insensée, que la contribution, la coopération, le partenariat peuvent être d'efficaces et élégantes formes de production. Alors Mylène s'est interrogée. Devait-elle persévérer dans sa branche ou bien tourner la page d'une expérience riche de douze années ? Elle a finalement choisi d'évoluer, et de quitter ce microcosme bien particulier, qu'elle redoutait tout autant qu'elle le servait avec professionnalisme. Son métier (technicienne en électromécanique) peut fort heureusement s'exercer dans un autre domaine que celui du

nucléaire, à l'aide d'une simple formation dont le contenu s'attachera à recadrer les paradigmes environnementaux. Oui mais voilà, rien n'est prévu pour le demandeur d'emploi qui souhaite changer d'horizon, ou tout simplement mettre à niveau son domaine de compétence, mis à part ces stupides et stériles stages avec lesquels Pôle emploi se donne bonne conscience, alors que la France est championne du monde en matière de formation ! C'est elle qui y consacre le plus gros budget... Seulement, c'est réservé à ceux qui travaillent ; et j'en connais qui peuvent pratiquement se payer des loisirs au sein de l'entreprise grâce au faramineux budget dont elle dispose, pendant que le chômeur n'a, lui, aucune chance de pouvoir se reconvertir !

Les économistes ont raison. La France souffre bien de deux maux : le coût du travail et la formation !...

Il est 7 h 45. Le réveil est délicat. Mylène et Bob sont restés dîner, et n'ont pas su, comme moi, anticiper les conséquences d'une soirée de fête commise en pleine semaine ! Seule, Eva a su s'extirper à temps, prétextant, ou regrettant, la prise en charge de Fabio.

J'ai pas faim, et je suis en retard. J'ouvre la vitre de ma voiture à fond, malgré la fine pluie de cette matinée chagrine. La radio hurle le dernier titre de Woodkids, avant de me donner les résultats de nos clubs de foot engagés dans la ligue des champions. Conformément aux délires budgétaires, seul le PSG s'en est tiré... sans pour autant produire le spectacle qui me fascinait il y

a une quinzaine d'année encore, à l'époque bénie où un tel soir ne m'aurait même pas suggéré de retenir des amis à dîner... Le sport est complètement perverti par le fric, et le spectacle a disparu. Si au foot les équipes se préoccupent de défendre avant tout, aidées en cela par un laisser-aller flagrant du respect des règles du jeu pénalisant lourdement les créateurs et les buteurs, au tennis l'attaquant n'existe plus, les joueurs se contentant de frapper la petite balle comme des abrutis du fond du court, et au vélo les coureurs sont maintenant équipés d'écouteurs leur interdisant toute stratégie spontanée. A la fin des gros titres, le journaliste revient sur l'actualité brûlante de ces derniers jours : l'Irak. Gros plan sur cet état islamique qui a pris en otage tout un peuple durement stigmatisé. Saddam Hussein se rappelle à mon bon souvenir et me ramène une fois de plus à Reagan et à sa folie religieuse manipulatrice. A cette époque, le Moyen-Orient est la grande réserve pétrolière de la planète, dont dépend le niveau de vie de tous les Occidentaux. L'Iran de Khomeiny, frontalier du très stratégique détroit d'Ormuz, représente une menace pour le

contrôle occidental de cet étroit passage long de soixante kilomètres, reliant le golfe persique à la mer d'Oman et où transitent 30 % du commerce mondial de l'or noir. Le monde musulman est divisé entre sunnites et chiites depuis la succession contestée du prophète Mahomet, scission qui provoque des guerres depuis treize siècles. Les chiites représentent 15 % des musulmans dans le monde, mais concernent 90 % des Iraniens !... De quoi donner des idées à ceux qui craignent la montée en puissance de la république islamique d'Iran, tandis qu'un nouveau président ambitieux, allié économique de l'Occident et voisin du pestiféré ayatollah, vient de prendre le pouvoir en Irak. Le 22 septembre 1980, les troupes de Saddam Hussein, prétextant un désaccord frontalier datant de l'époque du shah, envahissent le sud de l'Iran, et profitent du silence complice de l'Occident pour consolider leur occupation. C'est le début de la première guerre du golfe, elle oppose l'Irak à l'Iran. Les Nations Unies condamnent l'Irak, mais n'exigent pas le retrait de ses troupes. Elle va durer huit ans ! L'utilisation de la religion par l'Amérique s'avère particulièrement efficace.

Saddam Hussein se réfère à la conquête de la Perse par les arabes sunnites au VIIe siècle, et Khomeiny nomme ses contre-offensives « kerbala », en référence aux combats des premiers chiites contre les sunnites pour libérer la tombe de leur grand prophète Husayn, située en Irak. Pendant les années de guerre qui suivent, les hommes, mais aussi les femmes, les enfants, les vieillards sont envoyés au front, persuadés que leur sacrifice ouvre les portes du paradis. Comme les évangélistes américains et les nationalistes religieux israéliens, les idéologues de la révolution iranienne utilisent le mythe de l'avènement du Nouveau Monde et se tournent eux aussi vers Jérusalem, troisième lieu saint de l'Islam, espérant ainsi consolider leur révolution par la séduction de tous les Musulmans, chiites comme sunnites. Malgré les embargos votés par les Nations Unies, l'Occident arme tour à tour les Irakiens et les Iraniens, allant jusqu'au scandale de l'Irangate aux États-Unis lorsque le Congrès découvre que l'Administration Reagan fait parvenir illégalement des armes et des missiles à l'Iran. Après huit années de conflit et des milliers de victimes,

le 18 juillet 1988 la guerre Irak – Iran se termine sans vainqueur et sans vaincu, mais laissant apparaître deux nations à genoux à la recherche d'une indispensable réparation. En Irak, Saddam Hussein ne va pas tarder à déclencher la deuxième guerre du golfe, et en Iran l'ayatollah Khomeiny meurt en laissant derrière lui un régime islamique solidement implanté, plus que jamais désireux de devenir la nouvelle grande puissance du Moyen-Orient. Dix ans après le lancement par Ronald Reagan de sa grande croisade, le bloc soviétique s'effondre, la stratégie américaine d'asphyxie de l'URSS a réussi. La guerre froide se termine, et le monde se met à rêver de paix et d'unité... Mais la chute de l'Union Soviétique ne met pas fin aux guerres qui ravagent le Moyen-Orient. Elles vont même redoubler d'intensité et emporter le monde dans un nouveau cycle de violences. Les acteurs des années 80 et des décennies à venir sont en place. Combattants, soldats et politiciens sont prêts à se livrer bataille au nom de Dieu. L'exode massif des Juifs du bloc soviétique vers Israël participe au durcissement du conflit avec les Palestiniens. La droite religieuse nationaliste israélienne et les

mouvements islamiques tirent le conflit vers un affrontement entre Juifs et Musulmans. En Afghanistan, l'armée soviétique se retire et abandonne le pays aux combattants du djihad...

Quelque chose d'anormal tire ma voiture sur la droite. Je m'arrête sur le bas-côté et découvre que ma roue arrière droite est à plat. Mon sang se glace instantanément. Je me précipite sur mon coffre et constate qu'il est vide : Pascal m'a piqué ma roue de secours hier après-midi ! Je viens de comprendre l'objet de de sa brève intervention de la veille, à laquelle j'avais répondu laconiquement tout en ne quittant pas des yeux, et de la pensée, le texte s'affichant sur l'écran de mon ordinateur. Il n'est plus temps de me demander si je serai à l'heure au bureau, mais de savoir si je vais pouvoir m'y rendre, avant d'adopter la seule attitude responsable qui soit : lever le pouce avec détermination et reconnaître que pour une fois un téléphone portable pourrait être autre chose qu'un stupide gadget. Sept minutes plus tard, montre en main, je reprends espoir, à bord d'un Scénic bleu nuit, dont quatre occupants bien intentionnés affirment ne subir aucun préjudice

à faire le court détour menant à mon lieu de travail. Sympas, les mecs. Et branchés à fond sur ce qui les réunit aujourd'hui : l'auto-partage. L'auto-partage fait partie de cette nouvelle économie en pleine expansion, où la valeur d'usage prime sur la propriété, la durabilité supplante le consumérisme, et la coopération chasse la concurrence. En échange d'une faible cotisation, de plus en plus de jeunes adhèrent à des associations leur permettant, au moyen de cartes intelligentes, d'avoir accès à des véhicules dispersés dans divers parkings à travers les villes. Ils peuvent réserver sur internet, ou directement depuis leur smartphone grâce à une simple application. « S'il fallait démontrer que l'ère capitaliste, indissociable de l'échange de propriétés sur les marchés, cède du terrain à l'accès aux services sur les communaux collaboratifs, le changement de rapport à l'automobile serait une preuve manifeste de la grande transformation qui vient », me disait encore Jean-Jacques samedi dernier, à la lecture de Jeremy Rifkin.

- Connaissez-vous l'histoire du gars qui crève et se retrouve sans roue de secours ?, me demande, goguenard, le passager de devant.

Un court instant, je me demande s'il ne se fout pas de ma gueule, et puis j'avoue mon ignorance.

- Dans une rage folle, il démonte sa roue endommagée, puis part à la recherche d'un garagiste. Et, en chemin, il gamberge : Putain, c'est dimanche, jamais j' vais trouver un garagiste ouvert ; et puis quand bien même, il va m'arnaquer, tu parles, un jour férié ; et puis, je les connais ces salopards, comme par hasard il va m' dire que ma roue n'est pas standard ; et puis, et puis... Il continue de s'énerver jusqu'à ce qu'il se retrouve devant la porte ouverte d'un garagiste. Alors là, il l'interpelle sèchement, lui fait un bras d'honneur, et lui dit en hurlant : Tiens !, ma roue..., tu peux t' la foutre au cul !

Tout le monde se marre, tandis que la voiture se gare tranquillement devant les bureaux du Parc. Je descends en remerciant chaleureusement, puis m'adressant ironiquement au petit rigolo de l'histoire drôle :

- Non seulement, je n'ai pas de roue de secours, mais je n'ai pas de véhicule non plus. C'était une voiture volée !...

Avant de gagner mon bureau, je me dirige allègrement vers le fond du bâtiment. Je frappe subrepticement au n°7, et n'attends pas la réponse pour y pénétrer. Franck est au travail.

- Salut Franck. Il est où Pascal ?

- Au bistrot !

- Arrête tes conneries...

Il relève la tête, et m'adresse un sourire mi-satisfait, mi-gêné.

- Tu connais pas Pascal Obistro ?

Ma frustration de ce début de matinée me retient d'éclater de rire, et c'est vraiment con car Franck semble déçu. Je m'en veux déjà.

- Ouais, elle est bonne, lui lancé-je un peu trop sérieusement. Mais j'ai vraiment besoin de voir Pascal.

- Il est au confessionnal.

Et, là, je sais que ce n'est pas une boutade; c'est ainsi que nous nommons nos entretiens d'évaluations annuels, qui débutent à l'automne.

- Tu peux lui dire de venir me voir dès qu'il rentrera ? C'est urgent.

Franck acquiesce, et je déguerpis.

Une heure plus tard, Pascal pousse la porte de mon bureau.

- Assistance à personne en danger ! Que puis-je pour vous ?

- Rien !

Il me dévisage d'un air interrogateur.

- Tu sais bien qu'aujourd'hui l'assistance à personne en danger se limite désormais à assister au danger...

Il rigole.

- Ouais, j'avoue que j'ai mal formulé ma proposition.

- T'aurais pas croisé ma roue de secours dans ton environnement proche, par hasard ?

Il paraît incrédule, et réprime un tressaillement presque imperceptible.

- M'enfin, Gaby, c'est un recommandé avec accusé de réception qu'il te fallait ?

- Ne le prends pas mal. C'est pas un reproche que j' te fais. J'ai simplement découvert l'absence de ma roue ce matin... lorsque j'ai crevé !

- Oh, merde.... Donc ta bagnole est bloquée quelque part sur la route. Pas de panique, on va aller la chercher.

- Mais il me faudrait ma roue de secours...

- Que j'ai avec moi, Gaby !

Un vent de bien-être souffle soudain sur ma tête.

- Je t'ai dit hier, puis-je t'emprunter ta roue de secours le temps de dépanner ma femme qui a la même voiture que toi et qui s'est fait faucher sa roue de secours ? Et je peux te préciser aujourd'hui - où tu m'a l'air beaucoup plus réceptif - que si elle s'en était occupé plus tôt, on n'en serait pas là...

La-dessus Florent se pointe pour me convier à mon entretien d'évaluation. La roue crevée attendra encore un peu.

Florent, c'est mon responsable direct. Il est numéro trois dans la boîte. Enfin, si l'on ne tient pas compte des politiques, qui, de toute façon, nous chapeautent tous.

Ça ne se passe pas trop mal. Il a l'air sincèrement content de moi, et admet volontiers que les quelques griefs dont je fais l'objet sont avant tout imputables à Gérard Konfort, cet élu imbuvable et incompétent, à qui, évidemment, tout le monde a rapidement attribué le doux sobriquet de « Gros con » ! Constatant de concert que mon poste ne pourrait guère évoluer tant qu'il resterait sous la coupe directe du pire des élus, nous en avons un peu profité ensuite pour nous lâcher sur le comportement interlope du personnage. Mais quand Florent s'en est pris à ses pratiques sexuelles, j'ai pris sa défense afin de ne pas l'exonérer de sa véritable responsabilité . « On ne peut juger les hommes par ce qu'ils font quand ils enlèvent leur pantalon, lui dis-je. Pour leurs vraies saloperies, ils s'habillent... » prétendait si justement l'excellentissime Romain Gary.

Il n'est pas loin de midi lorsque s'achève l'entretien. Florent me propose d'aller déjeuner avec lui. Je lui explique alors que je dois retrouver Pascal pour récupérer mon véhicule. Au bout de cinq minutes, il est décidé d'aller déjeuner tous ensemble, sauf Ariane dont le mari est venu la chercher.

Il fait beau et nous pouvons encore nous installer en terrasse. Florent, qui a effectué tous ses entretiens à une exception près, propose de payer l'apéritif.

- Qu'est ce que tu veux prendre ?, me demande-t-il en premier.

- Le poste de « Gros con », répondis-je instantanément.

La marrade... Là, j'ai vraiment l'impression d'avoir fait plaisir à tout le monde.

L'ambiance est sympa, et personne ne parle boulot. Parti des vacances, le sujet arrive à la chanson française au dessert. Tout y passe, et surtout Richard Anthony, has been adulé ou détesté.

- Mais tu l'as vu à la télé ?, demande Tom, incrédule.

- Ben oui, répond Christèle, et alors ?.

- Il chante faux !

- Dis que les gens sont des abrutis pendant qu' tu y es... Il vient de chanter à Dunkerque, à Lorient, et à Lyon tout récemment.

- Oui, ben c'est pas demain qu'il va chanter A Capella !...

Tom attendit la fin des rires pour ajouter, dans un sourire entendu :

- Et puis, dis donc, on dirait plutôt Richard en tonneau..

Le lendemain matin, je me réveille avec un gros mal de gorge.

Je sais alors que c'est foutu. J'ai dû choper la crève en démontant ma roue, qui m'a pris plus de temps que prévu car elle était restée anormalement soudée à l'essieu. Je n'avais pas mis mon écharpe et le vent soufflait fort...

Eva est déjà debout, et je dois refuser à Fabio de venir câliner avec moi dans le lit. Un samedi de merde se prépare.

Je me fais d'abord engueuler, car Eva ne peut comprendre mon hostilité envers les médicaments lorsque je lui dis que mon rhume

durera deux semaines sans soins particuliers, au lieu de quinze jours en allant consulter...

- Ton sens de la formule a ses limites, me dit-elle, d'un ton sérieux et presque menaçant.

- O.K., si tu préfères, je peux te dire que je refuse d'alimenter l'industrie pharmaceutique qui, au lieu de concentrer ses efforts sur les problèmes de santé et les malades, cherche uniquement à cibler les marchés.

Là, je me fais presque traiter de parano.

- Tu vois le mal partout. Tu t'en prends maintenant à ceux qui soignent ! Je vais finir par croire que les vrais malades ne sont pas ceux qu'on croit...

- Ma pauvre Eva. Mais ce sont les pires ! Ils en sont à inventer des maladies pour vendre leurs horreurs ! Connais-tu le syndrome dysphorique prémenstruel ?

- ...

- Hé bien, cette fabuleuse appellation recouvre tout simplement les sautes d'humeur des filles avant leurs règles ! Et ça se traite ! Tu sais comment ? En utilisant un médicament contre la dépression bien connu, le Prozac, arrivé

en bout de brevet, donc ne rapportant plus rien au labo...

- Mais où vas-tu chercher tout ça ?, me lance-telle, dépitée.

- Où ? ... dans n'importe quelle pharmacie, glosè-je. Ah, il est vrai que si la molécule est la même, la couleur a changé.... Son prix aussi... Quatre fois plus cher ! Normal, il sera quatre fois moins utilisé que le Prozac... Quant à son efficacité : nulle ! Mais ça n'a aucune importance puisque les gens ne sont pas malades...

Je la vois esquisser un sourire. Je peux enfoncer le clou...

- Même scénario avec la bipolarité, largement répandue aujourd'hui, ne faisant que se substituer à la maniaque-dépression. Et du point de vue de l'industrie pharmaceutique, changer l'appellation maniaque-dépressif en bipolaire signifie qu'elle peut cibler les variations d'humeur normales de chacun de nous.

- Qu'est-ce que tu cherches à me prouver au juste ?

- Que l'industrie pharmaceutique a le contrôle de tout le système.

Là, elle rigole carrément.

- C'est ça, tous les médecins sont des pourris corrompus...

- Non, bien évidemment. Beaucoup de médecins sont honnêtes et se croient libres de ne pas suivre les consignes des labos, en ne se fiant qu'aux preuves scientifiques.

- Ah, quand même !

- Oh, ne te réjouis pas trop vite, c'est plus vicieux que ça. Demande-toi qui dirige les essais cliniques, par exemple...

Eva fait la moue, et semble réprouber ma question en balançant la tête d'un côté puis de de l'autre.

- Allez, j' te donne un indice : ce sont les labos qui les financent...

- Oooooohhhh, c'est nul ton simili suspense à deux balles !

- Plus que ça : navrant et indécent ! Mais malheureusement bien réel ; je te le répète, les labos ont le total contrôle du système... Tiens, allez une petite dernière pour la route : environ vingt mille morts par an sont liés aux médicaments... Si, si, et ça ne gêne personne !

Imagine un seul instant deux crash d'Airbus par semaine...

J'ai commencé la matinée ainsi. En me frittant avec Eva, et en ne pouvant profiter de mon fils. Puis, je me suis pris une châtaigne en voulant réparer le grille-pain, avant de renoncer, la mort dans l'âme, à me rendre à ma thérapie hebdomadaire, le seul moment de la semaine où je reprends espoir en confortant mes idées par la purge et l'échange. J'enrage de suivre les conseils d'Eva, me privant d'une bénéfique catharsis au centre de laquelle j'avais ciblé le marketing. J'avais hâte de décrier un certain Edward Bernays, dont le lien de parenté avec une sommité de la psychologie moderne me posait vraiment question. Je mourais d'envie d'expliquer à mes conviviaux amis que Ford est à la base de ce processus, en inventant le « mode de vie américain », reposant sur une nouvelle organisation de l'innovation. L'effrayant concept n'étant plus seulement de mettre au point de nouveaux produits, mais d'appliquer de nouvelles manières pour les vendre, à tous et partout ! Génial. Néanmoins, le marketing est inventé par Edward Bernays, dans les années

cinquante, ainsi que les « public relations ». Ce neveu de Freud put, grâce aux théories de son oncle (!), conceptualiser en économie la différence entre le besoin et le désir – clef de voûte de notre actuelle société de consommation. Assimilant que les populations sont structurées par des systèmes sociaux tentant de résister aux changements, il comprit aussi qu'on ne transforme pas le comportement des individus en s'adressant à leur raison ou à leur conscience pour des « besoins » qu'ils n'ont pas, mais en captant leur attention pour détourner leur désir (Ce que Freud appelle *l'énergie libidinale*) vers les marchandises. Le but est de prendre le pouvoir sur le psychisme de l'individu afin de l'amener à un comportement compulsif. Captation évidemment destructrice : on canalise le désir vers des moyens industriels, et, pour ce faire, on est obligé de court-circuiter *l'énergie libidinale* et tout son dispositif parce que celle-ci n'est produite qu'en deuxième rang (ce n'est pas une énergie primaire, les énergies primaires sont les pulsions). Et comme nous sommes tous habités par des pulsions - pouvant nous amener à nous

comporter comme des bêtes - le marketing est responsable de la destruction progressive de tous les appareils de transformation de la pulsion en libido. L'innovation associée au marketing pour capter le désir constitue dès lors l'économie libidinale capitaliste.

Je range avec amertume le fruit de mon travail, et appelle Jean-Jacques pour lui annoncer mon renoncement soudain et forcé.

- Ne t'inquiète pas pour ça, me rassure-t-il. On parlera d'autre chose.

- Mais je ne te laisse pas trop de temps pour te retourner, lui dis-je embarrassé. Je ne voudrais pas te pousser à commettre une exégèse anachronique, ajouté-je, un brin taquin.

Je l'entend réfléchir un bref instant...

- Tu sais ce que je vais leur raconter ? Je vais leur parler de ce gros gag qui aurait dû remettre en cause la crédibilité des économistes et l'opportunisme des politiques d'austérité !

- Raconte...

- Tous les pays fragilisés par la dernière crise ont opté pour une politique d'austérité, encouragés en cela par le rapport publié en 2010 de deux économistes prétendant qu'il n'existe

pas de croissance au-delà de 90 % d'endettement. Or, on découvre en 2013 qu'une erreur sur le tableur excel avait omis de prendre en compte certains pays... inversant la conclusion du rapport !

- Génial !

- Et s'il reste du temps, je leur demanderai s'ils savent pourquoi, en Europe, la barre de l'endettement par rapport au PIB a été placée à 3 %. Moi, d'après ce que j'en sais, c'est un dommage colatéral d'un apéro mitterrandien...

J'ai à peine le temps d'en rire qu'un signal sonore m'indique un appel simultané.

- Quitte pas, Jean-Jacques, je te reprends tout de suite.

J'hésite un quart de seconde avant de basculer la ligne, m'auto-suggérant naïvement que la liste rouge me protège de tout appel indésirable.

Ouf..., c'est Pat'.

- Allo, Jean-Jacques, j' te laisse, j'ai un appel qui risque de durer...

Pat' ne m'avait pas donné de ses nouvelles depuis un certain temps déjà. Cela remonte au mois de juin, pendant la coupe du monde au pays du football roi. Plus que moi encore, il avait pleuré en perdant les derniers repères d'un modèle universel : le Brésil ! Entendre Pat', qui connaît et aime par dessus tout le football, dénigrer à ce point son équipe fétiche m'avait soulevé le cœur. Après chaque match de la Seleção, il m'avait annoncé, la mort dans l'âme, le déclin et le déshonneur d'un peuple dont les valeurs s'écroulaient. Pour lui, Scolari était à jeter aux orties ; il symbolisait cette stupide mondialisation, dont l'implacable

ressort avait transformé d'inégalables artistes en d'insipides défenseurs. Mais comment s'en étonner, avait-il ajouté, puisque les rues de Rio, et d'ailleurs, ne parviennent plus à retenir des gamins qui, jadis, apprenaient le football et la vie en tapant dans une boîte en fer blanc. Comment s'en étonner, avait-il encore martelé, puisque le Maracana a choisi de substituer l'aristocratie à la plèbe, l'applaudissement guindé à la fièvre populaire, le m'as-tu-vu au connaisseur chevronné !

- J'ai une grande nouvelle à t'annoncer,
Gaby

- Laisse-moi deviner, le coupè-je, excité...
Beau joueur, il laisse un blanc s'installer,
tout en réprimant un léger ricanement .

- Tu ne dors plus sur le côté !, lui
annoncè-je triomphateur...

- Presque !, balbutia-t-il en rigolant
Elle est où la connerie, me demandè-je
interloqué, avant qu'il n'avoue son forfait :

- Je ne dors plus sur le côté, mais... côte à
côte...

- Waouhhhhh ! Si en plus tu me dis que c'est devenu une habitude, alors, oui, c'est un véritable scoop !

- T'as tout compris, bouffi. Ça dure depuis décembre, pour être précis.

- Et tu me dis ça maintenant !

- Désolé, mais j'ai pas pour habitude de convoquer la presse quand je me vautre dans le torchon...

- Merci pour la confiance...

- Arrête, Gaby. Je suis sérieux, là. Tu me connais, et tu sais ma difficulté à vivre à deux. Je ne suis pas en train de t'annoncer que je couche avec une fille, mais que je vis avec Tania - c'est son nom. Attendre d'avoir soixante-dix ans pour enfin trouver la sérénité en couple n'appelle pas du tout à la démonstration, et suggère fortement la prudence.

- Elle a quel âge ?

- Quarante !...

- Evidemment..., c'est un peu vieux ! Mais tu pourras toujours l'échanger contre deux de vingt...

Là, il se marre. Il sait ce que je pense des « vieux » qui s'acoquinent avec des jeunes, et

parfois même ont le toupet de leur faire un enfant.

- Elle est pas enceinte, des fois ?

- Arrête tes conneries.

- Remarque, pour le même y a des avantages : tu l' ferais pas chier bien longtemps...

Le petit silence qui suit m'alerte sur la limite de mon humour. Je décide d'en glisser une plus cool.

- Marie-toi, Pat'. Ne dit-on pas : mariage *plus vieux*, mariage heureux ?

S'ensuivent nos commentaires sur l'actualité, brûlante, échappant à toute forme de burlesque. Pat', dont la mémoire et la culture politique m'impressionnent, apporte un élément supplémentaire à ma radioscopie du terrorisme.

- A ma connaissance, dit-il, le premier groupe terroriste religieux reconnu, si l'on peut dire, est le *Hezbollah*. C'était en pleine guerre du golfe, en 1982, dans un pays charnière du Moyen-Orient, frontalier des pays arabes et d'Israël, terre d'accueil des Palestiniens expulsés d'Israël, et où se côtoyaient les communautés musulmanes sunnites soutenues par les pays arabes du golfe, chiites sous influence iranienne

et syrienne, et chrétiennes proches de l'Occident. Ce pays, c'est le Liban. Il venait d'être envahi par l'armée israélienne et avait connu trois mois plus tard l'horrible drame des camps palestiniens de Sabra et Chatila, où plus de neuf-cents Palestiniens avaient été massacrés par des milices chrétiennes, sous le regard de la force d'occupation israélienne, en représailles à l'assassinat du président libanais Bachir Gemayel !

- Et, d'après toi, c'est ce qui a donné naissance au *Hezbollah* ?

- Tout à fait. C'est L'Iran, alors menée par Khomeiny, qui exploita ce désir de vengeance envers Israël, en soutenant la branche armée de la résistance libanaise, et donnant ainsi naissance à ce soit disant parti de Dieu. Très vite, il est devenu un des mouvements les plus actifs et puissants du fondamentalisme islamique, et dès son origine il fut une des principales sources du terrorisme dans le monde entier. Prises d'otages, attentats suicides, les victimes se comptèrent par centaines.

Quant à l'attitude de nos chers politiques dans ce monde économique et social en crise

perpétuelle, Pat' est évidemment sur la même ligne que moi, mais le dit à sa façon, en renvoyant dos à dos les dogmatiques et leurs insipides querelles :

- Ras-le-bol des fausses réponses des politiques aux soubresauts de la société. Pourquoi n'inverse-t-on pas le processus ? Au lieu de chercher au coup par coup des solutions aux problèmes qui se posent régulièrement – indiquant au passage que le système ne marche plus – pourquoi ne pas faire l'inverse ? A savoir se demander quelle société nous voulons, et quelle est la place que nous entendons réserver à l'homme, pour ensuite en déduire les mesures à prendre...

Le lundi, c'est pas la grande forme, mais je suis content d'entamer une nouvelle semaine qui s'annonce encore belle pour la saison.

Tu parles !

Engoncé dans mon fauteuil, je reste abasourdi par la nouvelle : un autre otage vient d'être décapité en Irak ! Mon subconscient refuse l'information, mais les images du petit écran, même suggérées, m'obligent à affronter l'horreur. Ça continue. Il n'y aura décidément pas de pause ou de remise en cause dans cet infernal processus de destruction barbare.

J'ai besoin de comprendre, mais comme un tel comportement est incompréhensible pour

tout être humain normalement constitué, je me replonge dans la quête des origines de cet ahurissant cauchemar, en me disant que, décidément, 2014 sonne le glas de toutes les manipulations effectuées depuis trente-cinq ans. Comme l'addition inéluctable d'hypocrites manœuvres intéressées !

Afin d'affaiblir l'U.R.S.S. et de bénéficier des rentes du pétrole, l'Occident n'avait rien fait pour empêcher la première guerre du golfe. Il connaissait donc la recette pour enclencher la deuxième ...

Saddam Hussein rêvait de transformer son pays en super puissance, mais il était endetté par huit années de guerre contre l'Iran. Alors il se tourna vers ses créanciers, les pays arabes du golfe majoritairement sunnites qui lui avaient hypocritement prêté les millions de dollars nécessaires pour abattre leur ennemi commun, afin de leur demander d'effacer sa dette. Devant leur refus d'admettre qu'il avait fait le travail à leur place, il se fit alors justice lui-même, et envahit le Koweït, le 2 août 1990. Ce fut le début de la deuxième guerre du golfe. Mais la première question qui venait à l'esprit était de

se demander comment un chef de guerre aussi expérimenté avait pu oser envahir sans crainte un pays alimentant l'Occident en pétrole ? Flash-back sur les jours qui avaient précédé l'agression : Saddam Hussein rencontre l'ambassadrice des États-Unis (encore eux...) en poste à Bagdad, qui lui tient ces propos : « J'admire vos efforts pour reconstruire votre pays. Je sais que vous avez besoin de fonds. Nous n'avons pas d'opinion à émettre sur un conflit entre pays arabes, comme celui concernant vos désaccords frontaliers avec le Koweït ». Chacun appréciera la finesse du langage diplomatique, dans lequel le dirigeant irakien n'a pu déceler aucune contrariété à ses belliqueuses intentions... On peut donc y voir le piège d'un prétexte idéal pour se débarrasser d'un allié trop ambitieux. Trente-quatre pays et plus de neuf-cent mille hommes se retrouvèrent alors dans le golfe, en février 1991, à l'initiative des Américains, avec lesquels le hasard n'avait pas pesé bien lourd... En effet, quelle sémantique accepterait d'appeler coïncidence le choix d'une cible appartenant aux plus gros producteurs de pétrole, et quel analyste politique honnête

oserait utiliser ce qualificatif pour définir le discours du président Bush du 11 septembre 1990, développant sa vision du monde pour les décennies à venir, et baptisée *nouvel ordre mondial* ?

Comme Khomeiny dans le précédent conflit, Saddam Hussein instrumentalisa à son tour le problème palestinien en tournant ses missiles contre Israël, mais la guerre tourna court, et les Irakiens se retirèrent du Koweït quelques jours plus tard, en mettant le feu aux sept-cent-trente-deux puits de pétrole. La réponse du maître de Bagdad en guise de pied de nez aux véritables enjeux américains... L'acte deux de ce *nouvel ordre mondial* fut une série d'erreurs commises par l'Occident pour garder la mainmise sur le Moyen-Orient. Parmi ces mesures, l'armée américaine installa durablement ses bases en Arabie saoudite, aux portes de la Mecque, servant inévitablement la propagande des islamistes d'*Al-Qaïda*, prétendant que les lieux saints étaient désormais occupés : La Mecque et Médine par les forces américaines en Arabie saoudite, et Jérusalem par les forces israéliennes ! Le Moyen-Orient devint

le champ de bataille d'une nouvelle division du monde. Non plus entre l'Est et l'Ouest, mais entre le Nord et le Sud. Entre les pays riches qui cherchaient à conserver leur hégémonie et les pays qui cherchaient à se développer. Entre le monde dit judéo-chrétien et le monde dit arabo-musulman, dont Jérusalem devenait le centre symbolique vers lequel les belligérants des deux camps se tournaient. La chute du mur de Berlin provoqua, par ailleurs, l'émigration de plus d'un million de Juifs soviétiques vers Israël, dont l'installation d'émigrants dans les territoires occupés fut vécue par les populations arabes comme une colonisation. Les Palestiniens se révoltèrent et lancèrent leur première *intifada* (guerre des pierres). Une fois de plus la religion allait alors faire l'objet de dangereuses manipulations pour répondre au rêve fou de la droite nationaliste et aux théories du sionisme religieux, dont l'objectif restait la construction du grand Israël englobant l'intégralité des terres saintes. Pour fragiliser l'opposition palestinienne laïque, emmenée par Yasser Arafat, et empêcher la création d'un état palestinien, les autorités israéliennes utilisèrent l'islam politique, emmené

par Ahmed Yassine, fondateur du *Hamas*. Le *Hamas* n'était pas seulement une organisation religieuse, c'était aussi un parti politique et une organisation para-militaire dont le programme était de mettre en place la république islamique de Palestine. Mais les moyens de diffusion modernes que sont la télévision et internet permirent aux mouvements islamistes, de *Al-Qaïda* au *Hamas*, de diffuser leur propagande destinée à réveiller le désir de vengeance, jouant sur le sentiment d'humiliation des populations musulmanes, et poussant de plus en plus de jeunes Palestiniens à se sacrifier pour devenir à leur tour des martyres.

L'utilisation des extrêmes religieux, d'un côté comme de l'autre, a alimenté le choc des civilisations, et provoqué à terme l'échec de tous les traités et accords de paix ! Isaac Rabin, signataire du traité de paix d'Oslo avec Yasser Arafat, l'a payé de sa vie, le 4 novembre 1995.

Le jour du marché, c'est le jeudi. Parfois, je prends une RTT pour flâner sur la place du théâtre et le long de la rue de l'Ancien quai, avant d'emprunter la rue des Portes qui prolonge le déballage forain sur la place Centrale.

Cela fait maintenant six ans que nous habitons dans le doux cadre du Cotentin, et la liste des amis, copains et autres relations s'est allongée irrémédiablement. Cherbourg, qui n'est certes pas une grande ville - et c'est ce qui fait son charme, on peut tout y faire à pied – ne m'autorise plus l'anonymat ! Une balade en ville se transforme vite en revue d'effectif... C'est super, mais je réalise alors qu'il va me falloir intégrer ce paramètre nouveau à mes objectifs urbains ...

Que ce soit au bout de la jetée ou sur la place du marché, le décor façonne le discours. La mer et ses vivifiantes fragrances n'invitent pas au même voyage que les tons pastels d'un potager reconstitué. C'est autour des piles de bouquins agglutinés sur l'étal improvisé de notre sympathique bouquiniste que je rencontre Bruno, un membre assidu de notre association dont la caractéristique est de venir souvent accompagné de son fils aîné.

- Alors, ces vacances ?

- Trop courtes, évidemment.

Une jeune femme, coiffée avec un pétard et à la dégaine hirsute, le salue aimablement.

- C'est l'institutrice de mon dernier, me confie-t-il, à voix basse.

Je me marre doucement.

- La maîtresse *décolle*, lui suggère-je en agitant les mains au bout de mes bras repliés.

- Ouais, c'est du spécial, ricane-t-il de bon cœur. Je ne sais pas quels résultats nous aurons en fin d'année, mais ils l'aiment bien, les marmots.

- Tout va bien ?

- Ça roule.

- On te voit samedi avec Andy ?, dis-je en m'éclipsant subrepticement.

- Oui, mais seul. Le fiston est resté dans le Roussillon pour faire des vendanges.

Je reviens sur mes pas pour lui chuchoter d'un air goguenard ma dernière trouvaille.

- Il a toujours pété comme un dieu !

J'ai vu son faciès se crispier légèrement. Les quelques secondes nécessaires à la compréhension de mon exécration de jeu de mots...

Chez le poissonnier, c'est Romain, le copain d'Amélie, une amie d'Eva, qui fait la queue.

- Salut, ma poule, il est frais le poisson aujourd'hui ?, m'égosillè-je pour bien me faire entendre de la clientèle et surtout du patron en pleine effervescence.

Romuald se marre, et, finissant d'emballer sa marchandise, me réplique sur le même ton :

- Exceptionnellement, chaque poisson est proposé sans mercure. Uniquement élevé aux pesticides !

Oh, oh, oh, je le trouve bien gonflé de balancer une telle plaisanterie. Chapeau Monsieur Romuald. Belle confiance dans l'humour et surtout dans la capacité de compréhension de votre clientèle...

Romain m'entretient des derniers événements. Je le trouve d'un pessimisme déroutant.

Romuald nous sert enfin. Nous prolongeons notre conversation dans un café donnant sur la place de Gaulle.

- Le grand gagnant, comme toujours, va être le FN, déplore Romain amèrement.

- Il est malheureusement la synthèse des mécontents. Il existe aujourd'hui dans la population deux rejets. Celui des valeurs sacrifiées sur l'autel de mai 68 et celui du néolibéralisme. Le Front de Gauche répond bien au deuxième, mais est totalement désarmé face au premier. Au FN, c'est bien organisé.... Le père s'occupe des Juifs et la fille des Arabes !

- Il n'empêche que si nous en sommes là aujourd'hui, c'est bien à cause de la droite et de la gauche qui ne font pas le boulot quand elles sont au pouvoir, déstabilisant leur électorat respectif.

- Exact. Mais est-ce une raison pour voter FN, sans vouloir se rendre compte que ce n'est pas un parti comme les autres ? On aurait dû interdire ce ramassis de fachos, qui a toujours profité de la démocratie et de la République pour divulguer un discours populiste haineux, quand il en était encore temps. Au lieu de ça, c'est la gauche, elle-même, qui s'en est servi pour conserver le pouvoir, en divisant la droite... Le Pen doit à Mitterrand sa percée médiatique

au début des années quatre-vingt, et sa fille aujourd'hui menace de rafler la mise...

- Nos concitoyens ont, paraît-il, un problème d'identité. Moi aussi : j'ai honte d'être Français !

Étonnamment, je me retrouve dans la position de celui qui rassure. Je partage totalement son point de vue, mais l'invite à ne pas abdiquer. Mais il semble obsédé par la dette.

- Mais on s'en fout de la dette, le repris-je.

- Enfin, Gaby, tu ne peux pas dire ça !

- Aujourd'hui, tout le monde est endetté, donc question : A qui doit-on ? Ensuite, on ne rembourse jamais une dette puisqu'on nous prête tout le temps... Après, bien sûr qu'il vaut mieux la réduire, mais il ne faut pas en faire un dogme. C'est comme l'écologie. Tu connais quelqu'un qui est contre ?

- Donc, tu ne penses pas qu'il faut lutter avec acharnement contre le consumérisme ?

- Arrête ta provoc. Question de bon sens ! On a voulu nous faire croire que la croissance est infinie dans un monde fini. Les gens vont déchanter grave. Mais pas besoin de s'armer ou de tomber dans des excès nous ramenant à l'obscurantisme. Et pas besoin non plus de faire de la transition écologique un épouvantail financier : récupérons les soixante-dix milliards

d'euros que la France dépense annuellement dans les énergies fossiles, et je suis sûr que le combat vert avancera significativement.

- J'y crois plus. Chaque élection nous éloigne un peu plus de la politique et de ces hommes providentiels auréolés de belles promesses auxquelles il croient beaucoup moins que leur naïf électorat. Nous avons bien compris maintenant qu'un président a pour unique objectif sa réélection, à laquelle il songe deux ans auparavant et pour laquelle il dépense sans compter l'argent public dans une foire d'empoigne où tous les coups sont permis. Que notre parlement - qui ne représente pas le peuple auquel on ne propose que des politiciens assujettis à des partis, donc au service du président - n'a aucun pouvoir face à l'utilisation de moyens excluant tout débat ; qu'il s'agisse du 49.3, des alliances politiques, des votes de...

- Le salut ne viendra pas des politiques, le coupè-je

- Que faut-il faire, alors ? demande-t-il, d'un air désabusé.

- Écoute, au-delà de la formule, que je fais mienne et qui dit « ni dieu, ni maître », j'ai quand même des influences et quelques figures tutélaires au sommet desquelles Pierre Rabhi, qui raconte ceci : un jour un énorme incendie se déclara dans la forêt et tous les animaux étaient

effrayés et inquiets, impuissants devant le désastre. Seul, un petit colibri allait chercher quelques gouttes d'eau dans son bec et les déversait sur l'immense brasier. Au bout d'un moment, agacé, le tatou lui dit : « Enfin, tu n'espères quand même pas éteindre un tel incendie ! » Le colibri le regarda bien dans les yeux et lui répliqua « je sais, mais je fais ma part ! ...»

Les jours qui se préparent ne m'apparaissent pas plus exaltants que les précédents. Mon mal de gorge a disparu, mais pas l'insidieuse angoisse qui germe en moi sans la raison apparente de ses irrationnelles perceptions.

Le long ruban d'asphalte qui déroule son hypnotique monotonie me ramène aux rares instants joyeux de cette fin de semaine ratée. Rachid et Fiona sont passés nous voir dimanche en fin d'après-midi. J'écrivais un chapitre de l'ouvrage que j'envisage de distribuer auprès de mes camarades (je n'aime pas le terme, mais je le préfère encore à collègues ou collabora-

teurs...) de notre dynamique association (d'utilité citoyenne). Ils revenaient d'Inde où ils ont visité le Rajasthan, et étaient sous le charme d'un patrimoine exceptionnel. « Sans aucun doute, le plus beau pays que nous ayons jamais visité », avait dit Fiona, impressionnée par tant de richesses insoupçonnées.

- En revanche, le paysage est vraiment quelconque, pour ne pas dire hostile. C'est très sec et ça ne présente aucun intérêt, avait-elle ajouté, avant d'enchaîner sur un autre sujet qui l'avait vraiment mise en colère. Mais Rachid l'avait coupée pour dire sa grande déception d'avoir découvert un pays qu'il imaginait très changé depuis une vingtaine d'années grâce à la mondialisation qui lui a procuré une croissance à deux chiffres.

- Or la misère est partout. Aucune redistribution n'a été effectuée, avait-il grondé, dépité. La religion hindoue, pour laquelle j'avais une certaine sympathie après avoir visité Bali, se révèle être une horreur de ségrégation sociale avec son insupportable système de castes, encore en vigueur...

- Alors la condition féminine, j' te dis pas, avait repris Fiona, visiblement énervée. La religion, hindoue ou musulmane, les traditions, au moins aussi archaïques que celles pratiquées dans les pays arabes, et les diverses croyances, innombrables, sont un véritable fléau qui font de la femme un sous-produit totalement bafoué, et maintiennent les mœurs du pays dans le Moyen-Âge.

- Ben, dis-donc, ça fait envie, avais-je ironisé... Tu parlais de croyances multiples...

- Trente-trois millions de divinités !, m'avait-elle coupé . Tu peux imaginer, toi, ce que ça représente ? Et ce que ça conditionne ? Il y en a de toutes les sortes. La quatrième, par exemple – car il existe une hiérarchie bien établie – est un corps mi-homme, mi-lion.

- Le million ! le million !, avais-je martelé, pour détendre un peu l'atmosphère...

Ils s'en étaient amusés et avaient tenu à ajouter que la population est d'une extrême gentillesse, très cool, et pas du tout agressive.

Là-dessus Rachid s'était lancé dans un parallèle assez fumeux entre l'Inde et son pays d'origine, la Tunisie. Sa démonstration voulant,

apparemment, mettre en exergue le droit à l'autodétermination et à la reconnaissance internationale...

Je l'avais rassuré :

- Mais vous, Rachid, vous l'avez votre identité maintenant. On pourrait même, entre guillemets, parler d'AOC (Appellation d'Origine Contrôlée)...

Il s'était franchement marré.

- En France, c'est même une origine *très* contrôlée !... Tu vois, avait-il repris, pour rester un instant sur le sujet (Fiona lui donnait des petits coups de coude réprobateurs), je crois sincèrement que la France, en crise d'identité, a raté une occasion énorme le 3 décembre 1983, lorsque la majestueuse marche des beurs est arrivée sous les acclamations à Paris.

- Vrai. Mais depuis vous avez quand même obtenu quelques responsables en haut lieu...

- Tu parles ! Des ministres ?... Même si je suis bien d'accord que Rachida Dati, héritant d'un poste régalien, fut un symbole fort et encourageant au regard des immigrés et de la gente féminine. Malheureusement, elle a tout

gâché en brillant par son incompetence et son ego surdimensionné...

- D'un autre côté, avais-je ajouté goguenard, une femme pour s'occuper du parquet, c'était pas si con...

Il fait encore beau, en ce matin d'octobre, qui ressemble plus à une matinée de printemps qu'à un prodrome de l'hiver. Mais mes mauvais démons reprennent vite le dessus, quand l'actualité du jour s'invite insidieusement sur les derniers kilomètres de mon parcours. J'ai l'impression d'étouffer et d'appartenir à une autre dimension. Le cauchemar s'installe, et chaque commentateur enfonce un peu plus mes chimériques espoirs.

C'est comme une délivrance lorsque je coupe le contact. Je gagne mon bureau comme quelqu'un qui sait sa présence attendue dans l'urgence. Je ne flâne pas dans les couloirs, et j'ai hâte de me plonger dans la confusion de chiffres irréels afin d'alléger cette partie de mon corps étrangement atrophiée.

Mon premier réflexe est malheureusement d'écouter mes messages téléphoniques. Et ça commence comme ça : « Allo, Gaby, c'est

moi. Que se passe-t-il ? J'ai l'impression que tu me fuis. Appelle-moi vite pour me dire que ce n'est qu'une impression. Je t'embrasse très fort ».

Il s'agit de Léa, une belle blonde aux jambes interminables et au cul d'enfer, qui s'accroche irrémédiablement à la faible volonté de ma libido... C'était en mars dernier. Ma concupiscence (j'ai toujours adoré la racine explicite de ce mot lumineux) était exacerbée par un environnement pesant et frustrant (il faut bien dédouaner d'une manière ou d'une autre les actes qui, à juste titre ou non, nous font culpabiliser). J'avais tellement bandé ce soir où Eva avait repoussé mes avances, peut-être un peu trop suggestives, que Léa n'eut pas à faire valoir d'hypocrites racolages pour piéger mes instincts sexuels survoltés. Nous nous étions rencontrés à une séance de travail à l'Office de Tourisme de Cherbourg, avant de nous retrouver, par hasard, le soir même, autour d'un verre couronnant le vernissage d'un de mes potes artiste peintre. Une vulgaire, mais torride partie de cul avait ouvert une brèche dans ma vie conjugale.

Or, j'ai décidé de mettre fin à ce perturbateur familial depuis que j'ai découvert...

Mais je vais trop vite en besogne. Chaque chose en son temps...

Greg pénètre dans mon bureau comme un fou :

- T'as entendu les nouvelles ?

- Oui, malheureusement.

- Tu te rends compte, un pauvre mec parti faire de l'humanitaire !

Il s'agissait du britannique Alan Henning, un jeune homme parti rejoindre une ONG caritative en Syrie et qui, détenu par les djihadistes de Daesh depuis décembre 2013, venait d'être, comme d'autres avant lui, exécuté par décapitation.

- Le fait qu'il ait appartenu à une association caritative ne change rien à l'affaire. L'horreur reste la même...

- Bien sûr, mais j'y vois comme une double peine concernant quelqu'un qui avait déjà fait l'effort de s'engager pour les autres.

- J'ai longtemps pensé ça, moi aussi. Mais depuis mon appartenance au milieu caritatif, j'en suis revenu. La motivation des bénévoles est tellement ambiguë.

- Veux-tu dire par là que l'altruisme n'est pas forcément au centre de l'engagement ?

- Absolument. Je me suis rendu compte que la plupart des bénévoles ont un besoin de reconnaissance. Ils sont tous là pour une raison quelconque, qui n'a souvent qu'un rapport lointain avec le désintérêt.

- C'est grave ce que tu dis...

- Peut-être. Mais c'est la vérité. Et les responsables des ONG l'ont bien compris, je crois. Ils s'appuient sur un discours leur permettant de recruter large, en surfant sur des valeurs qui ne sont que le miroir déformé des motivations individuelles.

- Tu penses donc que le bénévole est là avant tout pour lui ?

- Avant tout, non. C'est un ensemble. Le milieu caritatif lui fait enfilez des baskets qui soignent son ego.... Certains cherchent le pouvoir, d'autres la mise en valeur de leur personnalité, d'autres viennent pour ne pas rester seuls, etc ... Mais en bout de piste, Il faut bien que le bénévole ait l'impression d'être là pour les autres..., même si parfois on en vient à se demander lequel, du bénévole ou du bénéficiaire, a le plus besoin de l'autre... Mais changeons de sujet, veux-tu ? Sais-tu si Pascal est arrivé ?

- Oui. Enfin, non il est absent.

A cet instant, Florent fait irruption, et nous apprend que Pascal a fait un accident cardiaque.

- C'est grave ?

- Tout ce qui est cardiaque n'est jamais anodin. Pascal souffre d'une insuffisance chronique, qui lui génère un problème au moindre dysfonctionnement sectoriel. Ça va me poser un problème au niveau de la présentation de fin d'année. Gaby, pourrais-tu prendre en

charge la partie *reporting* de la fréquentation touristique ?

C'est comme ça qu'une matinée délicate se transforme en journée de chiotte.

- Bien sûr, tu peux compter sur moi...

Une fois Florent sorti, j'éructe ma mauvaise humeur, en m'en prenant injustement à Dieu, dont je reconnais ainsi involontairement l'immanente ubiquité...

- Pourquoi t'as dit oui ?, me demande alors Greg, dont le visage traduit l'incompréhension.

- Si je dis non, ou émets même une simple réserve, je perds instantanément quelques points précieux dans la course infernale à nos ridicules, mais incontournables avancements. On serait en janvier, la carotte, il aurait pu s'en servir comme suppositoire !

Greg se fend la gueule ; et en revient très vite à la santé de notre copain.

- Tu crois, toi, que c'est sérieux pour Pascal ?

- Va savoir. C'est sûrement moins grave qu'un infarctus ou un AVC, mais c'est une menace permanente puisqu'elle est chronique.

- J'ai pas entendu dire qu'il existait maintenant des cœurs artificiels ?

- T'as bien entendu. Ça vient de sortir. C'est le progrès dans toute sa splendeur...

- Oh, j'y vois comme un reproche ...

- Non. Je dis simplement que c'est le progrès. Le tout est de définir comment on l'utilise. Un cœur artificiel pour quelqu'un comme Pascal, c'est fabuleux ; c'est une véritable avancée humanitaire. Maintenant si tu transplantes un cœur artificiel sur un sportif uniquement pour améliorer ses performances, ça devient du transhumanisme, et ça n'est pas acceptable.

- Ta morale, entre guillemets, est de dire : le progrès oui, la technologie non, ou alors avec d'extrêmes précautions.

- C'est encore plus compliqué que ça. A priori, le progrès semble forcément bon. Rien ne doit venir entraver la recherche de nos scientifiques, ou alors on tombe dans l'obscurantisme. Mais que faut-il penser de toutes ces innovations censées aider l'Homme dans sa vie quotidienne, et qui ne font qu'aliéner sa liberté et son libre-arbitre ? Je pense, entre

autre, à tous ces objets électroniques qui détruisent l'équilibre physique et psychique de l'être humain.

- Par exemple ?

- Tous ces trucs qui nous évitent le moindre effort. Aujourd'hui, tu n'as plus besoin de quitter ton fauteuil pour quoi que ce soit, alors que nos gènes nous réclament au moins une demi-heure d'efforts physiques quotidiens. Quant à l'équilibre psychique, il est à chaque seconde menacé par des messages mensongers, pilotés par un marketing ravageur et une violence banalisée. Bientôt ce seront les objets connectés qui vont venir envahir nos vies. Comment ne pas s'en réjouir pour les personnes âgées, qui disposeront ainsi d'une assistance permanente. Mais d'une façon générale, est-il souhaitable de se retrouver en liberté surveillée (car tout sera détecté, localisé et analysé) pour bénéficier d'une aide parfois totalement inutile, faisant de nous des assistés flasques et atrophiés ?

- Et tu réponds quoi ?

- Je dis que la vraie question pourrait être, et je me fais cynique volontairement : vaut-

il mieux sauver quelques cas désespérés, ou éviter d'abrutir toute une population ?

- Oh, oh, oh... s'amuse Greg.

- Mais elle con cette question, car elle n'a aucune légitimité, repris-je aussitôt. Car on ne pourra jamais limiter l'utilisation du progrès. Il existera toujours quelqu'un pour en détourner les éventuelles lois d'encadrement. On vent bien des armes et de la drogue... Donc notre connaissance technologique va continuer sa folle marche en avant, tandis que notre nature humaine va rester sur ses bases archaïques d'il y a cinquante mille ans. Jusqu'au jour où un cerveau reptilien, prenant le dessus sur le néocortex, appuiera sur le bouton fatal ! Aujourd'hui, nous n'en sommes jamais qu'au stade des décapitations...

- La paix semble si difficile en ce bas monde...

- Difficile, dis-tu ? Impossible, oui. L'homme préfère la guerre à la paix, et redoute plus que tout sa conscience. Tous ceux qui se sont battus pour cet idéal y ont laissé leur peau. De Socrate à Rabin, en passant par Gandhi.

Greg prend alors un air sérieux pour me demander les yeux dans les yeux :

- As-tu déjà songé au suicide ?

J'ai pris le temps de la réflexion. Puis, sans quitter son regard scrutateur, j'ai admis l'hypothèse.

– Oui, parfois... Mais jamais au mien !

Eva vient de coucher Fabio, à qui je n'aurai donc pu faire la lecture de son « Hector » préféré. Une histoire écrite par un copain, auteur d'une série d'aventures cocasses pour enfants. Je suis fatigué. Florent m'a gardé jusqu'à 19 heures pour me transmettre la charge de Pascal, nécessaire à l'élaboration de son document de synthèse.

- Mais c'est du thon, ça ?, m'agacé-je un peu en me mettant à table.

- Effectivement, ça ressemble plus à du thon qu'à de la pieuvre, glose Eva.

- Mais, c'est du délire ! Surtout du thon rouge. Tu ne sais pas encore qu'il en voie de disparition ?

- Écoute, Gaby, entre le poisson qui contient du mercure, celui qui a ingéré du plastique ou celui que tu soupçonnes d'être élevé aux pesticides , je ne sais plus où donner de la tête, moi.

- Poisson de ligne, si possible. Il faut éviter au maximum la pêche industrielle. Deux-cents millions de personnes travaillent dans le secteur de la pêche, qui compte trois millions et demi de bateaux. Mais la pêche industrielle, avec seulement 1 % des bateaux prélève 50 % des poissons pêchés. Tu devines comment !

- C'est ça. Et tu vas chez le poissonnier lui demander du poisson bio pêché au ver de terre...

- Arrête ta mauvaise foi. Chez Romuald, tu trouves encore des produits issus de petites embarcations locales. Il est honnête, et te dira sans hésiter la provenance de ses poissons.

- De toute façon, dans quelque temps il n'y en aura plus de poissons, comme ça...

- Exact. A force de racler les fonds, et de continuer ce gâchis inimaginable généré par leurs quotas assassins.

- Ah, eux aussi...

- Plus que jamais ! Figure-toi qu'un bateau ciblant la sole, par exemple, n'a droit de pêcher qu'un certain pourcentage d'autres espèces. Et tout ce qui ne rentre pas dans ce quota est remis à la mer, alors que les poissons sont pour la plupart déjà morts.

- Très fine analyse de la situation...

- Attends, c'est pas le pire ! y' a également le cas des poissons invendus en criée. T'es assise ? Surtout, restes-y. Chaque jour, beaucoup de poissons n'atteignent pas le prix de vente minimum imposé. Tu sais ce qu'ils en font ?

- ...

- Ils s'en servent pour faire de la farine... destinée aux poissons d'élevage !!!

- Tu raconterais ça à un cheval de bois, y' te donnerait un coup de pied !

- Sûr. Même Ubu n'y aurait pas pensé !

- En tout cas, c'est pas une raison pour m'agresser sur le contenu de ton assiette...

- Oh, je ne t'ai pas agressée, chérie...

- Si. Et ce n'est pas la première fois. Un rien t'énerve. Tu t'engages de plus en plus dans la géopolitique, on ne te voit plus le samedi maintenant avec ton association, tu as même engueulé Fabio l'autre jour...

- L'absurdité de la vie...

- Ça veut dire quoi ça, *l'absurdité de la vie* ?

- L'actualité du jour..., l'aporie de notre existence... Albert Camus dit dans « Le mythe de Sisyphe » qu'il existe trois formes pour combattre l'absurdité de la vie : le suicide, la religion ou l'engagement. J'ai, comme lui, choisi cette dernière solution !... Même si je dois avouer que Greg, cet après-midi, m'a demandé si j'avais déjà songé au suicide.

- Et ça ne t'as pas questionné ?

- Je ne prends pas tout au premier degré. L'humour et la dérision font heureusement partie de ma thérapie psychique.

- Ah ! Parlons-en de ton humour...

Eva faisait allusion à mes récents faits d'arme en la matière, dont un n'avait vraiment pas trouvé grâce à ses yeux. Il y a une semaine

environ, nous étions allés acheter un robot ménager en grande surface. Deux modèles avaient retenu son attention. Je lui avais alors demandé de choisir librement, sans tenir compte du prix, pourtant significativement différent. Elle avait choisi le plus cher, et aucun drame n'aurait surgi si cet abruti de vendeur, à titre de plaisanterie, ne lui avait fait remarquer que j'avais inversé les deux étiquettes auparavant...

- Et que lui as-tu répondu ?

- Que j'y ai déjà songé, mais pas au mien.
Enfin, elle sourit.

- Tout n'est peut-être pas perdu, alors...

Je ne sais pas si Eva a raison, mais elle n'a pas tort ! Mon humour n'est plus qu'une fragile carapace, contenant mal les assauts destructeurs d'une actualité massacante. J'ai de plus en plus de mal à retenir ma colère devant tant d'horreur et de bêtise à la fois. A l'insoutenable barbarie officiellement assumée depuis quelques mois, l'absurdité de la vie se manifeste depuis longtemps déjà à travers l'organisation économique et sociale de notre société. C'est chez Tom et Marie, où nous fêtons leurs seize ans de « mariage », que je me lâche un peu, plombant inévitablement l'ambiance d'une soirée jusqu'ici fort joyeuse.

- N'est-il pas temps de se demander dans quelle société nous voulons vivre et envisager un système dont personne ne serait exclu, où la place de l'homme fixerait les paradigmes à définir ? Tous nos raisonnements sont faux, et j'en ai marre des bagarres d'économistes, ou qui soutiennent le libéralisme, ou qui défendent le keynésianisme, mais crient en chœur leur indéfectible soutien à une croissance désabusée.

Un blanc s'instaure...

- Ça vous chatouille ou ça vous gratouille ? Que nous importe de savoir si c'est la dette qu'il faut réduire en premier, si c'est l'emploi qu'il faut développer, s'il nous faut retrouver de la croissance ou améliorer notre compétitivité... Ce que l'on a perdu, de nos jours, c'est LE BON SENS ! La vraie, la seule question est : quelle société veut-on ? L'homme doit-il servir l'économie ou bien l'économie doit-elle être au service de l'homme ? Est-il acceptable de poursuivre dans un système où les inégalités se creusent chaque jour avec une majorité de gens qui touchent en fin de mois ce que certains dépensent à l'heure ? Où le pillage de la planète n'intéresse personne malgré les dérisoires

déclarations d'intention de nos dirigeants. Où nos politiques se nourrissent de joutes pathétiques qui n'intéressent qu'eux, détournant au passage les électeurs de leur devoir civique.

Oscar veut intervenir, mais je hausse le ton pour couvrir ses protestations.

- Laisse moi finir. Quand tu vois la gueule de Hollande essayant la tempête sur l'île de Sein, soudain tu comprends tout. Pourquoi il a nommé un premier ministre qui va se faire acclamer par le MEDEF, pourquoi il a choisi, deux ans après avoir déclaré la guerre à la finance, un ancien banquier d'affaires au poste de ministre de l'économie, pourquoi il s'est retrouvé avec un ministre qui ne paye pas ses impôts ni ses loyers, pourquoi son ministre du travail veut faire la chasse aux soit disant faux chômeurs, et pourquoi les rares socialistes encore fidèles à leurs convictions se font traiter de frondeurs ! Moralité, le gouvernement Valls fait une politique seyant à la droite, qui vote contre, et déplaît à la gauche, qui vote pour !!! Et ils se demandent pourquoi les gens ne vont plus voter...

Seul, Tom ose intervenir avec prudence.

- Sans compter que les gens se sentent désormais exclus du système. Chaque président se faisant élire avec 20 % des voix, et 50 % du

peuple n'étant pas représenté à l'Assemblée Nationale. Ça fait beaucoup.

- Et que dire de l'offre politique, en totale inadéquation avec le mode de scrutin ?, repris-je, avec fougue et dépit. L'opposition gauche-droite classique a volé en éclats. Nous sommes désormais en tripartisme, mais pas celui esquissé par les apparences, et exhibé par un système pervers et des médias formatés . UMP, PS, UDI, tout ça c'est pareil, et constitue désormais un grand centre néo-socio-libéral. La seule gauche digne de ce nom est composée des communistes, du NPA, des Verts, du Front de gauche et des « frondeurs » du PS, tandis que la droite, quant à elle, s'est redessinée autour du Front National et des radicaux de l'UMP. On voit bien, par ailleurs que les enjeux ne sont plus les mêmes, le clivage se faisant maintenant sur l'Europe et la mondialisation. C'est ça la vérité politique d'aujourd'hui.

Je fais alors l'effroyable constatation que tout le monde me regarde avec compassion ! (Plus tard, je me demanderai si la société est à ce point gangrenée, ou si j'ai été l'objet de mon imagination torturée...). Une seule échappatoire possible :

- Maintenant, m'adoucis-je, aucune politique au monde ne viendra jamais perturber ceux qui appartiennent au club fermé des seize

ans de vie commune..., en levant mon verre, et suscitant l'engouement bruyant des convives. Avant de poursuivre dans un brouhaha confus, désignant Tom à la vindicte générale.

- Surtout quand on a affaire à un *membre* aussi actif !...

Tom, n'attendant que ça, se lève et fait monter la pression d'un cran, en s'autoproclamant « Homo-Erectus » ! Alors que Marie, très discrète jusqu'alors, le reprend magistralement en disant n'avoir connu que des années « Homo-ça-pionce »...

J'avais failli, l'espace d'un instant, gâcher une soirée qui ne méritait sans doute pas mon indignation...

Ce soir là, dans mon lit sans sommeil, je m'interroge longuement sur l'attitude des uns et des autres, en commençant par la mienne...

Après m'être laissé aller politiquement, j'avais été l'objet des railleries collectives de ceux qui avaient, comme moi, participé quelques jours plu tôt à une soirée piège dont la réputation avait quelque peu dépassé la réalité. Brocardé sur mon état, pour le moins euphorique, j'avais été contraint d'expliquer l'accueil qui avait dû m'être réservé à cette heure avancée de la nuit. Ce soir là, la vérité est qu'Eva, sans nouvelles de moi depuis la veille, s'était fait un sang d'encre. Elle m'avait reproché, à juste titre, mon insouciance et ma frivolité. « Tu te rends compte que je n'ai pas dormi de la nuit ! », avait-elle tenté de m'apitoyer. Et moi, de lui rétorquer : « Mais moi non plus ! »..., ne mesurant absolument pas le décalage entre mon

humour primesautier et son angoisse encore à vif.

Pressé de toutes parts et mesurant le traquenard dans lequel tentaient de m'enfermer mes amis, je décidais de pousser mon avantage comique en un récit ubuesque, ayant préalablement constaté qu'Eva avait déserté l'assemblée, probablement pour coucher Fabio ou pour aider Marie.

- Moi, aucun soucis, m'égosillais-je. Faut savoir y faire, c'est tout ! Tiens, toi Bob par exemple, je parie que tu l'as joué profil bas ; que tu as tout fait dans la discrétion la plus totale et que tu t'es quand même fait engueuler...

- On ne peut rien te cacher, s'amusa-t-il, subodorant une suite cocasse à mes fanfaronnades.

- Hé bien, moi, j'ai fait tout le contraire ! Je me suis garé en klaxonnant. Puis, avant d'ouvrir la porte avec ma clef, je n'ai pas hésité à tambouriner lourdement sur le heurtoir. Ensuite, j'ai monté les escaliers comme un gros lourdaud et j'ai péti grave en rentrant dans la chambre dont j'avais actionné l'interrupteur principal pour qu'on y voit bien !

Tout le monde se marrait, cherchant du regard la réaction d'Eva qui, heureusement n'était pas là.

- Et là, j'ai littéralement sauté sur le lit en déclarant : « Après une si belle soirée, je me ferais bien tailler une bonne petite pipe ! » Hé bien, croyez-moi si vous voulez, mais là, Eva, elle dormait...

Le Larousse définissant le vaudeville comme étant une comédie légère dont l'intrigue, fertile en rebondissements, repose généralement sur des quiproquos, Eva fit son entrée à cet instant ! De toute évidence, elle avait entendu mon récit, et vint tranquillement se placer à mes côtés. Je lui souriais, un peu crispé ; elle me dit ceci :

- Non, je ne dormais pas ! Je me demandais si tu n'avais pas confondu fellation avec flagellation..., quoique dans les deux cas il faut posséder une trique...

Inutile de souligner le succès de son intervention, cassant lamentablement les effets de mon onirique épopée nocturne. Seul Tom, dont le cerveau ne tourne jamais à vide jugea nécessaire d'ajouter :

- Normal, l'amour ça se *suce-cite* !

J'avais tout connu dans la même soirée. Le grand n'importe quoi burlesque de nos fêtes inimitables, le spleen politique déstabilisant, et le persiflage d'Eva qui, sous des aspects comiques et anodins, traduisait néanmoins une certaine forme de pugnacité. Jamais auparavant elle

n'avait utilisé cette forme d'humour dévastateur.
D'où son efficacité.

Et, sans doute, ma susceptibilité...

L'été indien est là. Octobre a déjà délivré une partie de son programme, qui n'adhère pas du tout aux principes climatiques d'un déclin programmé. Je me baigne encore. Incroyable, mais délicieusement réconfortant. La mer n'a pas perdu un degré ; seul, le ressenti est différent. La plage, déserte, n'accueille plus ceux pour qui la saison, en trompe-l'œil, a berné la raison. L'environnement rayonne. Le soleil, dans sa version douce, découpe la côte en un chapelet de décors minutieusement mis en scène, et j'ai la chair de poule en embrassant du regard ce fabuleux paysage, qui n'a pas de prix. Évidemment. Et pourtant... Nos multinationales,

accompagnées des banquiers et des politiques, sont bel et bien en train de privatiser la nature au prétexte qu'elle représente une invisibilité économique ! ils en sont à la chiffrer pour ensuite lui faire subir la loi du marché ! Et d'où nous vient cette délicieuse idée ? Des États-Unis, évidemment. Reagan (encore lui...) a mis en place une politique de régression des réglementations environnementales, puis Bush, dans le même esprit, inventa son fameux « pas de perte nette », c'est à dire la loi de la compensation, permettant aux entreprises de détruire la nature à partir du moment où elles s'engagent à payer le prix de leurs destructions ! Enfin, à partir de 1991, apparurent les premières banques de biodiversité, d'habitat et d'espèces, dont « le Matrix » est la bible. La nature est devenue une véritable entreprise possédant son capital propre et pouvant proposer ses services aux utilisateurs. Désormais, partout sur la planète, la comptabilité de ces services a commencé... Les pays européens, quant à eux, confrontés à leurs dettes rocambolesques, vendent leur patrimoine naturel et culturel ! C'est le cas en Autriche, par exemple, avec une montagne dans le Tyrol

oriental. Triste réalité d'une gestion comptable totalement irresponsable. En Irlande, ce sont des forêts publiques, en Italie, c'est le Colisée de Rome alors que Berlusconi avait en projet de vendre l'intégralité du patrimoine naturel et culturel ! En Espagne, la ville de Madrid a vendu le nom de ses stations de métro, en France, ce sont certains vignobles prestigieux en Bourgogne, et le bâtiment historique de l'hôtel de la Marine à Paris fit l'objet d'un appel d'offre il y a peu. Quant à la Grèce, ports, autoroutes, distribution d'eau, terrains, îles, etc... Tous ont subi l'implacable loi mercantile de la Troïka ! Jusqu'où ne s'arrêteront-ils pas ? Aujourd'hui tout s'achète et tout se vend, et les moyens, dont nous sommes devenus les esclaves, nous disent quelles sont nos fins ! L'exemple des sociétés sur le net en dit long sur les nouvelles valeurs développées. Beaucoup de ces start-up (c'est le nom *tendance* utilisé pour les différencier des modèles archaïques de l'industrie lourde...) n'ont que quelques employés, et leur chiffre d'affaires est nul. Néanmoins, elles se vendent des milliards ! L'argent devient donc quelque chose de

totale­ment ab­strait, et non plus une monnaie d'échange face à des entités fictives aussi valorisées. Mais pourquoi sont-elles autant valorisées ? Parce que ce sont des outils de con­trôle et de conditionnement prodigieux. On achète des abon­nés, des com­por­te­ments, des dépen­dances ! Autrement dit, on achète une part de la vie humaine... Mais une part de vie humaine qui n'est plus définie par la sociabilité, l'éthique, la morale, l'amour, ou tout autre valeur échappant encore à la cupidité.

Il n'y a plus que trois personnes sur la plage... et même deux, depuis que je suis dans l'eau. Ça va faire vingt minutes, et mes doigts commencent à gercer. Pas de froid. Il fait la température idéale (18°) pour détendre complètement mon grand corps stressé. Je nage un crawl atypique (je garde la tête hors de l'eau) pendant une trentaine de mètres et je reviens sur le dos. Je ne m'aventure jamais bien loin, et vérifie souvent que j'ai encore pied. Sur l'horizon flotte un monstre des mers dont le soleil couchant révèle l'impressionnante cargaison de boîtes multicolores. Le passage d'un voilier dans

mon champ de vision réduit ma perspective, et conforte le cadre restreint de mes évolutions. Parfois je plonge, et touche avec délectation le fond de la mer, en songeant, malgré tout, que le monde situé sous mes pieds est en étroite interaction avec celui dans lequel nous vivons. Tout semble si idéalement conçu ! La terre tourne à la bonne vitesse, et son diamètre permet qu'une certaine quantité de chaleur s'échappe du noyau. Un champ magnétique nous protège, et le manteau possède la viscosité nécessaire pour permettre aux courants de chaleur de monter vers la croûte, ce qui a permis la naissance des continents. La gravité, quant à elle, possède l'intensité nécessaire pour retenir notre atmosphère et nos océans. Donc, de la croûte au noyau, tous les éléments sont organisés de manière à rendre la vie possible en surface... Bon Dieu. Et depuis cinquante mille ans, l'Homme n'arrive pas à passer du possible à l'agréable !...

J'ai un peu les jambes de coton en sortant de l'eau. Je pousse un cri de satisfaction tant le plaisir ressenti est décuplé par l'anachronisme de la saison. J'allume une clope pour le coincer dans

ses derniers retranchements... Seuls, les goélands et quelques cormorans brisent le silence de ma méditation.

Dès que l'horizon engloutit les dernières lueurs solaires, une chape de fraîcheur humide s'abat soudainement sur moi. Comme à chaque fois, depuis la fin de l'été, je pars à reculons, et je concentre mes regards et mes pensées sur ce bout de plage, convaincu qu'il s'agit de la dernière fois...

Les jours défilent tellement vite que l'on passe d'une décapitation à une autre sans en profiter vraiment...

Concernant la relativité du temps, j'ai enfin trouvé une explication. Douglas Kennedy, dans un de ses ouvrages, donne une réponse mathématique à la question : pourquoi le temps s'accélère-t-il avec l'âge ? Toute simple ! A cinq ans une année semble interminable - et je me souviens parfaitement de cette éternité me séparant du jour de Noël, inaccessible et frustrante. Aujourd'hui, à bientôt quarante ans, la période des vœux semble s'achever sur la plage, réduisant les repères aux deux seuls

marqueurs que sont l'Avent et l'été, faisant d'une année l'éphémère temporalité. Tout bonnement parce qu'à cinq ans, une année représentait un cinquième de ma vie, tandis que je vis aujourd'hui le quarantième de mon existence !

Pour les décapitations, c'est quand même un peu plus ambigu... Après deux guerres du golfe et l'utilisation des extrêmes religieux, la vengeance manipulée a fait naître l'insensé : l'idée du martyr. Et rien n'est réglé, bien au contraire. Le 28 septembre 2000, Ariel Sharon, en pleine campagne électorale et futur premier ministre israélien, s'est rendu sur l'Esplanade des Mosquées, lieu sacré pour lequel les communautés juives et musulmanes se déchiraient. Véritable provocation pour ces derniers, sa visite a séduit la droite religieuse israélienne, qui le porta au pouvoir. Le lendemain, une nouvelle intifada éclata à nouveau, emportant le pays vers un nouveau cycle de violences. Ce fut l'escalade. Les attentats commis au nom de Dieu (!) par le *Hamas* furent systématiquement suivis d'opérations militaires dans les territoires

palestiniens. Parallèlement, aux États-Unis, les démocrates perdirent les élections face à Georges Bush fils : vingt ans après la déplorable présidence de Ronald Reagan, les néo-conservateurs de la droite évangéliste étaient de retour à la Maison blanche ! L'acte trois du *nouvel ordre mondial* allait pouvoir se jouer...

Au théâtre, tout compte. Le texte, bien sûr, mais la distribution des rôles est primordiale, tout comme la mise en scène. La tendance actuelle est de revisiter les œuvres en voulant substituer au contexte contestable de l'époque la vision moderne du metteur en scène. Quelle prétention ! Comme s'il était mieux placé que l'auteur pour en juger ! En fait, c'est à un dévoiement des ego, à une starisation usurpée que l'on assiste aujourd'hui. Au cinéma, un réalisateur se fait porter aux nues grâce à l'adaptation d'un livre dont l'auteur peine à trouver son nom en minuscule au générique. C'est Jackson qui reçoit les oscars, et c'est Tolkien qui reste dans l'ombre...

La vie quotidienne se joue, elle aussi, en quelques actes dont les scènes sont parfois de ménage... les conséquences en sont souvent

dramatiques dans ce monde jetable où le couple, devenu un produit de consommation comme un autre, se sépare en deux minutes après quinze années de vie commune. Quid des enfants, tirillés entre plusieurs parents ? Parents et beaux-parents. Ce terme inapproprié que le politiquement correct a préféré à l'idoine appellation de marâtre et de parâtre. L'idéal ne va-t-il pas devenir de faire un enfant entre amis ? L'enfant gardant un véritable accueil chez le père et la mère - au lieu d'une hospitalité et d'un droit de visite -, sans nullement gâcher la vie de ses géniteurs...

Une légère odeur de roussi pénètre dans mes narines . Je regarde Eddie l'air goguenard, en me précipitant dans le corridor :

- Eva, ça sent le brûlé. Tu cuisines ou tu repasses ?

Nous, on trouve ça très drôle , mais comme je n'avais pas affiché le sous-titre humour, Eva l'a mal pris. Je donne le change à Eddie, mais n'en pense pas moins. J'allume la radio en servant l'apéritif (qu'Eva boude...). La manif du barrage de Sivens a fait un mort ! Incroyable. En 2014, dans le pays des droits de

l'homme, une simple manif peut encore finir ainsi...

- L'intolérance et la colère montent gravement dans toutes les sphères de la population, me fait remarquer Eddie, consterné.

- Comment s'en étonner ?, lui répondis-je. Notre-Dame-des-Landes et Sivens sont devenus les symboles du mécontentement actuel. Ils ne méritent pas en soi les événements dramatiques qu'ils ont générés, ni même l'ampleur disproportionnée de leur implacable contestation. Mais ils sont le rejet de notre société de consommation perversie, et l'expression de la confiscation de notre démocratie. Notre société fabrique des chômeurs qui viennent de se trouver une raison d'exister !

Fabio apparaît (sans sa mère), hilarant et trotinant. Il se jette littéralement sur moi, et désigne mon verre comme objet de désir.

Comment lui résister ?

Je me lève et vais chercher ce qu'il faut pour lui permettre de trinquer avec nous, en verre et contre joue...

« La compétitivité est une voie sans issue. Économiquement absurde et socialement destructrice. C'est un autre modèle de développement qu'il faut aujourd'hui promouvoir, tant pour des raisons écologiques que pour des raisons sociales. Il faut en finir avec la logique même de compétitivité qui, basée sur la concurrence de tous contre tous, aboutit à un état de guerre économique permanent, appauvrissant les populations et détruisant les équilibres écologiques. Ce nouveau modèle de développement doit être fondé sur les principes de la coopération, de la rupture avec un consumérisme destructeur, de la réponse aux

besoins sociaux, de la réduction des inégalités et de l'ouverture d'une transition écologique ».

C'est mon credo, et c'est le début du texte que je suis en train de rédiger. Samedi, j'ai pas piscine, mais j'ai débat ... J'apprends peu à peu à synthétiser ma pensée, ce qui réclame rigueur et abnégation. Je découvre la brachylogie, cette figure de style, variante de l'ellipse, qui confine à la brièveté dans le discours. Je ne peux pas parler de tout, je dois cibler mes propos..., et leur suggérer le cadre le plus approprié au débat. Gageure phénoménale ! comment amener un auditeur à dénoncer une situation avérée sans stigmatiser soi-même les arguments censés nourrir la discussion ?

Je pourrais, par exemple, souligner qu'en 2000, cent-quatre-vingt-onze nations ont signé un document les engageant à réduire la pauvreté de moitié en 2015... Je reste factuel ; je n'émetts aucun jugement.

Ouais, ça c'est bien. Mais après ? Comment formuler sans objurgation l'absurdité des choix économiques ? Par l'absurde, justement ! Question : A qui vendre ses produits si tout le monde revendique une balance

commerciale excédentaire, sachant que pour qu'un pays exporte, il faut nécessairement qu'un autre importe ? Raisonement s'étendant aujourd'hui aux politiques d'austérité qui, en plus d'être injustes et destructrices, sont totalement incompatibles simultanément. C'est le syndrome de la *mère Kel*, qui veut faire appliquer à tous les membres de l'union européenne ce que son pays a pu réaliser, *seul*, il y a quelques années.

Concernant la croissance, les chiffres parlent d'eux-mêmes ; on ne tire pas sur une ambulance... Non, mon ambition sera concentrée sur un indicateur beaucoup plus ambigu, le P.I.B. (Produit Intérieur Brut), savamment utilisé pour établir une hiérarchie captieuse. Chaque grande nation se gargarise de chiffres éloquentes, qui ne correspondent malheureusement pas au bonheur du citoyen. Aux États-Unis, par exemple, le P.I.B. est de 30 % supérieur à celui de la France ! Or, outre Atlantique, les inégalités et la pauvreté sont plus importantes, l'obésité et la mauvaise santé très fréquentes, la sécurité sociale inexistante ou presque, et la violence et l'insécurité très

présentes. Le P.I.B. n'est qu'un indicateur économique ne prenant en compte aucune valeur de développement humain. Quid de l'espérance de vie, du niveau de l'éducation ou du pouvoir d'achat ? Où range-t-on les activités familiales, domestiques et de loisirs ? Le P.I.B. ne reflète ni plus ni moins que la valeur ajoutée des entreprises, c'est-à-dire leur chiffre d'affaires diminué des achats s'y afférant. Il ne tient même pas compte de la répartition de l'activité (qui peut n'être concentrée que sur une infime partie), et ne comporte pas de comptabilité patrimoniale. Il n'est qu'un empilage de valeurs ajoutées ignorant le fond naturel et humain dans lequel on puise, sans tenir compte de la qualité de la vie et des conditions de travail. L'exercice pourrait alors être de définir un I.D.H. (Indice de Développement Humain) se substituant au P.I.B. ? Inutile ; ça existe déjà ! Où ça ? Au Bhoutan ! C'est le B.N.B : Bonheur National Brut ... et ça marche...

Après, comment éviter l'empirisme pour expliquer que la société se défait avec le capitalisme financier lorsque le rôle régulateur de l'État n'est plus exercé, et que ses tâches

normatives sont paralysées ? L'actualité suffira à démontrer que la raison du plus fort l'emporte toujours, et que le faible n'a plus aucune justification à faire valoir ; toute défaite de sa part trouvant son explication dans ses propres faiblesses. Les principes de profits maximum, de libre échange mondialisé, de compétition sans limite ni protection, et de liquidation des cultures nationales s'inscrivent alors complètement en faux par rapport aux valeurs héritées du siècle des Lumières, fondement de la civilisation européenne.

Stop ! Jean-Jacques ne m'accordera qu'une séance, pas plus. Je pose mon stylo et me mets à rêver à ces écrivains prolixes qui ont toute latitude pour remplir les pages blanches de leur pouvoir créateur, au service de leurs propres réflexions ou autres phantasmes. J'ai attrapé le virus de l'écriture, ou, plutôt, il s'est révélé tandis que je cherchais vainement dans les recoins d'une toile la couleur appropriée aux émotions de ma personnalité. Mais même si l'un n'empêche pas l'autre, « la littérature est bien la preuve que la vie ne suffit pas » ! Après, évidemment, les auteurs lisent les livres de leurs confrères à la lumière de leur propre expérience, et quand on leur demande s'ils souffrent du succès des autres, ils répondent à la Jules Renard : « oui, bien sûr, mais beaucoup moins

que si c'était mérité » ! L'artiste a un ego supportant assez difficilement la concurrence, ou, plutôt, ne supportant pas qu'un talent extérieur puisse venir détourner le regard des autres. C'est Talleyrand qui disait de Chateaubriand « Monsieur se croit sourd depuis qu'il n'entend plus parler de lui » !...

- J'ARRIVE, braillé-je à Eva, se plaignant de mon immobilisme à ses appels répétés pour passer à table.

Lorsque je prends place, je constate qu'Eva ne m'a pas attendu. Comment pourrais-je l'en blâmer après s'être égosillée trois fois sans succès... Je m'en excuse platement. Mais est-ce une raison pour m'empoisonner ? Un truc qui ne ressemble à rien trône dans mon assiette. C'est tout défait et les machins qui l'accompagnent tentent d'imiter des légumes... Horreur et trahison : l'agroalimentaire vient de pénétrer dans notre foyer ! Je ne suis peut-être pas en grande forme, mais que penser de ceux qui s'imaginent représenter une « normalité » définie par la tendance du moment ? Autrement dit, le progrès, le modernisme ou la mode sont-ils la nouvelle morale de nos sociétés ? La France se présente comme le représentant incontournable de la gastronomie, mais quand on examine ses choix on peut être très inquiet.

Et la manière dont elle traite ses paysans, qui disparaissent peu à peu car ils ne sont pas rémunérés à leur juste valeur, clame insidieusement la victoire de l'agroalimentaire. Or si nos paysans meurent, que mettra-t-on dans les assiettes de nos cuisiniers ? Manger, c'est voter. Faisons le choix politique du produit frais et de saison. Rémunérons nos cultivateurs, et apprenons le goût à nos enfants, pervertis par des standards dévoyés. Prouvons leur que le repas est un plaisir, un partage et une convivialité irremplaçables. Pourquoi l'école se prive-t-elle d'un vecteur aussi puissant ? Apprendre la cuisine et le vin à nos enfants, c'est leur faire découvrir nos terroirs, donc leur dispenser aussi bien des cours de géologie et de sciences naturelles que des cours d'histoire et de géographie. Disons leur que la culture bio n'est pas une option de l'agriculture. C'est *notre* agriculture. La seule appellation qui doit être distinguée est cette culture chimique, devenue panacée par le truchement du marketing au service d'une agriculture intensive contre nature. La terre est droguée. Et puis cessons de considérer la cuisine (au même titre que les autres métiers manuels) comme une voie de garage des débouchés professionnels. Mais est-il encore possible, dans une société où l'immédiateté et la facilité sont devenus les

dictateurs du quotidien, de faire admettre que n'importe quel produit lambda préparé à la maison sera forcément meilleur, gustativement et médicalement, que le plus réputé des plats cuisinés ? Qu'est-ce qui te prends, Eva, de nous soumettre, nous aussi, à cette dictature de la médiocrité ? J'ose espérer que ce n'est qu'un essai destiné à simplement conforter le jugement critique de nos papilles...

Le contexte ne m'étant pas favorable, et ne désirant pas tendre des relations un peu trop ténues ces temps-ci, j'abandonne lâchement ma consternation, et choisit d'adopter le mutisme ; ce qui ne ressemble évidemment pas à mon caractère facilement indigné par toute forme d'incongruité. C'est pas bien de se mentir dans un couple... Même par omission... Hélas, ce n'est pas la première fois.

Et là, je parle d'un mensonge assumé...

C'était en septembre dernier. Nous venions de passer à table lorsque je m'enquis de la façon dont Eva avait passé sa journée. Je n'étais pas ce jour là dans les délicieuses effluves amoureuses de ces retrouvailles des premiers instants, mais dans le maniement abrupte d'une politesse flagornée, en proie aux émotions que m'avaient imposé cet exécrationnel lundi.

- As-tu passé une bonne journée ?

- Plutôt pas mal pour un lendemain de fête...

- En restant enfermée par ce beau temps ?

- Pas le choix. Je n'ai pas , comme toi, la possibilité de m'évader.

- Oh, il t'arrive bien de quitter Cherbourg, quelquefois.

- Ah, ah, évidemment, mais pour de rares séminaires programmés.

- T'as déjeuné où ?

- A la cantine, tout bêtement.

Moi, *tout bêtement*, j'avais déjeuné à Caen. A peine arrivé au travail, Florent m'avait demandé d'aller à Bayeux, où le Parc possède une petite structure fonctionnelle. Toute la matinée s'était déroulée normalement jusqu'à ce coup de fil, au sujet duquel Thomas m'avait dit « Gaby, c'est pour toi ». Quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant instantanément la voix de Stan'. Stan', c'est ce copain de Provence que je n'avais pas revu depuis le mariage de Marco, en 2007.

- Gaby, je suis sur Caen jusqu'à ce soir.

- Mais qu'est-ce que tu fous ici ? Sais-tu que tu as dépassé Montélimar ?

Il avait ri.

- Je travaille pour les labos Sanofi, à Lyon. Pour nous Provençaux, c'est déjà septentrional...

- Ecoute, aujourd'hui, je suis sur Bayeux, c'est à dire à trente kilomètres de toi... T'es où, exactement ?

Je l'entendis murmurer avec son entourage.

- Rue Saint-Jean.

- Parfait. Il est... (je jetai un œil sur l'ordinateur), 10 heures vingt-deux. Je te propose qu'on se retrouve à 12 h30 devant l'église Saint-Pierre, c'est juste à côté.

J'avais découvert un Stan' barbu et un peu enrobé, dont les yeux interrogateurs avaient du mal à émerger de ce visage arrondi. En quelques secondes tout un pan de ma vie d'étudiant avait refait surface, surtout ces moments cruciaux – loin des galéjades quotidiennes tout aussi indispensables – dont Stan' assurait la promotion culturelle et la remise en cause rationnelle. Nous nous étions installés à la terrasse d'une brasserie du quartier, et je me régalais d'une choucroute en tous points réussie. De là où j'étais assis, je ne pouvais voir ce que Stan' n'a pas manqué de me faire remarquer, attirant mon regard sur la beauté d'une femme traversant la chaussée. Cette femme, je l'ai tout de suite reconnue ! Il s'agissait de la mienne... Et le pire fut qu'elle était accompagnée...

Indicible sensation, douloureuse et subversive. Stan', que je n'avais pas revu depuis de

nombreuses années, constata tout de suite ce trouble étonnant, que je fis passer pour l'ingestion involontaire d'un clou de girofle non identifié. Mon cœur battait la chamade, mes mains moites collaient à la nappe en papier, et ma stupeur n'avait d'égal que mon stupide étonnement. Stupide, ô combien ! Pour n'avoir jamais imaginé ce que je m'autorisais sans états d'âme...

Depuis ce jour, je vis dans l'hypocrisie conjugale de ce mensonge, qui m'a sans doute plus perturbé que l'infidélité elle-même dont je parviens peu à peu à relativiser la portée. Et la logique ayant les limites que notre insondable raison s'accorde à lui attribuer, j'ai proscrit de ce jour l'adultère de mes comportements revisités...

L'automne débute en novembre ! J'ai rangé définitivement mon maillot de bain, et les feuilles des arbres se colorent rapidement. Ma joie de vivre a de plus en plus de mal à prendre le pas sur cet austère climat, atmosphérique et social. Le 11 novembre n'arrange pas les choses... A l'horrible guerre de nos arrières grands-pères, je préfère l'évocation de ce fabuleux mois de juin où, en traversant le village de notre estimé Gilles Perrault, je revois mentalement l'affluence grandiose et bon enfant qui accompagna les soixante-dix ans de ce six juin mémorable. Il faisait un temps magnifique, et pour la première fois des bouchons m'avaient transporté de joie ! Délicieusement noyé au sein d'un défilé continu d'engins et de véhicules d'époque, de soldats et de gradés de toutes nationalités, mon mimétisme avait joué à plein.

L'Histoire m'avait happé subrepticement, faisant du spectateur frustré l'authentique acteur d'un scénario vivant.

Le lendemain dispense l'indicible joie que peut *aussi* procurer l'être humain... Philaé vient de se poser sur Tchouri ! Couronnement de vingt années de doutes balayés en quelques secondes. Cinq cent dix millions de kilomètres parcourus avec la sonde spatiale Rosetta, dont le décollage avait eu lieu dix ans auparavant !... L'assurance de découvrir prochainement des révélations sur nos origines. Fa-bu-leux ! Malheureusement, ça ne dure pas. Quatre jours plus tard, la barbarie refait parler d'elle avec la décapitation d'un nouvel otage américain. Insupportable. Ce péril permanent, insidieux parce qu'imprévisible, mais inéluctable. Chaque jour menace la quiétude et la raison de chacun. L'horreur terrifie et défie l'anthropie.

L'acte trois du *nouvel ordre mondial* avait débuté le 11 septembre 2001, onze ans jour pour jour après le discours historique de Georges Bush ! Mais avec le fils cette fois-ci, qui, en octobre de la même année, avait lancé une nouvelle croisade et envahit l'Afghanistan, en la baptisant guerre globale contre la terreur. Son but officiel avait été de débarrasser le pays des talibans, d'anéantir Al Qaïda et de capturer Ben Laden, mort ou vif. Mais l'appétit venant en

mangeant, les Américains se détournèrent de l'Afghanistan au profit de l'Irak, qu'ils envahirent pour supprimer Saddam Hussein, ses soit-disant armes de destructions massives et pour rétablir la démocratie ! Ce fut la troisième guerre du golfe... Il est vrai que Ben Laden préparait son assaut final depuis la victoire du djihad afghan sur l'Union soviétique. En fondant Al Qaïda en 1989, il préparait son concept de djihad planétaire dont l'accomplissement résidait en l'élaboration d'un grand califat, allant de l'Arabie saoudite au Pakistan. Dès le début des années 1990, il conduisit une série d'attentats de plus en plus meurtriers, mais, tandis que l'Occident vécut l'évènement du 11 septembre comme l'apocalypse, beaucoup le célébrèrent comme une vengeance au Moyen-Orient, sans se rendre compte du double piège dans lequel ils s'enfermaient : l'amalgame entre terroristes et Musulmans, qui, du même coup, faisait basculer les Israéliens du bon côté !

Il pleut et le vent souffle en rafales ; le ciel est bas et l'horizon bouché. Les marais changent d'aspect et prennent un air tristounet, car ils ont perdu leur convivialité estivale sans offrir grand espoir de les voir blanchir rapidement. Ma fenêtre est ouverte, sans doute par refus de cette inévitable déprime atmosphérique, et je sens les courants d'air

balayer mon dos par vagues successives et fortuites. Un visage familier attire soudain mon attention. Je crois reconnaître Sam qui, pourtant, ne fait plus partie du Parc depuis six ans déjà. Je me précipite à la fenêtre en scandant vigoureusement son nom. Il lève la tête et, m'apercevant, revient sur ses pas en agitant les bras.

- Sam, quelle surprise ! Qu'est-ce que tu fous là ?

- Comment va, Gaby ?

- Ben..., c'est à toi qu'il faut demander ça.

- Oh, c'est une bien longue histoire...

Il me faut insister pour qu'il accepte de faire le tour du bâtiment et franchisse le seuil de mon bureau. Sam est un homme de petite taille au regard perçant et au sourire désarmant. C'est lui qui, le premier, m'avait accueilli si chaleureusement au printemps 2008 lors de mon embauche en terre inconnue. Sa sincérité n'a pas changé, mais son enthousiasme paraît bridé, et ses yeux rieurs semblent subordonnés aux injonctions facétieuses de son interlocuteur. Il porte un vieux pull-over beige tombant sur un pantalon de velours à la fraîcheur douteuse, et ses souliers, malgré l'acharnement visible d'un entretien rigoureux, masquent mal l'usure des années. En un instant, je comprends sa précarité, qu'il a grand peine à m'avouer.

- C'est ma faute, Gaby. j'aurais jamais dû partir. J'ai « péché » par orgueil et sans doute aussi par cupidité.

- Pourquoi tu dis un truc pareil ? T'es parti pour monter ta propre boîte. C'est remarquable, au contraire.

- Le Parc, c'était quand même la sécurité...

Sam est parti en septembre 2008. Il s'est installé dans le Sud-Manche où il a repris une activité en liquidation judiciaire, dans le secteur de l'environnement. Aucune banque n'ayant voulu accompagner sa prise de risque, il a fait un montage familial. Sa société faisait vivre neuf employés, et tous ses bilans, depuis quatre ans, étaient positifs. Seulement, depuis quelques mois deux gros clients ne respectaient plus leurs paiements. Alors, aucun organisme n'ayant accepté de l'aider à passer ce délicat moment, il a dû mettre la clef sous la porte au mois de mars dernier. Aujourd'hui, il n'a plus un sou. Il doit de l'argent à sa famille qu'il a spoliée bien involontairement, et ne peut à aucun titre prétendre à de quelconques indemnités.

- Mais, c'est pas possible, ça ! m'insurgé-je. Et la justice, qu'est-ce qu'elle fout ?

- Pas grand chose. Elle est tellement lente que tu crèves avant de connaître le jugement. Et

quand tu l' connais tu comprends vite que tes créanciers ne te payeront jamais...

Un silence pesant s'instaure spontanément.

- Viens, on va prendre un café.

Mais Sam est un être humble et pudique. Il refuse, car il a tout bêtement honte d'être reconnu et de devoir raconter ce qu'il m'avoue avec souffrance et culpabilité. Je n'insiste pas et vais seul à la machine à café. En revanche, il ne cherche pas à se dérober.

- T'as des pistes ?, lui demandé-je en lui tendant un gobelet.

- Aucune. J'ai à peu près tout essayé, jusqu'à ce matin en essayant de me faire reprendre par le Parc.

- C'est décidé, dis-je après un court instant, je vais militer activement pour le revenu universel !

- C'est quoi, ça ?

- Une mesure qui, si elle était prise, permettrait à des gens comme toi de pouvoir continuer à marcher tête haute ! Il s'agit de distribuer une somme mensuelle suffisante à chacun pour pouvoir subsister.

Il rigole.

- J'te reconnais bien là, Gaby. Bon courage... Aujourd'hui, on a du mal à faire respecter l'adage : tout travail mérite salaire...

- T'as raison. Et la logique du travail rémunéré est si bien ancrée dans les esprits que la perspective d'instaurer un revenu inconditionnel passe pour une totale incongruité. Et pourtant... L'état de l'économie mondiale, le climat social, le marché du travail, l'ostracisme, et que sais-je encore justifieraient largement d'aller dans ce sens. Sans compter qu'avec les progrès acquis par notre société...

- Mais tu l' prends où l'argent, Gaby ?

- Ça, c'est le gros argument des opposants à la mesure, qui masquent souvent leur désappointement moral derrière une ignorance feinte. Mais c'est quand même dingue que des gens comme toi, dont la sincérité et le bien fondé de la mesure ne peuvent être mis en doute, ne puissent imaginer une telle avancée ! Aujourd'hui si tu mets bout à bout toutes les prestations sociales (allocations familiales, APL, bourses étudiantes, congés parentaux, indemnités chômage, minima sociaux, et autres), je crois que tu atteins la somme de neuf mille euros par an et par individu. Il ne serait pas très difficile de déplacer le curseur pour s'employer à ce que chacun soit à l'abri du besoin. J'ajoute que la première conséquence d'un revenu de base étant de faire disparaître le chômage, on économiserait les sommes énormes distribuées aux entreprises pour les inciter à embaucher. Ce

qui est quand même de l'ordre d'une quarantaine de milliards...

Il en reste bouche bée.

- Mais tu parles d'un revenu universel, tu ne peux tout de même pas le distribuer aux riches !

- Si, bien sûr. Et ça n'a rien d'amoral, car ils le rembourseront sans problème à travers l'impôt. Mieux même : en versant à tous, une nouvelle source d'économie verra le jour en supprimant tout le travail administratif actuellement nécessaire à la distribution et à la surveillance de l'aide sociale.

- Génial, j'y avais pas pensé. Mais, si plus personne ne va bosser, comment vivra-t-on ?

- Ne mélange pas tout. Le revenu d'existence ne supprime pas le travail rémunéré. Il le complète. Le revenu d'existence doit permettre à chacun de vivre décemment. Après, chacun fait ce qu'il veut de sa vie. Soit tu cumules avec les revenus d'un travail, soit tu conserves la jouissance de ton temps libre en te contentant d'un niveau de consommation modeste, soit tu alternes.

- N'est-ce quand même pas encourager les gens à l'oisiveté ou aux loisirs ?

- L'oisiveté, absolument pas. Regarde le nombre d'individus totalement déboussolés en période de chômage ou en retraite. Quant aux

loisirs, oui, bien évidemment. Ça te semble un problème uniquement parce que, comme beaucoup de gens, tu réduis considérablement l'acception du terme travail. Et justement, une des grandes vertus du salaire garanti sera de ne plus rendre suspectes les périodes hors emploi puisque le travail rémunéré cessera d'être la seule forme reconnue d'activité. Une grande partie de la production de richesses se joue déjà en dehors de l'emploi, surtout depuis l'avènement de l'économie de l'immatériel. On sort doucement de l'allégorie de la fourmi industrielle et de la cigale insouciant pour passer à l'image de l'abeille dont le travail de pollinisation ne crée pas de valeur directe, mais dont dépend toute production. Autrement dit, chacun par ses activités quotidiennes les plus anodines participe indirectement à l'économie. Le salaire d'existence apportera à la fois une reconnaissance et un encouragement aux activités hors marché, de manière à entamer une transition dont nul ne peut prédire où elle mènera...

- Mais c'est un autre monde que tu nous proposes là !

- Oui, totalement. Imagine un instant ton état d'esprit et ton pouvoir de négociation pour retrouver du travail si tu ne jouais pas ta survie actuellement...

Sans doute groggys par l'insupportable actualité, les médias n'arrivent plus à établir la hiérarchie du calendrier évènementiel de cette année cauchemardesque. Moi, je parle plutôt de marketing et de dérives journalistiques.

Un ministre est le cinquième à démissionner pour abus de confiance et un nouvel otage vient de connaître le sort accablant de ses congénères, que Valérie Trierweller parvient de nouveau à en éclipser la portée ! La nouvelle est d'importance : pensez donc, comme de Gaulle (!), c'est depuis Londres qu'elle délivre son *message* ... Profite, ma grande ; continue de déverser ton venin comme s'il pouvait être un remède efficace à ta névrose... Te voilà célèbre, et tu n'as pas encore compris, à la différence de Mme de Staël, que « la gloire est le deuil éclatant du bonheur » ! Enfin, le 30 novembre, semble

sonner le couronnement de l'information pour nos journalistes inféodés, à la remorque du scoop dont se nourrit l'inquiétant populisme. Le mari de Carla Bruni prend la tête de l'UMP ! Énorme. On en oublierait presque qu'il fut Président de la République... Mais on n'oublie pas que depuis six mois la très libre presse nationale n'a eu de cesse d'occuper ses ondes avec le retour éventuel d'un candidat lambda, de surcroît battu aux dernières élections et affublé de onze casseroles au cul. ..

En attendant, la vie d'un homme innocent vient une fois de plus de s'achever dans d'inacceptables conditions auxquelles nous nous habituons peu à peu, comme depuis des lustres maintenant nous côtoyons sans émoi un indigent qui dort dans la rue (Après tout, comme dit Marco, quelle différence entre un riche et un pauvre : chaque jour, les deux changent de *porche*...). Le terrorisme s'ancre chaque jour un peu plus dans nos vies. Mais un terrorisme insaisissable, sans leader apparent, qui, à la fois, n'a pas de visage (n'importe quel jeune de n'importe quel milieu social peut-être concerné), tout en ayant la face plurielle d'une communauté pointée du doigt (amalgame entre terroriste et Arabe ou Musulman).

L'exercice physique me fait un bien fou. Je nettoie mon existence de toutes ses craintes

et de tous ses désordres. Adam partage avec moi cette passion du sport que nous pratiquons toutes les semaines sur les terrains de foot du championnat corpo. Parfois Tom, pourtant parfait adepte de son grand modèle Winston Churchill et de sa formule choc « No sport », nous accompagne par amitié, et par dérision de nos énigmatiques efforts physiques. Il fume des cigarettes pendant que nous nous époumonons. « Respire », entend-on parfois venir des gradins, ou encore « mets ta soutane », si l'un de nous est victime d'un petit pont, cette humiliante passe entre les jambes. Tom s'entête à ne voir que le sport-business, en occultant toutes les vertus de la pratique amateur de ce bénéfique exercice. Mais bien sûr qu'il a raison sur le fond ; le professionnalisme tue tout. En football, comme en politique, tout comme à l'usine. Vive l'amateurisme, ce terme ambigu, véritable oxymore intégré. Ne traite-t-on pas d'amateur un individu qui travaille mal tout en qualifiant du même terme un véritable connaisseur ! Fabuleuse langue française dont Tom a su saisir toutes les délicates finesses. Lui qui, lors des détestables tricheries qui ont émaillé le championnat de handball, supposé moins exposé, m'avait déclaré, pince-sans-rire, « En fait, les handballeurs sont des footballeurs comme les autres... » Hé oui. C'est comme en

peinture où il n'y a plus d'amateurs d'art, mais seulement des consommateurs de culture ! Le fric accomplit ses basses œuvres destructrices, et pouvoir et argent sont devenus les nouvelles valeurs développées au détriment de la culture et de la civilisation. Pire, ceux de qui on pouvait espérer un sursaut salvateur sont devenus les pourvoyeurs de l'exécution d'une exception culturelle reconnue. A « gauche », comme à droite, on est désormais d'accord pour rogner le budget d'un ministère auquel on n'accorde plus crédit (c'est le cas de le dire...). Bande d'andouilles, c'est pas la culture qui coûte cher, c'est l'absence de culture !...

Une fois ou deux dans la saison, Adam vient accompagné de Claude, son inséparable compagnon avec lequel il partage sa vie depuis maintenant de nombreuses années, et dont la discrétion, qui compense l'exubérance de son complice, n'éveille aucun soupçon. Tom prétend même que, au contraire d'Adam, Claude cherche à cacher son homosexualité.

- Il est pas net, c' mec là. Observe-le bien quand il est entouré de femmes... Pauvre Adam, qui n'aime que les garçons...

- T'as peut-être raison. On se demande parfois de quel côté il est...

- C'est un *bi qui nie*, ajoute Tom dans un grand rire.

Toujours est-il qu'entre nous, nous n'avions pas attendu le résultat d'une expertise pour lui attribuer le doux surnom de Mme Claude...

J'observe Eva à la dérobée et tente de déchiffrer un quelconque message me délivrant de mes turpitudes conjugales. Depuis le mois de septembre, et la découverte de son infidélité, je suis comme paralysé par ce « dysfonctionnement » dont je n'imaginai pas les retombées sur mon équanimité. J'éprouve même des difficultés à lui faire l'amour, car je constate qu'un cerveau perturbé a plus de pouvoir qu'un sexe bien membré ! Incroyable. Jamais je n'aurais imaginé pareille situation. Je découvre à mes dépens que la fidélité n'est pas qu'un truc de bonnes femmes... , et que le libertinage ne se conjugue pas qu'au masculin... Je suis atterré de constater à quel point un vulgaire adultère peut entamer la sérénité d'un individu, qui n'a pourtant pas axé son mode de vie sur la fidélité... Je me croyais à l'abri d'une telle déconvenue, ce

qui, sans doute, doit en amplifier considérablement la perception. J'ai connu un pote qui disait qu'un homme qui trompe sa femme, c' est différent d'une femme qui trompe son mari parce que la femme reçoit alors que l'homme ne fait que donner !... Quelle connerie ! Et quelle honteuse auto-déculpabilisation. En fait, l'homme défend le libertinage, tant que sa femme ne le pratique pas ! Et c'est bien ce qui me préoccupe désormais : qu'Eva ait osé passer la ligne jaune qu'elle ne cessait d'ériger. Elle était pour moi le parangon de la fidélité, comment a-t-elle pu le briser, et comment peut-elle aujourd'hui ne rien laisser paraître d'une situation d'adultère parfaitement assumée ? Au regard de mon attitude libertine, néanmoins limitée à quatre petites aventures sans lendemain, exceptée Léa, la dernière en date, Eva a toujours émis quelques soupçons plus ou moins fondés qui « soignaient » par anticipation son incurable jalousie plus qu'ils ne nourrissaient réellement ses doutes. Notre vie conjugale a toujours su tirer profit de notre complicité sexuelle parfaitement épanouie. Et puis Fabio est arrivé, bouleversant malgré lui l'équilibre de notre couple. Mon appétit sexuel s'en est trouvé frustré. Et je reconnais que depuis le début de l'année, pris dans la tourmente d'un contexte

international angoissant, j'ai laissé s'opérer une cassure aujourd'hui perceptible et génératrice d'incompréhensions potentiellement préoccupantes. Mon humour est moins bien accepté, signe d'une interprétation tendancieuse de mes facéties habituelles, où le premier degré, cet imposteur, fait régner la terreur. L'autre jour, parodiant Paul Morand, j'ai plombé la journée en disant d'une voisine qu'elle était belle comme la femme d'un autre... Quelques jours plus tard, immergé dans mes convictions politiques que je défendais avec acharnement, Eva sut trouver un angle que je n'imaginai pas. Au cours de ce débat animé, et poussé dans mes derniers retranchements, face à mes aimables contradicteurs, je concédais avec franchise présenter quelques incohérences, que je n'évaluais néanmoins pas à plus de 1 %. Le lendemain, nous avons fait l'amour ; je lui ai dit « Eva, Je t'aime ». Et savez-vous ce qu'elle m'a répondu ? « Est-ce que ça rentre dans les 1 % ? » !

La vie avec deux femmes, c'est la bigamie, la vie avec une seule, c'est la monotonie..., m'avait affirmé Bob un jour qu'il cherchait à provoquer Mylène (autrement dit, un jour comme un autre...) J'avais ri et abondé dans son sens, même si ma vie conjugale n'avait pas encore les contours fragilisés de son apparence actuelle.

Je n'ai pas encore ressenti la monotonie, mais j'éprouve aujourd'hui un malaise qui va bien au-delà de la frustration sexuelle, car pour être franc, il faut bien reconnaître que le cerveau de l'homme n'est qu'un sexe en perpétuelle érection. Or, je me rends compte qu'il existe une autre dimension, permettant de préserver la sérénité du couple, en ne laissant pas la main au cerveau reptilien...

« On se veut et on s'enlace , puis on se lasse et on s'en veut », a joliment écrit l'inimitable Sacha Guitry pour décrire le délabrement progressif du couple. Ce qu'il oublie de dire, c'est qu'en amour rien n'est figé. L'amour n'échappe pas au perpétuel recommencement, et peut conjuguer la formule en boucle à l'infini.

« On se veut et on s'enlace » finit toujours une phrase... Évitions d'en faire un cycle !

- Tu veux faire quoi pour les congés l'an prochain ? Nous sommes en novembre ; un voyage, ça se programme à l'avance...

Elle me dévisage, étonnée et satisfaite en même temps.

- J'avais pensé aux États-Unis..., sourit-elle.

Ohhh meerde, on va encore se fâcher...
Je fais une tentative de diversion :

- Et si on se faisait l'Indonésie, toi qui apprécies tant les batiks et les épices...

- Super ! Je n'osais pas te le proposer...

Sauvé ! Et sans combattre inutilement. La classe, Gaby...

J'avais promis à Eva un grand voyage pour nos congés payés (congés payés, tu parles... C'est moi qui paye tout...), car cette année nous n'avons pas quitté l'hexagone, étant allés au

mois de mai voir Marco en Provence, qui s'impatientait de faire revivre le Luberon avec nos souvenirs communs. Nous avons donc repris contact avec nos racines cinq ans après une rupture qui fut totale et constante. Non sans émotions, cela va sans dire. Marco, l'ami d'enfance, l'indéfectible soutien, le frangin de substitution, l'ayant vite compris, sut entretenir cette troublante nostalgie comme pour recadrer, selon lui, une histoire injustement stoppée par un lustre d'éloignement. Nous l'avons retrouvé en pleine forme, le visage détendu, loin des turpitudes décelées lors de sa venue en Normandie deux ans plus tôt. A cela, une raison essentielle.

- Je vais me remettre avec Véro, avait-il dit de but en blanc, avec la frénésie d'un ado déjanté.

Je ne dis rien ; fis trois pas, et le pris dans mes bras où nos émois surent communiquer.

- Raconte...

- Raconter quoi ? Une banale histoire d'amour qui a dérapé bêtement, comme tout couple qui ne mesure son bonheur qu'avec sa perte !

- Pour Margot, quelle bénédiction !

Totalement figé durant quelques secondes, il avait porté subrepticement son index à son œil droit avant d'ajouter :

- Elle est avec sa mère, qui est peut-être en ce moment en train de lui annoncer la nouvelle...

Séquence émotion augurant bien des sentiments qui allaient accompagner notre séjour. Et Marco de nous révéler les dernières péripéties ayant permis le rapprochement de leurs deux cœurs déchirés.

Eva avait alors un peu foutu les pieds dans le plat.

- Peut-être même aura-t-elle un petit frère ou une petite sœur...

- Ah, ça non, avait-il repris, catégorique. Nous en avons déjà parlé, Véro et moi. C'est le point sur lequel il nous faudra faire très attention.

Je m'étais alors attiré les foudres d'Eva, qui m'avait balancé un bon coup de pied sous la table, suite à ma lumineuse proposition :

- T'as qu'à baiser ta belle sœur, comme ça t'auras que des neveux...

Je ne regrettai pas d'avoir plagié Coluche, à qui Marco sut rendre un hommage joyeux. Eva s'efforçant néanmoins de changer de sujet.

- Et ta mère ? Toujours en forme ?

- Ça va, ça va. Juste un peu moins active, c'est tout.

- Participe-t-elle toujours à ses nombreuses animations, avais-je ajouté, un peu interloqué.

Marco sembla réfléchir et, portant son regard au plafond, avait répondu avec aplomb :

- Animations, peut-être pas, mais inhumations sans conteste possible...

Eva avait ri, et compris enfin que l'humour tire sa force et son respect de l'auto-dérision.

La visite à ma mère fut la plus éprouvante. Sa dernière demeure m'inspirait des sentiments forts et ambigus. En effet, « si on ne prend pas ses distances, le mort finit par saisir le vif. On doit aux morts le respect, les laisser tranquilles car ils ne nous appartiennent plus, ils ne sont plus de ce monde où, croyant chérir leur mémoire en les pleurant, nous pleurnichons surtout sur nous-mêmes ». ²

La plus drôle et la plus conviviale fut bien sûr la réception chez Pat'. Le vieux bougre nous avait présenté un spécimen féminin avec lequel il devait tirer (avec ou sans jeu de mots...) l'essentiel de son dynamisme et de sa bonne humeur... Un de ses anciens collaborateurs à la radio était aussi présent, et nous narra la façon dont Pat' fit une de ses dernières interviews, à

2 « Les auto-tamponneuses » de Stéphane Hoffmann

Toulon, avec un commandant en poste fixe sur la base navale. A sa question : « Et comment cela se passe-t-il la nuit ? », celui-ci avait répondu « Oh, vous savez, à cette heure, ce n'est plus de mon ressort ». Pat' avait alors ajouté, plus tard dans la conclusion de son commentaire : « Forcément, le commandant couche tôt ! »... Remarque qui n'avait pas été appréciée à sa juste valeur par ces irrésistibles bout-en-train de la Marine Nationale !

Eva s'assombrit d'un coup.

- C'est musulman l'Indonésie, non ?

- Oui, à 90 % ; c'est même le plus grand pays musulman au monde...

J'attends avec perversité la suite attendue de son raisonnement à ma délicieuse provocation..., mais rien ne vient.

De deux choses l'une : ou elle a vraiment envie d'y aller, ou bien... elle a vraiment envie d'y aller !

La fin d'un cycle de trente-cinq ans marquée par la mort de Ben Laden na pas été suivie d'effets. En Israël, l'affrontement entre les communautés juives et musulmanes se poursuit. Si les Israéliens craignent toujours les menaces des partis de l'Islam radical, à Jérusalem les Palestiniens continuent d'être expulsés du secteur arabe de la ville ; des familles juives s'installent et occupent leurs maisons. Des expulsions qui font partie du plan de judaïsation de Jérusalem d'ici à 2020...

Comme en écho à ces considérations insensées, le terrorisme sévit à l'institut français d'Afghanistan à Kaboul et dans un café à Sydney, en ce début décembre chaotique. Des morts, des blessés, des innocents, qui sont les victimes d'une sauvagerie aveugle. Daesh, Al Qaïda, Acmi, Boko Haram, Al-Nosra, et bien d'autres encore

prolifèrent un peu partout sur la planète. Des individus de toutes sortes, de toutes origines, de tous milieux sociaux... En Europe, trois mille jeunes auraient rejoint ces mouvements barbares. La presse, la radio, la télévision ne parlent plus que de ça. Journalistes, Experts, consultants se succèdent sur les plateaux pour nous expliquer que la religion musulmane va manger tout cru nos valeurs héritées d'un catholicisme en perdition. Batailles de chiffres, radioscopies des territoires concernés, anthropologie des individus ciblés, enfin toute l'armada des questions habituellement utilisée, sauf une : POURQUOI ? Nous vivons dans une société totalement amnésique, qui ne veut voir que le bon côté des choses, c'est-à-dire celui qui l'arrange. Une société qui veut le beurre et l'argent du beurre, comme on dit souvent ici, en Normandie. Ma néo-appartenance à ce délicieux territoire m'a amené à creuser le dicton et à y réfléchir depuis quelques mois, en retraçant l'historique peu glorieux des racines de ce terrorisme violemment vilipendé depuis qu'il touche le cœur de nos sociétés.

Mais en ce 16 décembre, lendemain d'une prise d'otages meurtrière, ma réflexion est stoppée nette par l'actualité, que l'on peut qualifier non seulement de brûlante mais aussi d'inhumaine. Mon décodeur à disque dur ne

m'accorde aucun bénéfice du doute : en appuyant sur la touche « replay », la même phrase insensée cingle mon cortex « Cent-trente-deux enfants viennent d'être exécutés dans une école du Peshawa, au Pakistan ! » Je titube en voulant éteindre la télé dont l'horreur n'a pas remis en cause l'affligeant cynisme. Un instant, mon esprit dévasté semble déconnecté, et mon corps désuni s'affale brutalement sur le fauteuil que ma brusque cécité n'a pu éviter. J'ai la chair de poule, et je sens l'émotion s'emparer de ma raison. Le cliquetis de la pendule, habituellement inaudible, lacère douloureusement mon esprit, tandis que la porte s'ouvre sur le visage enjoué de Fabio. Merveilleux gamin dont l'âme pure et naïve n'a de cesse d'ajuster la spontanéité au naturel. Son regard brusquement inquiet me bouleverse, et ses petits baisers bienveillants traduisent mieux qu'un plaidoyer avisé l'étendue de sa juvénile générosité. Sans vergogne je craque lorsque ses doigts menus tentent d'essayer mon visage ravagé...

Le terrorisme est une horreur dont AUCUN argument ne saurait venir justifier la pratique. Même humilié, un peuple ne saurait utiliser des victimes pour sa cause, aussi juste soit elle. Et si j'admets que la frontière peut être tenue entre terrorisme et résistance, elle ne

saurait vaciller quand des innocents y sont associés.

Aujourd'hui, c'est à des enfants qu'ils s'en sont pris ! Même le monde animal ne connaît pareil monstruosité... Alors, pourquoi une telle adhésion à des thèses aussi barbares ?

Nos sociétés, un certain 9 novembre 1989, ont changé de paradigmes. Rien de nouveau ce jour là ! Aucun décret, aucune loi, aucun accord, aucune découverte d'une quelconque importance. Un simple mur est tombé. Celui qu'à juste titre on appelait le mur de la honte. Le monde en liesse a fêté dignement ce qu'il croyait être la fin d'une guerre froide menaçante, ainsi que le début d'une liberté et d'une démocratie planétaires. Las, vingt-cinq ans plus tard, tandis que la science et la connaissance ont fait un bond phénoménal, un état islamo-nazi voit le jour. La destruction du mur n'a évidemment modifié en rien les causes politiques, économiques et religieuses réelles du désastre actuel, mais elle l'a permis ! Car le 9 novembre 1989 c'est l'espoir, le rêve, l'utopie, un idéal, l'alternative qui sont morts. L'absence avérée de choix renvoyait aux assertions du

couple infernal Thatcher-Reagan, martelant depuis quelques années déjà l'éhonté slogan : TINA (there is no alternative). La France, elle, savait déjà... Son président, dit de gauche, élu sur des promesses appelant clairement à une rupture avec un néolibéralisme rampant, avait tôt mis, sans aucun état d'âme, ses pas dans ceux de ces odieux imprécateurs !

Au-delà de cet inducteur, le conflit du Moyen-Orient a joué indéniablement un rôle essentiel dans cette « guerre des religions » où la responsabilité de l'Occident est clairement établie (guerre qui, entre parenthèses a coûté la bagatelle de cent mille milliards de dollars ! Que n'aurait-on pu faire avec une telle somme, notamment construire un état...) Mais que dire aussi de cet univers économique qui se « mondialise » au détriment des plus faibles, ou plutôt au profit des plus forts ? La dérégulation des marchés dans les années 80 aboutit à une société universelle dont l'homme est exclu. Seule la valeur marchande prise en compte n'a d'égards pour des demandeurs d'emploi en instance de survie. Comment s'étonner ensuite des agissements extrêmes d'un être humain à

qui l'on refuse les subsides nécessaires et à qui l'on a ôté tout espoir de changement ?

Mais le problème se complique à l'envi car raisons religieuses et raisons politiques s'entremêlent comme pour mieux noyer le poisson. Une masse d'individus en mal d'idéal trouve une réponse religieuse où d'habiles manipulateurs fomentent de redoutables projets politiques. L'esprit de vengeance n'est pas particulièrement difficile à éveiller chez des Musulmans dont la croyance va jusqu'au sacrifice, et la désespérance de jeunes européens, dénués de toute spiritualité dans un monde marchand injuste, ne résiste pas à l'embrigadement d'un discours particulièrement tendancieux. La stabilité d'un peuple passe par la satisfaction de ses besoins essentiels, mais son bonheur ne se mesure pas à son degré de consommation, pourrait être l'amère leçon de nos sociétés, que l'on dit développées... Curieux quand même que nos politiques, totalement aveuglés par le système, aient pu accumuler autant d'erreurs et de compromissions. Nos banlieues font ici, bien évidemment, figure de prestataire privilégié à la cause assassine.

Comment s'en étonner lorsque tout a été fait pour isoler et stigmatiser une population devenue le symbole d'une France en mal d'identité. Nos politiques ont acheté la paix sociale contre un inacceptable communautarisme, et reçoivent aujourd'hui en échange la menace d'un terrorisme larvé. Ne faut-il pas voir dans leur attitude tout le mépris affiché envers nos institutions, privées de représentativité et dont le mode de scrutin nécessite la magouille pour maintenir à tout prix un pouvoir fantasmé ? Mépris hautement symbolisé le 13 décembre 2007, avec la signature du traité de Lisbonne, méjugeant le choix démocratique des Français aux élections européennes de 2005 ! Si l'arrogance égare nos élus, elle préfigure tout autant l'illisibilité de leurs politiques. En matière de terrorisme, quel électeur peut comprendre les relations actuelles de la France avec le Qatar, qui comme chacun sait finance les djihadistes, alors que Poutine, qui les combat activement, est montré du doigt parce qu'il soutient la Libye..., que nous avons reçue avec honneur et tapis rouge ! Et, comme si le trouble n'était pas suffisant, nos chers élus, de gauche comme de

droite, se vautrent dans des scandales à répétition impunis, ne manquant jamais une occasion de s'en mettre plein les poches ou d'élargir illégalement un pouvoir toujours insuffisant à leurs yeux.

Des jeunes, quelques décennies plus tôt, s'étaient révoltés pour moins que cela... La seule différence (énorme, j'en conviens) est qu'aucun terreau n'existait alors pour dévoyer leur générosité. L'enfant n'était pas encore roi et possédait les repères et les valeurs nécessaires à son épanouissement humain, l'école n'était pas encore livrée à elle-même, les parents n'avaient pas démissionné, les prisons ne fabriquaient pas des monstres, une armée d'appelés continuait de préparer les jeunes de tous milieux aux vicissitudes et à la vie en commun. La technologie n'avait pas encore remplacé la morale, les jeux vidéo n'affichaient pas cette violence rare et gratuite, le rap, crachant ses paroles de haine, n'était pas encore institutionnalisé...

L'Afrique, n'apparaît malheureusement pas en reste dans ce génocide d'un autre âge. Une Afrique abandonnée faisant office

d'épouvantail à l'allure où se constatent les radicalisations d'une population n'ayant d'autre choix, et qui atteindra bientôt les deux milliards d'individus. Mais par quelle naïveté ou aveuglement intéressé peut-on réellement pointer du doigt des pays que l'on a rendu exsangues pour de basses raisons matérielles au service de nos seuls intérêts ? Le terreau du terrorisme s'est construit depuis de longues décennies dans les conditions déplorables suscitées par la combinaison de dictatures corrompues aux appétits dépravés d'un néo-libéralisme irréfléchi. Non contents d'avoir pillé leurs innombrables matières premières, nous n'avons pas hésité un instant à leur retirer le pain de la bouche. En effet, s'autoriser à exercer la pêche dans leurs zones côtières, par des moyens sans aucune commune mesure avec les pratiques locales, est tout simplement criminel car c'est priver les autochtones d'un moyen de subsistance essentiel. Dans le même ordre d'idée, utiliser leurs terres pour planter des forêts censées compenser le CO2 des riches pollueurs dans leur pays d'origine est non seulement une scandaleuse bouffonnerie, mais

une démarche inacceptable, car privant une fois de plus les populations locales de leurs indispensables terres cultivables... Et l'ampleur d'un mépris se mesurant au degré d'humiliation ressenti, les pays riches n'ont rien trouvé de mieux que d'utiliser l'Afrique comme poubelle de son encombrante surconsommation !

Curieux comme jusque là aucun fait d'arme d'ordre religieux ne permet d'identifier une guerre élaborée au nom de Dieu ! Et c'est bien là toute l'ambiguïté d'un combat qui dupe ses protagonistes désemparés. L'Islam en lui-même (je veux dire pas plus que n'importe quelle autre religion) n'est bien sûr pas en cause dans ce carnage qu'aucun Dieu ne pourrait justifier. Mais la pratique de son culte n'y est pas totalement étrangère. La religion musulmane, inorganisée, connaît cette particularité de ne posséder aucune hiérarchie établie. A l'inverse des catholiques, par exemple, qui s'expriment à travers des représentants identifiés et reconnus, n'importe qui peut s'improviser imam, et prêcher au nom d'une foi dont les modalités sont à la géométrie variable du prédicateur. Comme si Mgr Lefèvre pouvait officier dans n'importe

quelle église de France. La dérive est évidente et périlleuse quand on sait qu'aujourd'hui quatre-vingt-dix mosquées en France sont dirigées par des salafistes au langage plus islamiste qu'islamique... L'autre gros souci du culte musulman est son absence d'indépendance. La laïcité française ne permettant pas, à juste titre, de le financer avec l'argent public, l'édification des mosquées reste dépendante de donateurs étrangers pas toujours dénués d'arrière-pensées... Enfin, est-il possible de passer sous silence l'autre point délicat se faisant jour dans ce climat de croisade exubérant : la lecture orientée de certaines surates pour un néo converti crédule et prêt à tout ?

Il faut donc agir rapidement sur les écoles (« lieu où l'on apprend ce que l'on ignore pour pouvoir le moment venu se passer de maîtres »), les prisons et les mosquées, à défaut de pouvoir redonner espoir à toute une génération ne se reconnaissant pas dans les normes économiques et sociales d'une société égoïste et cupide. Mais peut-être pourrait-on aussi commencer par dénoncer les pays dont le double jeu condamne des innocents et encourage lâchement les

barbares. Le Qatar et l'Arabie Saoudite ont trop de pétrole pour perturber la conscience de nos honnêtes dirigeants..., qui ne peuvent imaginer un seul instant leur réélection avec un langage de vérité et la fin d'une croissance éhontée (La Rochefoucauld, pourtant, ne prétendait-il pas que « la plus grande subtilité en politique c'est la sincérité » ?) Mais il est un pays moins en vue dont la responsabilité me paraît tout autant liée au sort de notre avenir incertain. Ma réflexion est simple - peut-être trop pour un monde politique abscons -, car je me dis que le nerf de la guerre c'est l'argent. Or, d'où proviennent les ressources de Daesh ? En grande partie, des puits de pétrole subtilisés à ses victimes, et qui chiffrent en milliards ses substantiels revenus. Pour cela il faut vendre, et pour vendre il faut des acheteurs... Alors, question : qui achète à ces salopards ? La réponse est : la Turquie ! (qu'ils achètent ou qu'ils laissent passer les produits revenant au même). Si, demain donc, la Turquie décidait de fermer ses frontières au pétrole provenant des puits exploités par Daesh, le terrorisme international cesserait indubitablement ! Nous sommes alors bien loin des

prévisions alarmistes des spécialistes, nous annonçant une nouvelle guerre de trente ans..., si nous le décidons ! Monsieur Obama, Monsieur Hollande et vos alliés européens, cessez de regarder Monsieur Poutine comme vous avez toujours considéré l'URSS. Nous sommes au XXIe siècle, et il faudra bien parler un jour ou l'autre avec la Russie et l'Iran, clefs de voûte d'une paix durable dans cette guerre surréaliste...

Je serre fort dans mes bras ce gamin qui semble comprendre l'aporie de ce monde absurde et cruel. La mine défaite, je tente de reprendre pied dans ce contexte anxiogène auquel mes incertitudes font écho. « Tout ce que nous avons trouvé de mieux à faire, c'est le choix de l'antagonisme comme principe de vie », me revient en mémoire cette amère constatation du sage Pierre Rabhi. « Individu contre individu, nation contre nation, religion contre religion..., ce qui aboutit à la mondialisation, qui est tout le contraire du mondialisme, utopie généreuse qui n'a pu être édiflée ». Alors que « l'observation de l'espace nous a permis de constater que nous

étions consignés et confinés sur notre petite planète sans aucun autre recours ou autre alternative que d'y instaurer la convivialité et le partage si nous voulons y survivre ».

Eva pénètre dans le salon et s'apprête à récupérer Fabio dont l'attitude apeurée me renseigne sur sa venue inopinée quelques instants plus tôt... Soudain, elle se fige en me regardant, et Fabio en profite pour lui échapper.

- Qu'est-ce qu'il se passe, chéri ?, me dit-elle, visiblement inquiète.

- Cent-trente-deux gosses !, ânonnè-je péniblement.

Elle tente de saisir l'incompréhensible, et a le mérite de ne pas brusquer ma sensibilité.

- Est-ce qu'il leur est arrivé quelque chose de fâcheux ?

- Assassinés...

Eva accuse le coup. Elle me dévisage, et s'assied doucement à mes côtés. Je finis par lui expliquer ce que la télévision m'a révélé, et nous restons un long moment ensemble à en discuter. Je retrouve l'infinie tendresse dont j'étais privé depuis de longs mois, et l'inégalable soutien inhérent à son rôle de conjoint. Elle me tient un

discours de sage empreint d'optimisme, qui relativise les évènements, même s'il existe, précise-t-elle, une limite à la tolérance qui s'appelle l'intolérable.

- Tu m'as un jour expliqué qu'il nous manque une dimension ; et je pense que tu as raison. L'humanité a longtemps cru que le soleil tournait autour de la terre, centre de l'univers. Qu'est-ce qui permet aujourd'hui à un citoyen lambda de croire le contraire ? Ne cherche pas à tout expliquer, Gaby, mais cherche plutôt à tout accepter.

J'en suis tout retourné. Je viens de me prendre une leçon de philosophie à laquelle je ne m'attendais pas. Eva, dont les affects ont pourtant parfois une emprise assez démesurée, me parle stoïcisme et m'invite à contraindre ma nature.

- Tu devrais croire en Dieu, ça t'aiderait, ajoute-t-elle, sur un ton qui a le don de m'agacer, comme pour se venger de mon athéisme forcé et de ma mécréance affichée.

- Foutaise. Y'a bien que Kant pour le penser... Y'a pas besoin de croire en Dieu pour bien se comporter dans la vie, en revanche il est

plus facile d'y croire si tu as quelque chose à te faire pardonner...

- On ne va pas refaire un débat sur lequel on ne s'entendra jamais, conclut-elle. Mais je serais toi, je me méfierais quand même, proféra-t-elle, avec cette phrase sibylline pleine de sous-entendus.

Je prends un air dépité qu'elle interpelle aussitôt.

- Tu n'arrêtes pas de blasphémer ! Mais si tu te trompes sur ton athéisme ? N'as tu pas affirmé toi-même qu'on ne pourra jamais prouver que Dieu n'existe pas...

- Comme son existence, la coupè-je aussitôt.

- Ne prends-tu pas alors un risque énorme ?

Mais, j'assume, moi... Si par extraordinaire Dieu, l'être de tous vos superlatifs, existait, cela ne changerait rien car il ne s'arrêterait pas à d'insignifiantes codifications. Lui saurait faire la part des choses entre le superficiel et le prépondérant comportement. Aujourd'hui un catho peut faire n'importe quoi et se faire absoudre le dimanche à l'office. Si

jugement dernier il devait y avoir, je ne pense pas que la même procédure serait reconduite...

Je prends la main d'Eva et mets fin à une polémique que je regrette déjà.

Un apophtegme me revient en mémoire :
« Il n'y a qu'un soleil, ne divise pas ton cœur ».

La polémique devient le cancer du débat, alors qu'elle devrait au contraire en être le moteur. Avec Eva, je m'efforce donc de ne pas stigmatiser une opinion devenue fragilisée par ce saugrenu politiquement correct. Question : n'est-il pas inquiétant d'en arriver à rompre le débat pour maintenir un lien social auquel il est pourtant indispensable ?

Ras-le-bol de ces raisonnements binaires où les intervenants s'opposent frontalement parce qu'il n'appartiennent pas au même camp. De toute évidence et en toute intelligence, dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, la vérité se situe bien évidemment entre ces grotesques caricatures ! Mais nous ne savons plus où placer le curseur, alors que l'équilibre de la vie réside dans l'étalonnage de ces déterminants. L'avant 1968 nécessitait sans conteste possible un

déplacement vers plus de libertés pour accéder enfin au plaisir. Aujourd'hui, notre société s'enlise dans les décombres d'une libération illusoire, pour laquelle l'euphorie des excès en tous genres a entraîné la déstructuration des repères. Aujourd'hui, on ne peut plus rien dire sans se faire traiter de facho, d'antisémite, d'islamophobe ou d'anarchiste. Le libre-arbitre n'existe plus, l'étiquetage modèle la pensée.

Mes amis me disent « Ne t'acharne pas, Gaby, tu te goures de cible ».

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le fait d'utiliser le mot cible présuppose déjà l'existence d'un dogmatisme ! Un homme libre n'a pas de camp. Il a des convictions, plus ou moins bien représentées par des mouvements politiques auxquels il ne doit aucune obéissance. Pour ma part, je ne vois pas l'intérêt de critiquer la droite dont je connais les idées et le programme auxquels je suis diamétralement opposé. Quand, en plus, elle reçoit mandat pour les appliquer, j'estime que ce que l'on s'échine à dénoncer n'est autre que la mise en œuvre de la démocratie. En revanche, lorsque la gauche se fait élire sur ses valeurs et applique un programme de droite... Là, il y a parjure, abus de pouvoir et crime contre la démocratie. C'est mépriser le peuple, renier la République et s'essuyer les pieds sur la

constitution et les droits de l'homme et du citoyen. TOUT devient alors possible dans le reniement des institutions politiques, tant par les élus parvenus que par le peuple désabusé. Mitterrand restera sans doute dans l'histoire comme le grand déconstructeur de la vie politique française. A cause de lui et de ses infâmes mensonges, au seul service de sa mégalomanie, il a poussé un nombre incalculable d'électeurs dans le rejet ou le nihilisme, quand ce n'est pas dans l'extrémisme réactionnaire. On en dédouanerait presque Hollande, qui n'est que la pâle copie du *Terminator*...

En ce triste mois de décembre, c'est la politique intérieure qui fait de nos politiciens les pantins de la communication. La loi Macron voit le jour et les débats de nos chers élus n'en sont que plus pathétiques. Il faut dire qu'Hollande avait ouvert la voie quelques mois plus tôt par d'amènes pitreries justifiant sa sournoise augmentation d'impôts. Si je devais l'imiter, je dirais que le taux d'imposition n'ayant pas augmenté, puisque indexé sur le plafond supérieur du barème, chaque point d'indice échappant à la décote du crédit d'impôt jouera en faveur d'une défiscalisation programmée... Il sera donc rétrocedé à chaque administré le quart du tiers de l'impôt sur le revenu... Poil au cul. C'est déjà drôle en soi, mais si on se remémore le

préambule, on peut goûter pleinement l'effet comique du saltimbanque, qui, sur un ton de proximité complice avait osé dire : « les Français sont inquiets! A juste titre, ils se posent des questions, et je veux y apporter des réponses ».

J'en rigole encore...

La loi Macron, c'est autre chose. C'est d'abord la loi d'un banquier..., un de ces *surdoués* dont le PS a du mal à se passer. En revanche, tout le monde la comprend... Et tous ceux qui attendaient anxieusement des mesures fortes sur l'emploi, la finance, l'euro, le protectionnisme, et tout ce qui concerne les compétences d'un tel ministère, ont été soulagés : l'autobus va être développé ! Et une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule : Les Français vont enfin pouvoir dépenser le dimanche l'argent qu'ils ne possèdent pas dans la semaine ! Cette mesure a été longuement discutée car elle remettait en cause un de nos acquis sociaux fondamentaux : le travail du dimanche, immuable tabou de notre société. Il est désormais cassé ; quelle noble avancée pour tous ceux qui n'ont pas de travail... Même si pour la plupart d'entre eux, c'est le reste de la semaine qu'ils aimeraient travailler...

Mais tout cela aurait pu être évité si Hollande, au lendemain des élections européennes, avait choisi Coppé comme premier

ministre ! Tout eut été tellement plus clair. Le virage à droite définitivement entériné, Macron déifié par des propositions révolutionnaires, et Cahuzac moins isolé... (Coppé, quelques semaines plus tard faisant preuve d'une étonnante solidarité avec les « méthodes » de son « adversaire » politique). Hélas, Hollande croit encore cacher son jeu et joue à entretenir le flou sur son appartenance à la social-démocratie ou au social-libéralisme... N'ayant pas le talent du poète mais seulement la colère du militant, j'ose affirmer qu'enculer les mouches ne dispense pas du respect fondamental de l'électeur, dont les connaissances sémantiques ont largement éprouvé l'acceptation du terme social !...

Non, Eva, je ne peux pas tout accepter. Épictète, Montaigne ou Tchouang-tseu³ ont peut-être raison philosophiquement, mais ils ont tort politiquement ! Pour faire bouger les choses il faut les comprendre, et l'indignation reste, je crois, l'indispensable moteur capable d'y parvenir. Mais, dans le même ordre d'idée, réjouissons-nous de tous les indices porteurs d'espoir. Churchill disait : « Un pessimiste voit la difficulté dans chaque opportunité ; un optimiste

3 Tchouang-tseu fut, avec Lao-tseu, le principal fondateur du taoïsme.

voit l'opportunité dans chaque difficulté ». La crise en cours n'est pas simplement financière. Il s'agit de la fin d'une organisation économique et industrielle qui a marqué le XXe siècle, et que nous caractérisons de consumériste. Celle-ci a atteint ses limites en soumettant le devenir des systèmes sociaux au devenir du système économique, lequel a une emprise de plus en plus totale sur le système technique. Nous avons le nez dans le guidon car nous savons que nous allons dans le mur. Or, si nous osions regarder l'avenir en face et accepter les changements qui se profilent, nous réussirions la troisième révolution industrielle...

Chaque grande révolution a été marquée par la convergence de deux phénomènes : un nouveau régime énergétique associé à un nouveau moyen de communication. Au XVIIIe siècle, la première révolution industrielle reposait sur le charbon. Son utilisation a permis de développer la technologie de la vapeur dans l'imprimerie, qui a généralisé l'impression des journaux, des revues et des livres, encourageant ainsi l'alphabétisation des masses. Au début du XXe, la communication électrique (radio, télévision, téléphone) a convergé avec le moteur à essence, grâce à la découverte du pétrole. Ce fut la deuxième révolution industrielle, marquée par l'explosion des biens produits en série dont

le plus important fut l'automobile. Jusqu'à maintenant, nous assistions à l'ère de de la communication centralisée et pyramidale (radio, TV, journaux, magazines), mais aujourd'hui l'internet a tout bouleversé. On assiste à une organisation différente par sa décentralisation et sa forme collaborative, dotée d'une structure non pas verticale mais horizontale. Et c'est sa convergence avec un nouveau système énergétique composé des énergies renouvelables décentralisées (soleil, vent, noyau géothermique d'énergies chaudes en sous-sol, déchets agricoles et forestiers, marées et vagues), qui annonce cette nouvelle révolution industrielle dont la finalité n'est pas de sortir du monde industriel, mais d'inventer une autre société au service de l'humanité et non du capital. Le capitalisme se meurt et un nouveau paradigme qui va tout bousculer s'installe : la *sharing economy* (économie de partage) où les communaux collaboratifs, qui furent une forme efficace de gouvernance antérieure au système capitaliste pour organiser la vie économique aux époques féodale et médiévale, retrouvent toute leur place, ternie d'abord par les philosophes des Lumières puis, plus récemment, par les économistes traditionnels bien décidés à les remplacer partout par le régime de la propriété privée et le modèle de l'échange de marché.

Depuis le début des années 2000, nous assistons à la naissance d'un mouvement altermondialiste et à l'apparition de forums sociaux, au développement de la conscience écologiste, à l'irruption de nombreuses initiatives de solidarité à l'échelle de la planète, comme le microcrédit, la finance solidaire ou encore le mouvement des indignés. De nouveaux modèles économiques se mettent en place.

Il s'agit d'une nouvelle économie où la valeur d'usage prime sur la propriété, où la durabilité supplante le consumérisme et où la coopération chasse la concurrence. Ces communaux collaboratifs, en plein essor, ont aujourd'hui la forme de l'auto-partage, du *crowdfunding* (financement participatif), du *couchsurfing* (hébergement temporaire et gratuit de personne à personne), de producteurs contributifs d'énergie verte, ou encore d'objets avec les imprimantes 3D et les fab lab, ces ateliers de fabrication numérique ouvert à tous qui permettent, quel que soit son niveau de connaissances, d'expérimenter, d'apprendre et de fabriquer par soi-même tout type d'objets. L'économie de partage offre un espace fait de millions d'organisations autogérées qui créent le capital social de la société. Ce nouveau paradigme est favorisé par l'émergence des réseaux sociaux et de l'internet des objets,

bientôt omniprésent dans notre quotidien. En effet, il faut s'attendre à ce que des milliards de capteurs disposés sur les ressources naturelles et les chaînes de production, implantés dans les maisons, les bureaux et même les êtres humains, alimentent en Big Data (ensemble de données numériques volumineuses) un réseau mondial intégré, sorte de système nerveux planétaire. Les vendeurs et les acheteurs cèdent peu à peu la place aux prosommateurs (producteurs-consommateurs), les droits de propriété s'effacent devant le partage en source ouverte, la propriété est moins importante que l'accès, les marchés sont supplantés par les réseaux, et le coût marginal de production de l'information, de l'énergie, des biens industriels et de l'enseignement devient quasiment nul.

Si l'ancien système favorise l'intérêt personnel autonome sur le marché capitaliste, le nouveau favorise la collaboration approfondie sur les communaux en réseau. A l'ère qui vient, le vieux partenariat entre l'État et le secteur privé pour organiser la vie économique de la société va céder la place à un partenariat tripartite : les communaux joueront un rôle toujours plus important, l'État et les forces du marché feront figure de compléments. L'économie du partage, dans ses diverses incarnations, est une créature hybride, mi-

économie de marché, mi-économie sociale. Si l'économie de marché est réglementée par des lois et par des principes implicites inhérents au système capitaliste, l'économie sociale, qui est un communal, suit à cet égard un autre chemin. Sa surveillance et sa réglementation incombent en partie à l'État, mais elles sont surtout assurées par les normes d'autogestion auxquelles souscrivent volontairement des millions d'acteurs, car c'est l'une des conditions de leur participation aux communaux.

- Il faut faire évoluer le mode présent d'organisation industrielle de producteur-consommateur vers une économie de la contribution, susceptible de mettre fin à une prolétarianisation généralisée de moins en moins soutenable, que ce soit psychiquement, politiquement ou économiquement. Toute une nouvelle génération ne veut plus d'un système centralisé, vertical, patriarcal, fermé et propriétaire, mais lui préfère une organisation distribuée, collaborative, ouverte, transparente, pair à pair, constituant une expression du pouvoir latéral.

- C'est bien beau tout ça, me dit Franck, mais qu'est-ce qui te permet de penser que les convergences de ta troisième révolution sont en place ?

- Plusieurs mesures, ou tendances, sont déjà amorcées. L'union européenne, par exemple, s'est engagée à utiliser 20% d'énergie renouvelable à l'horizon 2020. Par ailleurs, la conversion d'immeubles en mini-centrales à énergie positive est déjà en cours, tout comme le stockage de l'hydrogène au moyen de piles à combustible, sans parler de la mutation en matière de transports. Quant à la convergence de la révolution internet avec les nouvelles énergies décentralisées, elle a seulement besoin d'un système nerveux à partir d'outils web déjà existants pour créer un réseau de distribution de l'énergie sur le modèle d'internet. Il s'agit des « smart grids », ces réseaux intelligents de distribution d'énergie utilisant des technologies informatiques de manière à optimiser la production, la distribution et la consommation.

La dessus, Tom fait son entrée. Il porte un inhabituel porte-document en cuir mordoré qui lui donne un air de cadre dynamique des années 80. Franck le brocarde avec insistance.

- Déconne pas, mec, c'est grâce à ça que j'ai pu voir la petite culotte de Christèle...

- OK, répond-il en gardant son sérieux, quelle couleur ?

Tom réfléchit un instant et annonce, catégorique :

- Rouge !

- Faux !

Tom et moi tournons vers lui nos regards interloqués.

- Noire!... Elle est noire...

Franck laisse passer un instant de suspens avant d'ajouter.

- Je l'ai sautée ce midi dans le vestiaire du Parc...

Nous en restons bouche bée.

- Noooooon, j'déconne, avoue-t-il hilare.

Avant d'ajouter, pince-sans-rire :

- Elle est rouge...

Nos rires ont du faire le tour du bâtiment.

Tom se reprend.

- T'es un chaud lapin, toi.

Le connaissant, j'attends la suite...

- T'as l'amour *du rôle*, ajoute-t-il, confirmant mon intuition.

Là-dessus la conversation s'éternise sur cette pauvre Christèle dont les supposés adultères ne cessent d'alimenter les fantasmes et les inavouables jalousies. Je me surprends à la défendre. Ce n'est pas parce qu'elle est nulle politiquement qu'il faut lui attribuer toutes les tares et succomber aux insidieuses rumeurs, même si elles ont l'énorme avantage de soigner l'ego de ses relayeurs...

Franck s'acharne.

- Et puis, elle n'est plus de la première fraîcheur...

- Peut-être, mais elle mérite encore sa cartouche, prétend Tom.

- Certes, mais la mini-jupe à son âge...

Je décide de clôturer ce débat sans fin.

- Elle n'est pas vieille..., disons simplement qu'elle est jeune depuis longtemps...

Il fait nuit noire lorsque je reprends la route. Pas une lueur ne filtre de la lune, aux abonnés absents depuis deux jours. C'est bon pour l'écoute de soi-même... Tout sens amputé profite nécessairement aux autres. C'est sans doute pour cela que l'on ferme les yeux en écoutant sa musique préférée...

Franck m'a épuisé aujourd'hui par ses interminables questions, mais quel bonheur d'avoir perturbé à ce point la conscience d'un esprit en marche... *Ma* société collaborative l'a interpellé, et ses coûts marginaux l'ont totalement déstabilisé.

- On parvient au coût marginal quasi nul et aux biens et services quasi gratuits, lui avais-je précisé, grâce aux gains de productivité. Mesurant l'efficacité de la production sous la forme du rapport entre ce qui est produit et ce

qu'il faut produire, si une unité additionnelle d'un bien ou d'un service ne coûte pratiquement rien, c'est que la productivité est à son niveau optimal.

- C'est du délire, ton truc ! On vit dans une société fric où seuls profit et rentabilité ont droit d'asile, et toi tu m'annonces qu'on va raser gratis...

- C'est presque ça, ouais. Et c'est bien là la contradiction ultime nichée au cœur du capitalisme. Mais c'est un processus implacable ; le capitalisme va périr par où il a pêché. A force de faire la course pour introduire de nouvelles technologies plus productives qui réduisent les coûts de production et les prix de vente pour attirer l'acheteur, la compétition finit par toucher la ligne d'arrivée où l'efficacité optimale est atteinte et où la productivité est au plus haut. le coût marginal de production de chaque unité supplémentaire devient quasi nul. Les biens et services deviennent quasi gratuits, les profits se tarissent, l'échange de propriété sur les marchés s'arrête et le système s'effondre.

Franck était K.O. Debout.

- C'est super l'économie avec toi, Gaby... ça paraît si simple..., avait-il ironisé. Mais tu ne me feras pas croire que nos capitaines d'industrie vont se laisser bouffer comme ça. Tu es le premier à dire que nous ne sommes plus en

démocratie, mais en oligarchie, voire en ploutocratie, pour reprendre ton terme exact. Donc les quatre ou cinq géants de l'industrie se mettront d'accord, comme ils l'ont déjà fait, pour ne pas baisser leurs prix à partir d'un certain degré de marge inacceptable pour eux.

- Bien analysé. Mais tu oublies un paramètre nouveau qui change tout : l'internet. En effet, grâce à lui n'importe qui peut désormais toucher tout un chacun, gratuitement ou presque. Donc, un particulier, ou une personne morale, pourra faire savoir qu'elle commercialise un produit moins cher que ceux qui tenteraient de détourner la règle de la concurrence. C'est ça La puissance de l'internet ! Permettre de passer d'un pouvoir vertical à un pouvoir latéral.

- Donc, si j'ai bien compris, on va changer de société pour la bonne raison que le capitalisme, centré sur les gains de productivité dont la technologie améliore sans cesse les rendements, va être à l'agonie parce que le produit devenant de moins en moins cher génèrera de moins en moins de profit, et que, par ailleurs, l'internet redistribuant les rôles, les circuits de distribution vont être révolutionné au profit d'une économie participative.

- Tu vois, quand tu veux...

J'avais affirmé très fort des principes dans lesquels je place tous mes espoirs. Beaucoup par

conviction, mais aussi un peu par dépit. Car la suite de mes propos avaient mis en exergue une société de partage dont les évidentes caractéristiques apparaissent pour le moins antagonistes aux égoïstes attitudes quotidiennement constatées. Parler de partage quand on assiste à l'abandon assumé des plus démunis, parler d'usage et non de propriété dans une société où tout s'achète, prétendre se mettre au service des autres en se regardant le nombril, oser utiliser le terme gratuit à l'heure où tout se vend, même le bien public, peuvent évidemment paraître incongrus à bon nombre d'individus septiques et désabusés. Mais n'est-ce pas aussi dans les extrêmes que se nichent les plus grandes opportunités ?

Il est presque vingt heures lorsque je rentre à la maison. C'est rare, mais ça arrive quelquefois. Ma hiérarchie des priorités s'emballe toujours un peu face à l'interminable débat sur ce monde en mouvement. Fabio n'est pas encore couché, et attend avec impatience mon retour pour connaître enfin la suite des aventures d'« Hector ». Lorsqu'il s'est endormi et que notre frugal repas du soir a pris fin, nous nous installons devant le petit écran où mon décodeur à disque dur fait merveille. J'ai beau n'enregistrer que des émissions *sérieuses*, entre guillemets, - échappant à la logique du principe

de télé-réalité et de propagande commerciale - je suis atterré du formalisme qu'elles imposent sans même en percevoir les dangers..., ou bien c'est à désespérer de la liberté des médias. Les experts, ne m'inspirant déjà pas grande confiance, sont toujours les mêmes. Quelle que soit l'émission et la chaîne, le monde n'est décodé que par quelques olibrius persuadés de détenir la vérité et dont la surmédiatisation détruit toute crédibilité. Et que dire de tous ces gens qui viennent parler de la misère ? Tous ces donneurs de leçon dont les prises de position sont inversement proportionnelles à leur niveau de vie. Je pense que toute personne consultée pour parler à la télévision devrait indiquer son salaire en préambule. Ça limiterait les inepties ... et les prises de position. En insistant beaucoup auprès d'Eva, nous avons regardé un documentaire politique très réussi. Le genre de film au cœur du pouvoir, où le journaliste s'efforce de pénétrer les arcanes de la politique avec un grand P, par le biais d'interviews orientées. Neuf fois sur dix la réponse est donnée par un conseiller... en communication ! La victoire du faire-savoir sur le savoir-faire ! Il y a des années de cela, de fantastiques produits restèrent sans succès parce que personne ne les connaissaient. Et puis, la publicité est entrée dans les mœurs. Au début méprisée, elle est devenue

incontournable et bouscule aujourd'hui l'ordre établi pour s'emparer de la quintessence même du sujet. On peut désormais vendre n'importe quoi sans aucun critère de qualité, et l'on atteint ainsi l'absurde en générant l'exact contraire de l'objectif préconisé. En politique, c'est pareil ; notre société n'est pas protéiforme à cet égard, et vend tout aussi bien la République qu'un soutien-gorge à balconnet...

Mes vieux démons me rattrapent parfois le soir d'une journée particulièrement éreintante. L'actualité est toujours moribonde, à l'affût du moindre dérapage, et j'accuse une fatigue inhabituelle. Je me mets au lit plus tôt que d'ordinaire, et je vois défiler les minutes sans fin sur l'écran lumineux de mon réveil-matin. Ma patience trouvant ses limites après deux heures d'incessants changements de position, je m'extirpe de cette galère inattendue et rejoint mon bureau, qui n'attendait qu'un contre-temps fortuit pour connaître enfin un hypothétique rangement. Sous une pile de documents sans grande importance, dont la plupart est destinée au classement vertical, je retrouve des photos de Fabio, dont une, datant de l'été dernier, attire particulièrement mon attention. Une chaleur bienveillante caresse mon visage et hypnotise

mes sens. Le chant pluriel et strident des oiseaux perce la chape invisible de l'aube naissante dont le parfum des fleurs tarde à envahir mon odorat. La terrasse, encore fraîche, abrite le cadre de mon petit-déjeuner ; il est six heures exactement. Fabio me regarde et semble satisfait de m'inciter à ces plaisirs matinaux que l'on néglige trop souvent.

C'est Marco qui l'avait prise, ce matin de bringue où nous enchaînions avec ce premier repas aux effluves d'alcool assez prononcées. Fabio, en grande forme, était ravi de trouver des partenaires à une heure aussi matinale, et profitait à plein de la venue perturbatrice de mon meilleur ami en Cotentin... Mes rapports avec Eva n'étant pas au mieux, j'avoue avoir bien décompressé avec celui qui reste plus qu'un subterfuge à mon équilibre fragilisé. Il faisait un temps superbe, et nous avons partagé d'inoubliables moments entre plages et soirées alcoolisées. Nos fous-rires ressuscitèrent nos jeunes années par l'insouciance de nos espiègleries. J'examine la photo, mais revois avec amusement la mine défaite de ce pauvre gardien de musée à Utah-beach à qui j'avais dit, alors qu'il m'indiquait le panneau *No smoking*, « ça tombe bien, j' suis en short ! » Il faut dire que deux minutes auparavant, un petit vieux sénile au sein d'un groupe de touristes étrangers s'était

écrié « cancer » en désignant ma cigarette à peine allumée. « Vieillesse », avais-je négligemment répondu en désignant son visage ravagé...

Le soir, c'était plus sérieux ! Au départ, tout du moins... Nous refaisons le monde, et Marco avait parfois du mal à justifier la cohérence de ses propos.

- Moi, je suis écolo, m'avait-il affirmé péremptoirement un soir où je ne l'avais pourtant pas provoqué.

- Ah ben c'est nouveau ça, dis donc..., moi qui te croyais de droite...

Il avait eu un rictus désapprobateur, soupçonnant la dérision de ma remarque.

- Et, elle est où l'incompatibilité, monsieur le professeur ?

- Toute simple et d'une évidence désarmante. L'écologie, c'est la défense de la Nature, c'est la préservation d'une planète finie, alors que la droite défend becs et ongles une croissance infinie ! Même les écolos se vautrent en défendant le concept d'un développement durable. C'est un oxymore.

- Ça n'empêche pas de sauvegarder la planète...

- Bien sûr que si. Jusqu'en 1980, à peu près, la civilisation humaine a pu vivre de ce que l'on peut appeler les intérêts du capital naturel, constitué de l'air pur, de l'eau claire, des forêts

luxuriantes, des terres fertiles, minerais, métaux, pétrole, etc... C'est à dire le surplus que la nature est capable de produire, à savoir les denrées cultivables sans détruire les sols, ou bien encore la quantité de poissons pouvant être pêchés sans anéantir les espèces. Mais depuis, nous consommons plus que ces intérêts, comme quelqu'un qui, se croyant riche parce qu'il a un héritage, dilapide son capital. Comme je te le disais, le monde est un ensemble fini ; au lieu de voir la nature comme une gigantesque banque dans laquelle nous pouvons puiser à l'infini, il faut prendre en compte les limites de la planète et la maintenir en vie afin que nous puissions rester en vie, à notre tour. Un chasseur de l'âge de glace est toujours en nous. Tu sais, cet homme préhistorique persuadé qu'il y avait toujours un autre troupeau de mammoths à disposition, avec le même optimisme que nos traders actuels, convaincus qu'il y aura toujours un bon coup à faire la semaine suivante...

- J'admets volontiers ton raisonnement, mais comment fais tu pour nourrir les sept milliards de la planète ?

- Touché ! Entre la chute de l'empire romain et les traversées de Christophe Colomb il a fallu treize siècles pour faire croître la population mondiale de deux cent millions d'habitants. Maintenant il suffit de trois ans.

Donc, même si personne n'a envie de parler de surpopulation parce que ça touche aux croyances religieuses et aux libertés individuelles, il va bien falloir se pencher sur la question. Prenons le cas de la Chine : si son niveau de consommation devait atteindre un jour celui des États-unis ou de l'Europe, la planète ne pourrait pas le supporter. Mais qu'entend-on exactement par nourrir les sept milliards de l'univers ? Parce qu'aujourd'hui on ne peut pas dire que tout le monde soit logé à la même enseigne. Le plus inquiétant, c'est l'empreinte laissée au sommet de la pyramide sociale par ceux qui consomment le plus. Un Américain ou un Européen consomme environ cinquante fois plus de ressources qu'un habitant d'un pays pauvre. En Chine, il y a environ deux cent ou trois cent millions de gens relativement aisés pouvant s'offrir le niveau de vie d'un Occidental, et, en Inde, il y en a à peu près deux cent millions. Si on y ajoute les pays riches et les couches de population riche des autres pays en voie de développement, on arrive peut-être à un milliard et demi, voire deux milliards maximum d'individus nantis. Il reste donc cinq milliards d'êtres humains qui attendent de puiser dans les richesses pour avoir de la nourriture, un logement décent, une voiture, l'accès aux études, etc...

- C'est énorme !

- Oui. Et ça, c'est dans l'hypothèse d'une population maîtrisée, avec régulation des naissances... Si nous pouvions voir l'ensemble de la terre en accéléré sur les cinq ou six mille dernière années, nous verrions des civilisations qui se propagent comme des feux de forêts à travers différents écosystèmes les uns après les autres. Quand une civilisation a épuisé toutes les ressources naturelles d'une région, elle s'éteint et un autre incendie se déclare ailleurs . Aujourd'hui une civilisation gigantesque occupe le monde entier, et nous sommes obligés de se demander si le concept même de civilisation n'est pas un piège du progrès... La foi dans la croissance est devenue quasiment religieuse, fondamentaliste, à l'instar de la dictature des marchés financiers qui se sont effondrés récemment. Nous sommes dans l'illusion qu'on peut laisser libre cours au marché, comme nous avons laissé libre cours à la technologie en pensant qu'elle résoudrait les problèmes qu'elle a elle-même créés. Le rapprochement avec l'illusion religieuse causant la perte de certaines civilisations par le passé n'est pas si absurde... Maintenant, pour en revenir à notre question de départ, si je prétends que tu ne peux être écolo et de droite, cela n'exclut nullement que tu aies des attitudes écolo...

- Ouf !... tu m'enlèves un poids, avait-il persiflé joyeusement. D'ailleurs l'idée de cultiver l'oxymore n'est pas pour me déplaire. Regarde, mon couple n'échappe pas à la règle...

- Ça, je dois dire que ta venue seule m'a laissé assez perplexe...

- Moi aussi en quelque sorte... En mai dernier, quand je te l'ai annoncé, il était clair pour moi que notre vie commune allait reprendre dès le lendemain. C'était compter sans Véro et ses vieux démons.

- T'es sûr qu'il n'y pas anguille sous roche ?

- Certain. Véro est une nana d'une grande probité. Durant notre séparation, elle a toujours fait preuve d'une honnêteté que notre situation ne justifiait nullement. Mais c'est une fille... Avec ses blessures et ses susceptibilités. Elle m'a dit « OK pour reprendre une vie commune, mais pas du jour au lendemain. Tu dois me donner du temps afin d'éviter une rupture psychologique potentiellement déstabilisatrice ».

- Si bien qu'actuellement tu vis seul en couple, lui avais-je dit en riant.

- C'est un peu ça, avait-il admis.

Avant d'ajouter, avec une certaine gourmandise :

- Tu me diras, on ne s'est pas encore engueulé une seule fois, et on baise comme nos

grands-parents devaient manger avec leurs tickets de rationnement...

Je savais que mon ami Marco vivait suivant des principes de respect de la Nature, pour ne pas employer ce lieu commun galvaudé d'écolo. Je sais comment il raisonne et aussi comment il réagit à mes provoc. Mais, comme beaucoup d'individus, il ne va pas au bout de sa logique (qui n'en est pas une) en ne reconnaissant pas la rupture qu'elle sous-entend. Je suis persuadé qu'un nombre inimaginable de personnes adhèrent au fond d'elles-mêmes aux principes d'un modèle de société proche de la nouvelle économie actuellement en développement, mais qu'elles ne peuvent l'admettre par éducation, culture, crainte, ignorance ou immaturité politique. Marco en fait partie ; Il continue de voter à droite en multipliant les actes de générosité...

Lors de notre récent passage en Provence, Pat', qui comme moi le connaît bien et l'apprécie, nous disait avec humour et dérision lui trouver des excuses..., avant de reprendre son sérieux pour avouer son désappointement.

- Je ne comprends qu'on puisse être de droite à vingt ans... Et quand on y réfléchit bien, je me dis que c'est encore plus improbable qu'un être humain (dont humanisme est le dérivé) le soit à soixante... A vingt ans, on est jeune, on est rebelle, on ne craint pas le danger, on cherche la transgression, donc il paraît logique d'être de gauche. Maintenant, à soixante ans, on connaît la vie, on a découvert la nature humaine, on a subi toutes sortes de contraintes et d'indignations que l'on ne pouvait imaginer, bref on réfute les idéologies, la tolérance s'impose et on sait forcément que la vie est injuste ; donc, il paraît impossible d'être de droite.

- Thèse fort intéressante, avais-je répliqué, si tu parviens à m'expliquer pourquoi la France est de droite – quoi qu'on en dise – alors que les moins de vingt-cinq ans et les plus de cinquante ans sont majoritaires.

- C'est comme si tu me demandais pourquoi on dit que les avis sont partagés lorsque les opinions divergent... Nietzsche, pour dénoncer l'esprit partisan, a dit que « le pire

ennemi de la vérité, ce n'est pas le mensonge mais ce sont les convictions ».

- D'accord. Ce que l'on peut sans doute étendre à l'inné et à l'acquis...

- Moi, tu vois, je crois que j'ai eu la chance d'être un très mauvais élève... D'être passé à côté du système scolaire m'a préservé d'un obscurantisme dogmatique. Exécrable potache, démunie de toutes bases de l'éducation, j'ai découvert par ma seule curiosité les mystères de la vie en autodidacte. Tâche colossale, s'il en est, mais d'une efficacité incommensurable. Mon quotidien est devenu un défi permanent, en ce sens qu'il me fallait toujours remonter très loin pour accéder à la compréhension d'un phénomène ou d'un fait au décodage banal pour tout individu lambda. Et cet itinéraire là n'était pas fléchi avec les dogmes du savoir de la bien-pensance. En philosophie, par exemple, pour essayer de comprendre la métaphysique, j'ai abordé comme tout le monde Descartes, Leibnitz, Spinoza ou Kant, qui sont des auteurs incontournables sur le sujet. Mais pour tenter de saisir les origines de la métaphysique avant que notre culture judéo-chrétienne ne s'en empare - plutôt que de rester sur Platon et Aristote, compatibles avec le christianisme - j'ai pu découvrir Lucrèce, ignoré des cours traditionnels.

- Mais cette culture transversale n'est-elle compatible qu'avec un savoir livresque ?

- Surtout pas ! Elle peut même en être le problème. Avant l'écriture, on interprétait la nature et on faisait avec. Après l'écriture, on n'interprète plus la réalité, mais on lit les interprétations !... Les religions monothéistes ont largement accentué le problème avec leurs Saintes Écritures, déconnectées de toute réalité et dont la lecture seule nous démontre aujourd'hui encore l'insensée praxis. J'avais trouvé très explicite une brillante conférence de Michel Onfray sur le sujet, intitulée « Le réel n'a pas lieu ou le principe de Don Quichotte ».

- Et là, on tombe dans le déni !

- Tout à fait. Nous sommes constitués de trois cerveaux : le cortex, le néo-cortex et le reptilien. Sans éducation, le reptilien fait la loi. Avec éducation, le néo-cortex s'impose. Le déni, c'est l'explication du néo-cortex quand le reptilien a pris les commandes...

Les problèmes que l'on connaît actuellement, que ce soit la faim, les inégalités, le changement climatique, ou la destruction de la biodiversité, ont été générés par un système de surproduction et de surconsommation dont l'ampleur est devenue totalement déraisonnable. Aujourd'hui ceux qui ont encouragé ces

comportements nous disent qu'ils vont fournir de nouvelles technologies, permettant de continuer à consommer et à produire les mêmes quantités. C'est totalement irréaliste ; la biologie synthétique est un piège du progrès par excellence. Les généticiens peuvent toujours essayer de jouer avec des organismes vivants, comme s'il s'agissait de programmes informatiques, au final les bactéries auront toujours le dernier mot. La vie ne fonctionne pas comme ça. Parallèlement au développement de la vie artificielle, une main mise sur la végétation par certaines entreprises a été constatée. Les terres ont été accaparées, ainsi que les mers, les populations déplacées pour faire pousser des végétaux que l'on peut transformer en plastique, produits chimiques, ou carburants. Seule une motivation basée sur le désir de sauver la planète, ou d'aider l'humanité, pourrait expliquer, sinon justifier, cette biologie de synthèse, qui ne répond malheureusement qu'à une consternante volonté d'augmenter les profits de certains grands groupes, et élude soigneusement d'y voir l'arme redoutable et fatale qu'elle peut aussi représenter. Qui peut croire, à l'heure où la terre doit nourrir sept milliards d'individus, que nous pouvons nous permettre de consacrer nos terres cultivables à la production de milliards de litres de carburant,

ou que, grâce aux avancées sur les organismes génétiquement modifiés, en utilisant les déserts il suffirait d'ensoleillement et de CO₂ pour transformer les nouvelles algues de synthèse en énergie ? Un végétal, même moins gourmand en eau, aura toujours besoin d'eau.

En revanche, la seule façon de changer la donne est d'entamer la décroissance. Ce qui ne veut pas dire cesser de consommer, mais consommer autrement. Laissons les pauvres s'équiper, et, nous, contentons-nous de beaucoup moins. Oublions nos conditionnements à vouloir toujours plus et mieux, et habituons nous à consommer moins de viande et moins d'électricité, à construire de plus petites voitures, à porter nos vêtements beaucoup plus longtemps, à éviter de prendre l'avion, à travailler moins en utilisant le temps gagné à cultiver notre jardin (au sein d'une agriculture urbaine en plein développement), prendre soin des choses en les réparant pour prolonger leur utilisation, ou fabriquer des produits en communauté et à les partager. Il faut développer des monnaies locales (telles Galleco en Bretagne ou Euskoa au pays basque, et comme plus de deux mille dans le monde), qui sont des initiatives citoyennes pour se réapproprier le sens de l'échange, échapper à la spéculation, supprimer les intermédiaires, développer

l'économie locale en favorisant les circuits courts et le respect de l'écologie, aider les PME à développer leur activité en leur permettant un crédit plus direct. La monnaie locale n'est pas une monnaie alternative, c'est une monnaie complémentaire, véritable monnaie d'échange.

Les gens ne veulent pas renoncer à ce qu'ils ont. Ils sont pris en otage par cette culture matérialiste, seulement l'ère des limites est arrivé. Le problème n'est pas technologique, il est éthique. Comment défendre un système qui n'est pas applicable à tout le monde ? cela signifierait que certains hommes ont des droits et d'autres pas. Il faut se demander comment vivre dans les limites réelles des ressources planétaires, et créer un espace sûr pour le bon fonctionnement de l'humanité. Nous avons utilisé notre cerveau au détriment de l'environnement et de la société, aujourd'hui les cerveaux du monde entier commencent à s'unir pour trouver des solutions à certains des maux que nous avons créés. Nous pouvons facilement visualiser un cerveau planétaire ; il a pris la forme d'internet. Même s'il y a toujours eu des tas de petits cerveaux sociaux éparpillés dans le monde qui ont grossi et ont développé des interconnexions, aujourd'hui plus que jamais, on peut parler d'un cerveau social unifié. Mais si l'homme tend vers une conscience sociale accrue

avec de plus en plus de gens tournés vers l'humanisme et de plus en plus de diversité, il y a toujours le risque d'un retour en arrière qui serait catastrophique. Rien que dans notre intérêt personnel il est impératif de progresser moralement et de placer l'humanisme au premier plan.

« La terre, être silencieux dont nous sommes l'une des expressions vivantes, recèle les valeurs permanentes faites de ce qui nous manque le plus ; la cadence juste, la saveur des cycles et de la patience, l'espoir qui se renouvelle toujours car les puissances de vie sont infinies. Il nous faudra sans doute, pour changer jusqu'au tréfonds de nos consciences, laisser nos arrogances et apprendre avec simplicité les sentiments et les gestes qui nous relient aux évidences. Retrouver un peu du sentiment de ces êtres premiers pour qui la création, les créatures et la terre étaient avant tout sacrées... », nous dit si justement Pierre Rabhi.

Comme dans un rêve, je me laisse porter par le tapis magique qui s'élève entre deux étages. Soudain ma vie plane en investissant cet attribut de l'espace. Le sol se dérobe, et la voix éthérée d'une présence féminine immatérielle libère mon esprit de ses horribles lourdeurs. Eva qui me sourit semble témoigner de la réalité des choses, et le spectre d'une probable illusion s'éloigne à grands pas.

Tout est allé si vite..., ça m'a pris d'un coup. Envie d'ailleurs, d'espaces nouveaux, d'horizons exotiques, en un mot : lâcher prise !

Oublieretsereconstruire.fr...

Les moteurs de recherche ne sont pas avarés de voyages de dernières minutes.

Quoi ? Pékin, Shanghai, Zian à moins de mille euros ? J'achète !

Voilà comment on se retrouve trois jours plus tard dans le satellite n°3 de l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle...

Eva avait eu un peu de mal à se décider, because Fabio, naturellement. Je voulais un voyage pour nous deux, pour quitter cette actualité oppressante, pour parler de notre couple, pour reconstruire sur les sept années merveilleuses de notre incroyable aventure. Maud, sa mère, fut ravie d'apprendre qu'elle hériterait du gamin pendant dix jours au moment des fêtes. Un vrai cadeau de Noël, nous avait-elle affirmé. Quant au boulot, entre RTT et congés – qui plus est à une telle période – ce fut presque un soulagement pour nos hiérarchies respectives... Seul, le visa faillit nous interdire une si brusque décision ; heureusement, il existe des prestataires capables d'accélérer, pour pas très cher, la contraignante procédure.

Bref, incroyable mais vrai, notre avion - pour la première fois un Airbus A380 -, va décoller d'ici une heure dix exactement. Je suis fébrile. Fébrile, mais heureux. Heureux et confiant.

Le confort d'un A380 se goûte à l'étage ; subjectivement parce qu'on a l'impression de faire partie d'une classe privilégiée, et objectivement parce que la surface plus réduite intimise l'espace. C'est donc dans des conditions

parfaites que j'admire l'époustouflant survol des montagnes d'Afghanistan, dont l'évocation éveille à peine en moi le terrifiant syndrome de nos affres contemporaines. Après vingt-trois (!) heures de voyage (vol, escale, train, attente, liaisons multimodales), s'offre à nous une des plus anciennes civilisations du monde. Je suis ému de me retrouver aussi loin intellectuellement... Pour moi, la Chine c'est Confucius et le taoïsme, le yin et le yang, le feng shui et l'acupuncture, les jardins et la cuisine.

Qu'en est-il exactement ?

En fait, Mao est plus présent que Confucius, les buildings supplantent les vieux quartiers, les voitures remplacent les vélos (même si, il faut le signaler, les deux roues électriques sont déjà légion), et la pollution voile durablement le soleil levant !...

Mais on ne peut heureusement pas réduire la Chine à un tel raccourci, sans mentionner l'inimitable patrimoine dont les diverses dynasties l'ont doté. L'écrin par excellence est la cité interdite, ce palais gigantesque dont la généreuse légende attribue neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf pièces à un ensemble qui n'en possède *que* huit mille sept cent quatre en réalité, voulant en ça rapprocher l'idéal de perfection des empereurs de leurs divinités, seules habilitées à posséder un

palais de dix milles unités ! La grande muraille déçoit un peu, mais reste une incontournable curiosité dont le gigantisme indétectable altère la singularité. Mais Pékin - qui n'a pas su conserver sa vieille ville, sacrifiée en autre au profit des jeux olympiques et d'un avenir aux gratte-ciel ambitieux -, ne parlant pas bizarrement un mot d'anglais, étonne par la présence icônifiée, notamment sur la place Tian' Anmen, de son ex leader communiste pour lequel la mémoire collective semble anesthésiée... Quittant sans états d'âme une métropole à l'identité assez trouble, la bonne surprise est Ping Yao, petite ville historique fondée au XIVe siècle, et témoignage exceptionnel des villes *Han* à l'époque des dynasties *Ming* et *Qin*. Elle fournit une image complète du développement culturel, social, économique et religieux de l'histoire chinoise. Histoire dont la cruauté des empereurs et des mandarins au fil des différentes dynasties (ailleurs qu'en Chine ce sont rois, pharaons, émirs, califes et autres...) bride quelque peu l'admiration suscitée par leurs réalisations. Pour y aller, nous avons emprunté le TGV chinois, remarquable réalisation aux performances équivalentes à notre fierté ferroviaire nationale. L'étonnement résidant dans la découverte des gares : monumentales... et vides ! Xi'an n'est pas une surprise. Mais

quelle confirmation ! Sublime découverte que ces extraordinaires fosses où l'on a retrouvé à partir de 1974 les vestiges écrasés de milliers de soldats en terre cuite. Quelques huit mille statues de soldats au visage différent, et de chevaux datant de 210 avant J.C. ; officiers, fantassins, fonctionnaires, arbalétriers, conçus pour accompagner l'empereur défunt... Enfin - après Suzhou, la Venise jaune - Shanghai l'oxymore... L'incomparable cité aux visages opposés. Côté pile la vieille ville, d'une époustouflante authenticité, et côté face l'émergence déraisonnable d'une étonnante forêt de béton aux horizons osés. Shanghai est unique, et sa modernité exacerbée, localisée et ingénieuse, n'altère en rien l'exceptionnel écrin de son lumineux passé.

Un voyage en Chine est comme un tour de manège : on s'émerveille et on prend peur. La Chine est en plein développement. Des chantiers énormes surgissent un peu partout, et la folie des grandeurs qui transparaît dans chaque réalisation jette instantanément le doute sur l'authenticité du miracle exhibé. Pas un clochard ne souille les rues aux enseignes lumineuses racoleuses, et le luxe arrogant de certains établissements indique clairement au visiteur qu'il parcourt bêtement la vitrine d'un attrape-nigaud. La Chine s'est enrichie grâce à ses *coups*

bas, et les conditions de vie de certains de ses ressortissants se sont améliorées, c'est indiscutable, mais huit cent millions de Chinois restent encore à l'écart de cette « embellie » médiatique, bien discrète par ailleurs sur cette circulation impossible et cette pollution omniprésente, occultant bien malgré elle la face hideuse d'un urbanisme non maîtrisé. Quant à la place Tian' Anmen, haut symbole du pays, elle reste investie par l'armée, couvant encore d'un œil bienveillant le fantôme d'une injustifiable idole !...

Notre « lune de miel » de circonstance est à l'image de cette Chine schizophrénique. Tel ce patrimoine remarquable rongé par les tentations d'une modernité sans concessions, Eva m'offre le visage d'une touriste radieuse dont la satisfaction de façade dissimule mal le malaise. Jamais elle ne baisse sa garde, ni n'avoue son forfait.

Comme deux amoureux, nous poursuivons notre périple qui déroule son confortable circuit sans jamais aller au-delà des apparences...

Je ne me lasse pas d'assister à un décollage, quel que soit le type d'appareil, mais j'avoue être encore plus bluffé que les autres fois lorsque l'imposante masse de l'Airbus A380 quitte le sol de Shanghai. C'est ahurissant quand on jette un coup d'œil vers la queue de l'avion, dont on peine à distinguer l'ultime rangée. N'ayant pu obtenir un hublot, nous sommes installés dans la travée centrale, aux côtés d'une jeune maman et de son enfant, mais une caméra extérieure placée sur le dos de l'appareil nous permet d'assister à l'envol du mastodonte. Magique. Surtout lorsque le nez du monstre s'élève à l'instant précis où les deux roues avant quittent subrepticement le sol.

Apparemment, la génération des 4/5 ans, âge supposé de notre proche voisin, n'éprouve pas des sensations identiques, car, cramponné à

sa tablette informatique, le garçonnet ne navigue pas d'évidence dans les mêmes stratosphères. Je quitte la mienne - enchantée -, sidéré de découvrir une telle précocité. Le gamin ne doit sans doute connaître que quelques fonctions, mais m'impressionne par la facilité avec laquelle il manœuvre librement en toute autonomie. Et je me dis que c'est grâce à lui que tout est possible. L'avènement de l'internet est encore trop récent pour marquer ostensiblement notre civilisation. Il faudra attendre que cette génération du numérique soit au pouvoir pour constater la révolution qui se prépare. Dans un modèle contributif reposant sur des relations de coopération entre les acteurs économiques, sans prolétarianisation, l'organisation du travail est fondée sur l'augmentation du savoir des travailleurs à travers un nouvel agencement entre la machine et le travailleur. La machine servant à augmenter le travail du travailleur, et non pas à lui voler son savoir. Le modèle de base est celui du logiciel libre où la relation de pair à pair est centrale. Le logiciel libre suppose la liberté de copier un programme et de le redistribuer à ses voisins afin qu'ils puissent eux aussi l'utiliser, ainsi que la liberté de le modifier, ce qui sous-entend que le code doit être accessible.

Le marmot me jette un coup d'œil interrogateur, sentant mon regard peser sur lui. Je lui souris, l'encourageant le pouce levé.

Avec les ordinateurs, une seule alternative est possible : soit l'utilisateur contrôle le logiciel, soit le logiciel contrôle l'utilisateur... Et si la deuxième solution l'emporte, tout est faussé, car le propriétaire du programme possède alors un instrument de pouvoir. L'utilisateur doit pouvoir garder la main grâce à certaines libertés, et ce sont ces libertés qui définissent ce qu'est un logiciel libre. Mon jeune voisin a déjà l'énorme avantage de connaître un environnement que ma génération a découvert beaucoup plus tardivement. Mes parents l'ont connu sans le maîtriser, et mes grands-parents ne pouvaient même pas l'imaginer.

L'hôtesse me demande si je veux boire quelque chose. C'te bonne blague... J'hésite un moment, puis j'ose : « oui, une coupe de champagne, s'il vous plaît... » Elle ne tique pas et s'absente un court instant, puis revient avec mon breuvage qu'elle est allée quérir en première classe. *La classe !* A l'ère du low-cost, où tout est devenu payant, Qatar Airways fait la différence...

Eva récupère de notre séjour dynamique. Je branche mon casque et m'isole en musique. J'explore les choix proposés, et déplore l'absence d'opéras. C'est pas tendance ; et même les

bonnes compagnies n'échappent pas à la norme édictée. Dommage. C'est pourtant pas compliqué l'opéra : Le ténor tombe amoureux de la soprano, et le baryton est jaloux... Moi, j'aime bien *la vache qui rit*, de Wagner... Voyons alors ce qu'ils proposent en jazz. Très populaire et édulcoré ! Musique du monde, qu'ils appellent ça... On y perd ses « classiques ». C'est pourtant pas compliqué non plus le jazz : tu prends un morceau, tu lui supprimes sa mélodie et tu improvises sur l'accompagnement... Allez, passons au chapitre musique classique. J'ai beau chercher, point de Chopin, point de Liszt ! Ouais, je sais, c'est moi le difficile... Que voulez-vous, j'aime la transcendance en matière de zique. Chopin et Liszt font partie de ces malades qui jouaient du piano en composant la mélodie avec leur pouce afin d'embellir le morceau avec les autres doigts... Je vais me mettre au rap...

Et surtout, je me plonge dans mon bouquin qui, sans écouteur, me fait entendre la musique que j'aime. Celle qui transporte et transforme une vie, comme celle de Claude Rawlings, ce petit garçon des quartiers pauvres de New-York qui regarde les chaussures des passants, enfermé dans un sous-sol. Désespoir, mais espoir inimaginable d'un don larvé que la volonté et la passion vont élever jusqu'aux salons des puissants. *Corps et âme* casse le détermi-

nisme des enfants destinés à demeurer spectateur d'un monde inaccessible, et narre de façon merveilleuse la découverte de soi-même, de ses origines, jalonnées des rencontres, amours, amitiés qui construisent irrémédiablement la personnalité. Mais c'est plus que cela encore, car la musique est réellement au centre du livre. Cette musique sublimée dont l'auteur sait faire partager les indicibles émotions, parfois nichées dans les replis cartésiens d'une technique hors du commun.

A l'aéroport Charles-de-Gaulle, Maud nous attend avec Fabio. Le même ne tient plus en place et nous réserve un accueil émouvant. Il nous a manqué, mais je crois que ce n'est rien à côté de ce qu'il a dû ressentir tout au long de ces dix jours interminables pour lui. Grâce à Maud, nous pouvons rejoindre directement la gare Saint-Lazare pour regagner Cherbourg sans faire le détour par Lille, comme à l'aller. Nous sommes le 30 décembre, il est 17 heures vingt, et notre train entre en gare. Dans trois heures et demie environ, nous serons chez nous. Demain, c'est le réveillon du jour de l'an que nous fêterons chez Tom ; et d'ici là, nous avons six heures de décalage horaire à effacer...

En fait, dans ce sens là, je sais qu'il est plus facile de retrouver ses repères. Il est moins compliqué d'ajouter que de retrancher des

heures à son sommeil perturbé ; or le chemin vers l'Ouest additionne.

Une bonne nuit et une longue sieste plus tard, nous pétons la forme, et faisons les dernières emplettes nécessaires à la tenue de la dernière soirée de cette accablante année 2014. Je forme des bons vœux à tous ceux que je croise dans le centre de la ville illuminée, et souhaite à Pat' au téléphone une bonne année en forme de compliments : A toi, l'incroyable, je dis Good Year ! Puis, nous prenons la route vers Barfleur, avec un Fabio radieux que nous n'avons pas eu le courage d'abandonner (il devait passer la nuit chez une copine d'Eva).

Nous sommes treize chez Marie et Tom. Un chiffre porte-bonheur. Le feu crépite dans l'âtre de la cheminée, et concourt à la franche rigolade qui s'instaure au fil des apéritifs.

- A propos, vous avez le bonjour de Pat', dis-je pour ceux qui le connaissent. Savez-vous qu'il ne vit plus seul ?

- Pourquoi, il a le ver solitaire ?, ne peut s'empêcher d'ajouter Tom.

J'en recrache mon whisky. Je ne me rappelais plus si Tom était au courant ou non, mais sa remarque le démasque. En m'esclaffant, je précise, pour la compréhension de chacun, que sa compagne s'appelle Tania...

- Tant mieux, se réjouit Marie. Il touche du doigt le bonheur ; à son âge, enfin.

- Elle est jeune... Le doigt suffira-t-il ?.....

- Salaud, fait mine de gronder Marie, tout en s'amusant de la plaisanterie de son mari.

Puis la discussion s'égarait inévitablement sur le terrain de la politique, dont l'invité surprise est l'incontournable ex secrétaire général de l'UMP qui, il est vrai, nous a fait un véritable show dans l'année.

- C'est pas pour dire, mais même le mot pharmacopée me faisait sursauter!, dis-je très sérieusement.

- Faut dire qu'une botte de paille lui faisait la semaine, surenchérit Tom. Ce genre de mec, il peut prendre toutes les drogues qu'il veut, il changera pas sa nature...

- C'est un *convaincu...*, en deux mots, repris-je soulagé.

- Après avoir été longtemps *considéré...*, ajoute Oscar, ne voulant pas être en reste.

- C'est du niveau de *l'agité*, constaté-je amèrement. En politique, on a changé d'époque. Les étalons ne sont plus les mêmes. Avant c'était de Gaulle, aujourd'hui c'est *Bismuth* (surnom que s'est donné lui-même notre ancien président pour tenter d'échapper aux écoutes téléphoniques). Sauf qu'avant, on se demandait si le nouveau chef d'État pourrait être à la hauteur du

général, et que maintenant on se demande s'il pourrait être pire que *l'agité*.

- D'accord, admet Adam, mais on ne peut pas donner quitus sur tout à de Gaulle, qui était quand même un peu dictateur sur les bords, non ?

- Certes, mais il faut tenir compte du contexte. De Gaulle, c'était avant 1968. Et je peux te dire que je n'aurais pas aimé avoir *l'agité* au pouvoir à cette époque. N'oublie pas que de 2007 à 2012, il s'est employé à détricoter l'ordonnance de 1945, élaborée par le général, sur l'enfance délinquante, et qui définissait clairement la primauté de l'éducatif sur le répressif... Quand je pense qu'un type pareil a été président et que l'autre (Coppé) aurait pu l'être, tu peux te poser des questions sur nos institutions... T'en penses quoi, toi Rachid, du président tunisien qui vient de se faire réélire à l'âge canonique de quatre-vingt-huit ans ?

Rachid semble sortir de sa torpeur et fait la moue .

- Ça ne t'a pas étonné, insistè-je ?

- Non. J'avais toujours dit qu'il se ferait réélire dans un fauteuil !...

Applaudissements.

Fiona le couve d'un regard protecteur.

- Rachid, il est comme ça. Il ne parle pas beaucoup, mais il prépare bien son coup. C'est

comme en amour, ajoute-t-elle, coquine, et le faisant rougir, c'est les préliminaires qu'il préfère.

- Hé, comme l'a si bien dit Sacha Guitry, en amour, le meilleur moment c'est quand on monte l'escalier.

Mathieu, le voisin de Tom et Marie, une masse athlétique, un brin bourru, lâche une onomatopée incompréhensible.

- Toi, le bestiau, tu peux pas comprendre, t'habites au rez-de-chaussée, fustige Tom.

Eva, presque gênée, malgré la rigolade, vient à son secours.

- T'en fais pas, ils sont tous pareils ; moi, mon mari c'est un obsédé sexuel !

- C'est complètement faux, m'insurgè-je aussitôt. Je baise trois fois par jour, je me masturbe uniquement le matin sous la douche et seulement quand je reviens du footing il m'arrive de m'enfiler le chien...

J'ai du mal à finir ma phrase, tant le brouhaha des rires et des railleries fuse de toutes parts.

Alors Mathieu semble sortir de son silence, en marmonnant quelque chose.

- Qu'est-ce qu'il dit ? S'inquiète Tom.

Christophe, avachi de rire sur la table, traduit ce qu'il vient d'entendre.

- Il dit que RdC ne veut pas dire rez-de-chaussée, mais raie du cul...

Il est cinq heures du matin lorsque l'un de nous s'inquiète de l'heure. Les vapeurs d'alcool n'ont pas évacué les gauloiseries ni l'absurdité des plaisanteries. Je suis un peu chargé. Eva est déjà dans la voiture avec Fabio endormi, et j'expose encore avec grand sérieux, sur le pas de la porte, pourquoi je me fous royalement des augmentations du prix de l'essence :

- Moi, j'en mets toujours pour cinquante euros, tu comprends !...

Tom se marre et me demande, alors que je tente de rejoindre la voiture, si nous viendrons tirer les rois, dimanche.

- Non, non, je préfère tirer la reine, lui répondis-je, sans sourciller.

Pat' que j'avais eu au téléphone quelques heures auparavant m'avait un peu bousculé :

- On va peut-être quitter la France, Tania et moi...

Un blanc avait suivi ; long et pesant.

- Gaby ? Tu m'entends ?

- Oui, malheureusement...

- Tania bosse dans le transport maritime, et une grosse opportunité s'offre à elle en Grèce.

- Putain, t'auras mis du temps à partager ta vie, mais quand c'est fait t'hésites pas à aliéner ta liberté !

- Gaby, ne sois pas injuste ! Tu devrais plutôt me remercier d'être resté si longtemps si disponible...

Limite sanglots dans la gorge, je m'étais alors repris.

- Ne m'en veux pas, Pat'. Tu es, avec Marco, ma seule famille.

Puis, reprenant l'humour pour seul fil conducteur, je m'étais lancé dans les élucubrations du monde merveilleux du transport maritime. Mais, visiblement, Pat' en savait plus que moi sur cet ahurissant microcosme marchand.

- Ouais, t'as raison. Le monde du transport maritime va peut-être nous ouvrir des horizons... Tu te rappelles le naufrage de l'*Erika* ? Il a fallu plus d'un an pour savoir qui en était le responsable car le bateau était immatriculé à Malte, mais contrôlé par deux sociétés libériennes, détenues elles-mêmes par un italien domicilié à Londres.

Je me marre.

- Attends. Il avait été affrété par une société des Bahamas agissant par l'intermédiaire d'une société suisse pour le compte d'une société britannique qui représentait au final une filiale de Total basée au Panama !... Mon pauvre Gaby, t'es pas près de nous retrouver...

- T'en rajoutes pas un peu ?

- Je te jure que non. C'est l'exacte vérité ; et j'avoue ne pas comprendre pourquoi les romanciers se font chier à inventer des énigmes farfelues auxquelles personne ne croit...

- Et tu crois que c'est ça l'avenir ?

- La mer ? C'est sûr. La France, ça se sait peu, est la deuxième puissance maritime mondiale. Elle est plus grande que la Chine à cet égard. Or il n'existe à l'heure actuelle aucune politique maritime. L'énergie du futur viendra de la mer ; des terres rares pullulent au fond de l'eau et de nombreuses autres ressources sont inexploitées, telles les algues par exemple.

- Donc, si je comprends bien c'est vachement sérieux avec Tania ?

- T'en doutais ? Je te comprends, remarque, vu mon passé amoureux. Mais c'est la première fois que je ressens de tels sentiments.

- A-t-elle des enfants ?

- Oui, un fils.

- Drôle de responsabilité. Père pour la première fois à soixante-dix balais.

- Bof, il a dix-huit ans, le chiard. Les enfants que je n'ai pas eu ne sauront jamais tout ce qu'ils me doivent..., a dit Cioran !

- Fais gaffe quand même, elle a peut-être des attentes sexuelles...

- Dis donc, tu me prends pour qui ? C'est pas parce que j'ai pris de l'âge que je suis devenu vieux. Même, si j'ai longtemps cru que c'était un os...

- Fais gaffe, tu es en train de quitter la catégorie de ceux qui n'ont pas fait la même erreur une fois !

- Oui, je me rappelle bien t'avoir dit ça pour définir le célibat ; mais la vie ne se limite pas à des formules destinées à être contredites un jour ou l'autre. On prend de l'âge et l'expérience dévoile les côtés méconnus de points de vue obsolètes malgré eux. Tu peux aussi changer. Mais je ne crois pas trahir mon idéal. Je ne me nomme pas Obama, qui d'un slogan universel plein d'espoir, « yes, we can » est passé à un déplorable « yes, we scan » !...

Bonne année ne veut plus rien dire.

C'est comme « bon appétit » au début d'un repas ; « bonne chance », paraît désormais plus approprié...

On sait bien que l'année ne sera pas bonne. L'emploi ne va pas s'améliorer, la planète va continuer à être pillée, le terrorisme va s'étendre, les pauvres vont s'appauvrir et les riches vont s'enrichir. Fastoches, les prophéties...

En revanche, je n'hésite pas à faire un pari qui peut paraître fou : l'économie de partage va se développer. Davantage d'AMAP, plus de projets réalisés en *crowdfunding*, plus d'auto-partage et de covoiturage, davantage de monnaies locales et, surtout, le développement de l'imprimante 3D.

Avec un processus d'impression 3D, lorsqu'une infrastructure internet des objets sera

réellement en place, pratiquement n'importe qui dans le monde pourra devenir un prosumateur. Chacun pourra fabriquer ses propres objets, pour son usage personnel ou pour les distribuer, grâce au logiciel libre. Procédé qui cumule de nombreux avantages. D'abord, il n'utilise qu'un dixième de la matière première nécessaire à l'industrie traditionnelle, et exige très peu de travail humain dans la fabrication du produit. Ensuite, l'énergie consommée pour la production sera une énergie renouvelable, collectée sur site ou localement à un coût marginal quasi nul. Par ailleurs, le produit mis en vente sur des sites internet de commercialisation mondiale sera lui aussi d'un coût proche de zéro. Enfin, le bien vendu sera livré à l'utilisateur avec un véhicule d'e-mobilité alimenté par une énergie renouvelable d'origine locale pas plus dispendieuse. Autrement dit, la possibilité de produire, mettre en vente et distribuer des biens physiques partout où il est possible de se connecter à une infrastructure internet des objets va changer radicalement l'organisation spatiale de la société. Plus rien à voir avec les précédents chocs industriels. La première révolution avait développé des centres urbains très denses, seuls capables d'organiser un circuit efficace de commercialisation. En effet, l'énergie, la production et la distribution nécessitaient le

regroupement des usines et des réseaux logistiques à l'intérieur ou autour des villes, fixant les salariés à proximité immédiate. Avec la seconde révolution industrielle, la production a migré vers la banlieue, accessible à partir des sorties d'autoroutes, et éloignant de plus en plus le salarié de son lieu de travail. Avec l'imprimante 3D, la notion d'espace disparaît. Locale et mondiale, l'impression tridimensionnelle, de surcroît très mobile, permet à chacun de fabriquer et d'utiliser des produits simples chez lui. Les PME de la 3D, qui fabriqueront les produits plus complexes, se regrouperont sans doute dans des parcs technologiques locaux, et domiciles et lieux de travail ne seront plus séparés par de longs trajets. La circulation devrait se réduire sensiblement, et, à l'ère de l'économie distribuée et collaborative, de petits centres urbains rendus à la nature pourraient bien remplacer lentement nos centres villes asphyxiés et nos banlieues tentaculaires.

Des villes intelligentes devraient apparaître grâce à la conjonction des internet (communications, énergie, logistique) dans un internet des objets permettant l'intégration de l'humanité sur des communaux mondiaux interconnectés. C'est en reliant toutes les activités humaines dans un réseau mondial intelligent qu'émergera une entité économique

entièrement neuve. Les deux premières révolutions industrielles, reposant sur une matrice énergie/communication et un réseau logistique exigeant d'énormes capitaux, nécessitèrent l'organisation d'entreprises centralisées à intégration verticale pour réaliser des économies d'échelle, favorisant ainsi le système capitaliste basé sur une économie de marché. Aujourd'hui, la donne n'est plus du tout la même. Le capital devient moins financier que social, de vertical le pouvoir devient latéral, et la preuve est faite qu'une gestion collective peut se substituer avantageusement aux mécanismes violents du marché libéral. La survie du marché capitaliste dépendra-t-elle alors de son aptitude à trouver de la valeur dans un monde où les nouvelles sources d'efficacité et de productivité dérivent d'une société de plus en plus organisée pour être distribuée, ouverte, collaborative et en réseau ?

Je respecte néanmoins la tradition et fais le tour des bureaux en ce lundi 5 janvier. Je délivre mes « bonne année » avec autant de conviction qu'un homme politique en campagne électorale. Il fait une journée maussade, et je suis fatigué de mes quinze jours de congé... Le marais semble dépeuplé, mais n'est pas blanc pour autant. J'allume mon ordinateur et constate

que durant mon absence le logiciel interne du Parc a été mis à jour. Évidemment, c'est un casse-tête infernal pour retrouver l'intégralité de mes données et parvenir à utiliser des fonctions pourtant si faciles à manipuler quelques jours plus tôt... Je décide de ne pas me prendre le chou, et m'enfuis avec détermination vers le bureau de Tom. Il est apparemment en prise directe avec le problème, et ne lève même pas les yeux à mon arrivée.

- Eurêka !, s'exclame-t-il soudain , sans me voir.

- Tu t'en sors ?, l'apostrophè-je.

- Quand tu dis eurêka, tu *cryogénies*, me répond-il en me secouant énergiquement l'épaule.

Ça me fait du bien de sourire, en ce matin blême.

J'ai un peu honte de commencer l'année comme ça. Je décide de me secouer. J'accélère le pas en regagnant mon bureau, et me prends de plein fouet la porte de Greg restée entrouverte...

Y'a rien à faire.

Cette journée morose et cafardeuse semble annoncer le pire...

J'avais raison d'évoquer le pire...

Je suis à mon bureau, à peine mieux luné que l'avant-veille, lorsque Tom fait irruption.

Il y a dans la vie des moments où l'on se rappelle l'exactitude des faits, même des années plus tard.

Ce mercredi noir en sera un.

- Ils viennent de frapper *Charlie-Hebdo*, vocifère Tom ; Charb, Wolinski, Maris..., ils sont tous morts !

Incrédule, je le fais répéter.

- Ils étaient en pleine conférence de rédaction. Douze personnes sont tombées sous les balles de deux terroristes fous.

Je suis trop abasourdi pour réagir. Machinalement, j'éteins mon ordinateur, je me lève et quitte le bureau sous le regard hagard de Tom dont les questions restent sans réponse. Je

vais jusqu'à ma voiture dont l'autoradio me délivre aussitôt les détails de l'horrible événement, et démarre pour quitter lentement le Parc, comme mû par une incontrôlable pulsion.

En quelques secondes la nouvelle année, pour laquelle, certes, je ne me faisais aucune illusion, vient d'écrire sa destinée ! L'addition d'une année maudite marque son empreinte menaçante sur les prémices d'un espoir avorté...

Je déambule sans raison. Je n'ai pas faim et n'ai aucune envie de croiser les regards atterrés des braves citoyens plus remontés que jamais contre une communauté déjà bien stigmatisée. Car je sais que l'on va tout mélanger. Je subodore que la France, dont seulement trente mille personnes lisent chaque semaine *Charlie-Hebdo*, va se retrouver derrière une cause aux multiples interprétations et aux pièges incontournables. Aussitôt me reviennent en mémoire les paroles de Pat', ancien lecteur assidu du journal : « Il y a belle lurette que j'ai abandonné mon soutien inconditionnel aux protagonistes agités de la provoc ambiguë ». Il parlait de cette génération post-Reiser qui, à ses yeux, n'avait plus les mêmes motivations et n'utilisait plus les formes d'une satire neutre et gratuite au service d'un bon sens en combat permanent contre la connerie endémique. Mais

pour l'heure, je ne retiens qu'une chose : douze personnes sont les victimes inadmissibles et inexplicables d'un crime dont aucune cause ne peut se prévaloir. Oublions les noms connus de ceux qui ont fait la une de nos médias et considérons l'acte comme l'horrible attentat qu'il est avant tout. L'heure est grave parce que nos libertés sont en jeu. La démocratie - le plus mauvais des systèmes à l'exclusion des autres - vacille sur ses bases et va offrir, c'est certain, un angle d'attaque à ceux qui ne vont voir que la faiblesse inévitable de sa force. Il va falloir résister à tous les excès. Ceux qui vont désigner injustement nos frères musulmans amoureux de la France et de sa République, mais aussi ne pas céder, par peur ou par excès de tolérance, aux revendications des extrémistes car nous pourrions insidieusement passer d'une démocratie à un régime théocratique, ce que recherchent justement les fondamentalistes. *Charlie-Hebdo*, chargé de ses encombrantes polémiques, est, ne l'oublions pas, un symbole fort de la démocratie. Combien de pays au monde possèdent un *Charlie-Hebdo* ou un *Canard enchaîné* ? Je m'efforce, dans ma critique parfois radicale, d'identifier dans ces heures sombres un attribut qui fasse la différence...

La baie des Veys me procure la vivifiante bouffée nécessaire à mon humeur dépressive. Je

marche sur ce bout de terre oublié de l'actualité oppressante, où, seuls, les cris des oiseaux déchirent le silence de cet étonnant polder aux horizons de solitudes apaisantes.

De retour au bureau, Tom me tombe dessus.

- T'étais où ?

- Au grand air.

- T'as bouffé ?

- Non. J'ai pas faim.

Il m'invite à prendre un café dans son bureau et me ramène en même temps deux barres chocolatées.

- Un représentant du gouvernement vient de s'exprimer. Ils ont déjà une piste, me précise-t-il.

- Ça changera rien au problème, me renfrognés-je.

- T'as raison, mais chaque chose en son temps. Tu veux du sucre ? Ça fait des années que je craignais un truc pareil. On n'arrête pas de pleurer après le communautarisme qui s'installe insidieusement dans le pays, mais tous les gouvernements successifs sans exception ont creusé la tombe de notre devise nationale, non seulement en négligeant parfois la liberté et en bafouant souvent l'égalité, mais en ignorant totalement le terme le plus important du précepte : la fraternité ! Sans fraternité, point

d'égalité et point de liberté. Des territoires entiers ont été abandonnés au nom de la rentabilité. L'État n'a pas assuré sa mission. Il a voulu le beurre et l'argent du beurre. Aujourd'hui on ferme des écoles, des postes, des gendarmeries, les gens ne trouvent plus de travail et on s'étonne qu'ils se regroupent autour d'autres « valeurs », entre guillemets ! Dans le même ordre d'idée comment veux-tu qu'un enfant arabe respecte un enfant juif, ou le contraire, lorsqu'il entend chez lui les horreurs proférées à l'encontre de ces communautés ? On insuffle la haine depuis une vingtaine d'années. Même l'humour ne passe plus. Un Coluche ou un Desproges ne pourrait plus passer à l'antenne...

Tom me dévisage soudain, un brin déstabilisé.

- Dis quelque chose, merde.

- Je crois que j' vais aller chier...

Sur la route qui me ramène à la maison, j'éteins ma radio. Chaque station y va de son couplet pathétique, multipliant ses parts de marché en prenant l'auditeur en otage... Je puise au plus profond de moi-même pour appréhender ce nihilisme expansionniste pour lequel la déconstruction des valeurs de notre société s'étale au grand jour.

Eva est déjà rentrée et m'accueille chaleureusement, subodorant l'état d'esprit qui doit être le mien. Elle ne dit rien, mais a des gestes rassurants.

- C'est l'horreur, lui dis-je.

La discussion est lancée. Je lui dis tout ce que je n'ai pas su raconter à Tom. Elle voit bien que parler me délivre d'un poids. Je ne sais si elle me questionne pour obtenir des réponses ou pour apaiser ma désespérance.

- C'est horrible à dire, mais n'est-ce pas un attentat de plus ?

- Un de plus qui scelle le début d'un abominable processus. Nos démocraties ne vont pas céder, mais vont, malgré elles, devoir s'adapter sous les effets répétés de ces ignobles méfaits. C'est d'ailleurs le but recherché par ces individus isolés qui, avec très peu de moyens et au mépris de leur propre mort à laquelle ils aspirent, créent un modus vivendi absolument imparable.

- Ce que je ne comprends pas dans cette guerre, car on peut parler de guerre n'est-ce pas, c'est comment un groupe de djihadistes peut tenir tête à toute une coalition internationale.

- En effet, ça peut paraître assez invraisemblable. En fait, Daesh, partout où il impose sa présence, décapite (au propre comme au figuré) la hiérarchie des administrations, et place ses hommes à leur tête. Comme ce fut le cas en France durant l'occupation, si tu veux. Par ailleurs, les islamistes sont prêts à mourir pour le califat qu'ils veulent imposer, alors que l'armée irakienne est hésitante. Elle fait alors appel à des milices dont la seule motivation est de se venger.

- Je ne comprends pas.

- Daesh, qui est sunnite, massacre les civils chiites quand il prend possession d'une ville. Et les milices massacrent les Sunnites quand

elles viennent chasser Daesh. En un mot comme en cent, la population est deux fois victime, les armées n'ont pas la volonté de combattre, et on ne libère pas des Sunnites avec des Chiites !

- Alors, à la limite, Daesh n'est pas plus mal vu que l'armée officielle ?

- Tu ne crois pas si bien dire. L'état islamique sait gérer ses territoires occupés. Il y a rétabli l'eau, le gaz, l'électricité, toutes les commodités, y ajoutant même un service social gratuit satisfaisant pleinement les populations qui, il faut le savoir, souhaitent la mise en place d'un califat, un peu comme les chrétiens défendent la papauté.

- Putain, on est mal barrés, alors...

- Tu sais, Bush restera à jamais dans l'histoire avec son invasion catastrophique de l'Irak en 2003, provoquant la marginalisation des Sunnites... Et, paradoxalement, on peut dire aujourd'hui que le développement du terrorisme est dû à la non intervention des États-Unis ! Ce qui est un comble. Obama, traumatisé par les erreurs de son prédécesseur, n'a pas voulu envoyer des troupes et de l'armement à l'Irak quand les populations avaient absolument besoin d'aide pour lutter contre l'opresseur terroriste. Moralité, Daesh en a profité pour proliférer, tandis que le premier ministre irakien faisait tout ce qu'il ne fallait pas, en écoutant sa

vengeance le conseiller contre les Sunnites ; les populations délaissées en sont alors arrivées à se tourner vers l'état islamique. Maintenant, le monde occidental est face à une machine de guerre imposante qui ne compte plus ses succès et tient entre ses mains des individus acquis à sa cause bien au-delà de l'Irak et de la Syrie. En effet, en s'autoproclamant état islamique et califat, elle oblige tous les salafistes du monde entier à lui faire allégeance ! Il ne faut pas se leurrer, on se focalise sur Daesh en oubliant qu'il existe toute une nébuleuse djihadiste internationale et que, surtout, on ne réglera pas le problème par les armes, mais avec une diplomatie adaptée à la région. Le problème est d'arriver à trouver une solution politique commune pour sortir de cette situation ; Américains, Russes, Syriens, Turcs, Iraniens, Irakiens, Israéliens doivent parvenir à se mettre d'accord... C'est pas pour demain. Daesh l'a bien compris et possède, lui, une véritable stratégie.

Je reprends mon souffle, et finis par ajouter, fataliste :

- Le défi est de taille : il faut arriver à faire vivre ensemble des populations qui se haïssent !

Eva me regarde l'air grave et interrogateur. Je m'empresse d'ajouter :

- Et lorsque nous en aurons fini avec Daesh, le problème viendra des Kurdes...

Elle qui voulait me rassurer semble maintenant atteinte du même mal que moi... L'honnêteté m'oblige à avouer égoïstement que j'en suis presque satisfait... Je crois que son apparente sérénité blessait mon amour-propre bafoué, et je finis par lui avouer la blessure secrète sur laquelle toutes les autres font une surenchère trop lourde à porter :

- Pourquoi me trompes-tu ?

Elle paraît totalement désespérée.

- De quoi parles-tu ?

- C'est ça qui me fait le plus mal, je crois.

Cette capacité à me mentir effrontément...

- Gaby, tu délires...

Je ne lui laisse pas le temps de me mener en bateau, et la confronte immédiatement à ses incohérentes déclarations.

- Affirme-moi, les yeux dans les yeux, que le lundi 15 septembre dernier tu as bien déjeuné à la cantine de ton entreprise.

Eva se décompose immédiatement. Ses yeux ne pouvant soutenir mon regard accusateur

reconnaissent de facto leur honteuse forfaiture.
Elle me prend la main, sans prononcer un mot.

- J'étais à Caen ce jour là, lui précisè-je...

- Moi aussi, mais je ne pouvais pas te
l'avouer...

- Et pour cause, m'énervè-je un peu.

- Chéri, c'était pour ton plaisir...

Mon sang ne fait qu'un tour et, d'un bon,
je m'extirpe brutalement du canapé.

- EVA, TU M' PRENDS POUR UN CON,
hurlé-je, hors de moi. La prochaine fois, invite-
moi carrément à te regarder baiser...

Je suis sûr que si elle n'était pas assise,
elle se serait évanouie. Son visage devient d'une
blancheur cadavérique, et tout signe de vie
semble quitter son corps, à l'image de ses bras
inertes et pesants. Quelques instants lui sont
nécessaires pour reprendre une respiration
normale. Et retrouver la parole.

- Pourquoi me sors-tu de telles horreurs,
s'ingénie-t-elle à me demander.

Je prends sur moi afin de conserver un
calme qui n'est qu'apparent.

- Je t'ai aperçue avec ton amant.

- Mais, je n'ai pas d'amant, Gaby, comment faut-il te l'expliquer ?

J'ai envie de repiquer un coup de sang, mais parviens à calmer mes pulsions.

- Tu viens à l'instant de reconnaître que tu avais menti.

Elle me coupe illico.

- Ce qui ne prouve pas pour autant mon infidélité. Si tu me laissais m'expliquer...

Je me rassieds calmement et la fixe, interrogateur.

- Le lundi 15 septembre, je suis bien allée à Caen sans te le dire car je voulais te faire une surprise...

- Totalement réussi !, ne puis-je m'empêcher d'ironiser.

Elle me jette un regard las, et enchaîne quelque peu contrariée.

- Trois jours plus tôt, j'avais trouvé sur *le bon coin* un particulier qui vendait la collection complète des œuvres de Dumas. J'avais *pensé* (elle incline lentement la tête de gauche à droite) t'en faire cadeau pour Noël...

J'accuse le coup. Mais mon obsession me dit de ne pas abdiquer.

- Et le mec qui t'accompagnait, c'était pour t'en faire la lecture ?

- Quel mec ?

- Oh, ne recommence pas, Eva, s'il te plaît. Je déjeunais en terrasse lorsque je t'ai aperçue avec lui, rue Saint-Jean.

Elle réfléchit un instant, puis s'esclaffe bruyamment.

- Mon pauvre Gaby. Je ne te savais pas jaloux et parano à ce point. Ce mec n'était autre qu'un simple passant à qui je demandais mon chemin. Arrivant tout juste de la gare, et devant me rendre rue Basse, il eut la gentillesse de m'accompagner jusqu'au carrefour adjacent.

Elle rit de bon cœur. Sans doute délivrée d'une pesante pression, mais aussi par moquerie légitime d'un imbroglio dont j'étais seul responsable. Je m'en voulais à mort d'avoir ainsi pu tomber dans un piège aussi grossier. Mais j'étais comblé de son heureux dénouement.

J'avais « souffert » pour rien !

Que peut-il en être de ceux, ou plus exactement de celles, qui constatent régulièrement l'infidélité avérée de leur conjoint ?

Durant tout notre entretien Eva eut l'élégance de ne jamais détourner l'objet de notre différend sur ma propre personne. Elle sait pourtant que mon attitude n'est pas exemplaire. Elle connaît ma faible résistance aux charmes féminins, et souffre forcément de mes incartades conjugales, connues ou supposées. Étrange émotion à vrai dire que ce malaise diffus dont je viens d'éprouver l'insidieuse subversion.

Ma remise en question du couple prend soudain un questionnement tout autre, réorienté vers un conformisme inattendu : la fidélité ! Autour de nous les couples se font et se défont au gré des insatisfactions de l'instant. D'autres, plus rares, tiennent la barre, mais parfois pour des raisons totalement irration-

nelles. C'est le cas de Bob et Mylène dont le mode de fonctionnement est basé sur le conflit. Au-delà du spectacle, qui me parut longtemps la seule explication plausible à la pérennité de leur union, je découvre au fur et à mesure qu'une haine cordiale les anime véritablement. Je le sais parce que le conflit dépasse leur couple. A savoir qu'ils en viennent à se critiquer mutuellement, en l'absence de l'autre, et en transgressant les formes habituelles de leur humour. Caractéristiques que, personnellement, je réserve à mes seuls ennemis. En fait, je crois bien que la seule chose qu'ils ont en commun, c'est qu'ils se sont mariés le même jour... Et encore, sous le régime de la communauté réduite aux *aguets* !... D'autres battent des records de diversité conjugale, comme Joe, singulier personnage de mes relations artistiques, dont l'humour façonne les pirouettes sur l'épineux sujet de la fidélité. S'il passe pour un bon père de famille à l'ancienne avec ses six enfants, il déroute toujours ses interlocuteurs quand ils lui demandent à demi mots s'il s'agit de la même femme, en leur assénant fièrement et sans dérision apparente: « Non, mais avec le même sexe ! »

Les couples actuels ne vivent plus du tout avec les mêmes paradigmes qu'il y a une trentaine d'années. Mais sont-ils prêts à en assumer les nouvelles déclinaisons ? Notre

culture a-t-elle pu entériner en si peu de temps les changements radicaux suscités par la spontanéité de désirs savamment entretenus par l'offre effrénée d'un toujours plus d'une déroutante actualité ?

Christiane, une copine d'Eva, illustre parfaitement cette fuite en avant dans un domaine que je qualifierai vulgairement – par son côté provocateur et sa dimension consumériste - de post copulatoire... Ne pouvant avoir d'enfants, elle songe sérieusement à la GPA (gestation pour autrui) qui, comme chacun sait, est interdite en France. Elle et son conjoint du moment (aujourd'hui, un enfant n'est que le résultat d'une envie) ont déjà effectué les démarches nécessaires pour accomplir leur forfait délirant en Inde. Comme pour tout produit commercialisable, l'Inde fait partie des leaders du low cost, où une population misérable accepte de vendre son corps pour une survie providentielle. A son retour dans notre pays, elle sait que *son* enfant ne pourra obtenir la nationalité française, et s'en plaint déjà... Telle une personne qui s'apprête à transgresser la loi française et qui jette déjà le discrédit sur ceux qui la respectent... Et comme, au nom des droits de l'enfant – qui, lui, n'y est strictement pour rien -, le gouvernement finira par la lui accorder,

cette nationalité, la boucle perverse sera définitivement bouclée...

Je n'ai pas revu Léa depuis le mois de septembre. Ses messages téléphoniques se perdent sur mon répondeur qui gère lâchement son désarroi.

Ayant repris confiance et courage, je décroche mon téléphone et compose son numéro afin d'assumer l'ambiguïté de mes errements conjugaux.

Le 11 janvier est un grand jour.

Quoi qu'on en pense, quoi qu'on en dise. Quatre millions de français se retrouvent dans la rue, ce qui ne s'est pas vu depuis la libération. Après, chacun en fait l'analyse qu'il veut...

Prétendre qu'il s'agit d'une marche de soutien à *Charlie-hebdo* est erroné. Prétendre que ça n'a rien à voir avec la défense des libertés est tout aussi fallacieux. Mon bilan, à moi, est de 17 morts et 66 millions de blessés...

Mais blessés pour quoi ?

Je fais partie de ceux qui ne croient pas au Grand jour de la fraternité républicaine. Mon mauvais esprit y voit plus la révolte des classes moyennes dérangées dans leur petit confort ! Pourquoi ? Parce que, malgré l'implacable réalité omniprésente et dévastatrice, il n'y a jamais eu quatre millions de personnes pour manifester

contre le chômage, la baisse du pouvoir d'achat, les inégalités, le racisme, les sans logis, la faim dans le monde, les scandales financiers, le pillage de la planète, ou autres causes essentielles préservant sans risque l'égoïsme.

C'est touchant de voir des gens d'origines diverses se retrouver derrière le même panneau « Je suis Charlie ». C'est exceptionnel de voir des gens applaudir les forces de l'ordre. C'est unique de réunir autant de chefs d'État autour d'une cause commune.

Alors changeons le monde !...

Mon imaginaire mystifie mes sens et m'impose des clichés dont l'appartenance échappe au réel. La plage s'ouvre à l'infini, ourlée de ses rochers couverts de varech aux fragrances fulgurantes. Seule la tour Vauban, au lointain interstice, m'ancre définitivement dans le doux paysage de mon pays d'adoption. Le vol des cormorans fuyant l'ombre de leur exode déchire l'air, et d'un battement d'aile, ils rasant les vagues dont l'écume de jade poulèche aveuglément l'estran. Dans l'amorce du crépuscule tout est velouté ; l'éclairage, la température, les sons, sont à la mesure de ces ombres qui s'allongent indéfiniment. Et lorsqu'une petite brise vient du large, mes

narines s'emplissent de ce nectar iodé à nul autre pareil.

Mais si ! la vie peut être belle, même après un attentat ignoble et en plein hiver. La douce fraîcheur d'un coucher de soleil d'une journée de janvier n'exclut pas la transcendance de l'esprit. Mon regard se perd dans le passé des étoiles qui s'allument progressivement, et plonge mon âme dans l'expectative de ce monde, étrange ; multiple ? Elle peut toujours tenter de percer le secret de ces mystérieux *trous noirs*, et d'expliquer la nature de cette folle énergie que l'on dit noire également. La sonde WMAP a permis d'améliorer d'un facteur de soixante-huit-mille la précision des valeurs des principaux paramètres cosmologiques, comme l'âge de l'univers et la proportion de ses composants. L'énigme du Big bang se révèle un peu plus chaque jour comme pouvant être un *trou blanc*, l'inverse du *trou noir*, cette force d'une telle gravité qu'elle absorbe tout ce qui passe à sa portée, ingère et digère lumière et matière. L'astrophysique nous apprend que le temps y est dilaté, la matière décomposée et absorbée, les rayons lumineux déviés. Elle nous dit encore que le fond du trou noir ne serait pas bouché, qu'on y trouverait des *trous de ver*, c'est à dire des sortes de tunnels en correspondance avec d'autres

univers, ravivant ainsi l'hypothèse de la multiplicité des mondes !

Et puis, il existe une frontière délimitant le trou noir, dite *horizon des évènements*... Limite de toute observation, Il n'y a plus d'intérieur et d'extérieur, il n'existe plus d'espace et de temps, l'ensemble s'inverse. Près de cet horizon, l'espace se retourne comme un gant. Il est déformation de l'espace-temps....

... Des équations mathématiques indiquent même que tout ce que les *trous noirs* avalent est « copié » en deux dimensions à la surface même de ce trou !...

Notre vie ne serait-elle qu'un hologramme ?

BIBLIOGRAPHIE

Trente ans de guerre au nom de Dieu, de Thomas Johnson

Une brève histoire du progrès, de Ronald Wright

La nouvelle société du coût marginal zéro, de Jeremy Rifkin

Imaginer un revenu garanti pour tous, de Mona Chollet (Le Monde diplomatique)

Manifeste pour la terre et l'humanisme, de Pierre Rabhi

La part du colibri, de Pierre Rabhi

Moins c'est mieux, de Karin de Miguel Wessendorf

Maladies à vendre, de Anne Georget et Mikkel Borch-Jacobsen

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'Imprimerie Moderne de Bayeux
Z.I. - 7, rue de la Résistance – 14400 Bayeux
Dépôt légal :

ISBN 978-2-9546213-3-3

Imprimé en France